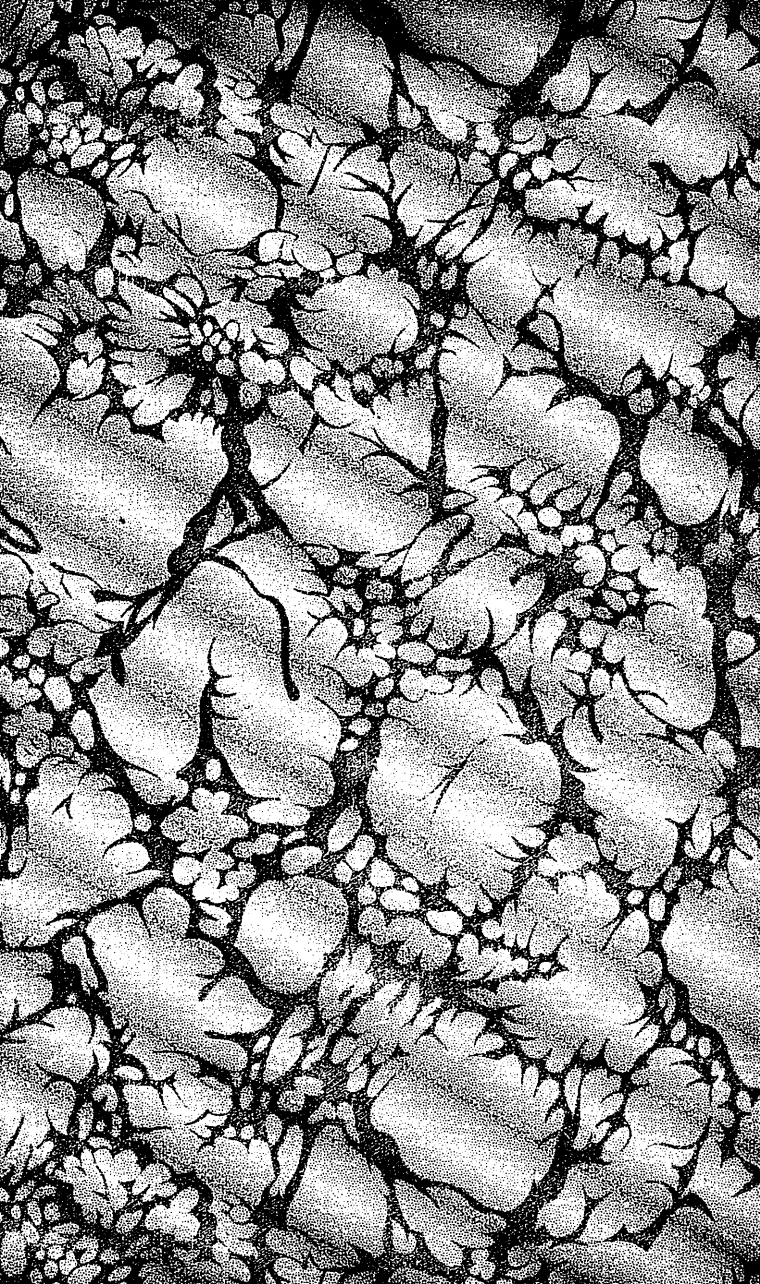


Book

The University of Chicago
Libraries





cluse

HENRY BORDEAUX

de l'Académie Française

LA
GLORIEUSE
MISÈRE
DES PRÊTRES

Lettre-préface de S. E. le C^{al} LUÇON



PARIS
LIBRAIRIE BLOUD & GAY

3, rue Garancière

1923

Tous droits réservés



32707
Cote 7

**LA GLORIEUSE MISÈRE
DES PRÊTRES**



HENRY BORDEAUX

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LA GLORIEUSE MISÈRE DES PRÊTRES



PARIS
LIBRAIRIE BLOUD & GAY

3, rue Garancière

1923

Tous droits réservés

TO
10

231A9811 09/04/90

BX1530

B7

PRÉFACE

MONSIEUR,

Dans un livre qui a joui d'une immense célébrité et obtenu de précieux résultats, un de vos illustres collègues de l'Académie a décrit la Grande Pitié des Églises de France. Vous avez eu l'heureuse idée de mettre en regard la Misère des Prêtres.

Il n'était certes pas inutile d'appeler l'attention du public sur une situation dont un trop grand nombre de nos concitoyens semblent ne pas assez se rendre compte, ou dont ils prennent trop facilement leur parti. Le clergé de nos campagnes, bien qu'il aime mieux souffrir en silence et cacher ses détresses que de faire retentir le monde de ses doléances, vous sera reconnaissant de la marque d'intérêt que vous venez de lui donner : je vous en exprime pour lui ma respectueuse gratitude; Dieu veuille que vous fassiez triompher

la cause que vous exposez avec tant d'éloquence et d'autorité !

J'ai lu aussi avec un très vif intérêt les pages charmantes, pleines de poésie que vous avez consacrées aux Trois mille sœurs cadettes de Notre-Dame de Reims. — Le peuple de France a bien montré son attachement à ses églises, lorsque, en l'espace de cinq jours, il a couvert l'emprunt de 200 millions sollicité pour leur reconstruction.

Nos populations sentent si profondément le bienfait de la présence du prêtre parmi elles et la place que tient l'église au milieu de leurs maisons qu'elles ne peuvent se résigner à se passer ni de l'un ni de l'autre. Combien de nos réfugiés ont attendu pour regagner leurs villages qu'ils fussent assurés d'y trouver un prêtre et une église ! Combien de maires nous ont écrit : « Notre population rentre peu à peu aux lieux où furent ses foyers. Envoyez-nous un prêtre, envoyez-nous un prêtre ! Jamais nous n'en avons eu aussi grand besoin que maintenant, pour nous consoler dans nos deuils et nos ruines, pour soutenir nos courages, pour donner une éducation chrétienne à nos enfants, pour guider notre jeunesse qui a grandi pendant la tourmente à l'abandon ! »

Mais si l'on veut avoir des prêtres, il faut en assurer la subsistance ; et c'est le grave et douloureux problème que vous signalez aux réflexions du pays, en lui faisant remarquer les conséquences

que la déplorable situation faite au clergé en France entraîne presque fatalement pour le recrutement du sacerdoce, et, par suite, pour le maintien de la vie spirituelle et du niveau des mœurs.

Déjà avant la guerre la funeste loi de Séparation avait privé le clergé français du modeste traitement que l'État lui servait en vertu du Concordat. Pour y suppléer il avait fallu recourir à la charité des fidèles. Les catholiques, dans l'ensemble, se montrèrent généreux. Ils prirent à leur compte la dette répudiée par l'État, et se chargèrent de pourvoir par leurs offrandes volontaires à la subsistance des ministres de leur culte.

Dans la plupart des diocèses, les évêques purent donner à leurs prêtres un traitement égal à celui qu'ils recevaient sous le régime concordataire. Mais il y eut des diocèses moins favorisés de la fortune, où, malgré la bonne volonté des fidèles, on ne put fournir aux membres du clergé paroissial qu'une somme insuffisante, de 700, de 600, de 500 francs par an !

La loi de Séparation ne s'était pas contentée de supprimer le traitement du clergé ; elle avait en même temps retiré au prêtre la jouissance gratuite de son presbytère, de cette demeure modeste, mais décente, qu'il avait parfois bâtie lui-même de ses propres deniers, ou avec les offrandes de ses paroissiens, ou qui, si elle appartenait à la commune, remplaçait celle qu'on avait prise à

l'Église en 1789. Il en est résulté que le curé n'a plus de logement fixe, approprié, et assuré. Il est réduit à se loger où il peut, à ses frais ou aux frais de la fabrique paroissiale ; souvent il ne trouve qu'une maison éloignée de l'église, mal appropriée, qui laisse parfois gravement à désirer sous le rapport du voisinage, et qui ne satisfait pas au respect dû au caractère sacré du prêtre et à la sainteté de son ministère.

La guerre est encore venue aggraver cet état de choses. Partout la vie chère a accru l'insuffisance du maigre subside fourni par le denier du clergé. Mais ce fut bien pire encore dans les régions dévastées. A leur retour de l'armée, de la captivité, de l'émigration, la plupart de nos prêtres ne retrouvèrent plus rien de ce qu'ils avaient laissé dans leur humble résidence : pas un lit pour se coucher, pas une chaise pour s'asseoir, pas une table pour écrire. Meubles, linge, vestiaire, bibliothèque, tout avait disparu par l'incendie, par les dévastations de la guerre ou dans les pays occupés par les déprédations de l'ennemi. Il y en eut un grand nombre à qui il fallut procurer à nouveau un costume ecclésiastique, et jusqu'à un bréviaire pour la récitation de l'office divin.

Il y eut à ce moment-là des détresses vraiment navrantes, et vous les avez bien fait ressortir dans vos articles. Il fut pourvu au plus pressant à l'aide des indemnités de guerre, et par la charité de certaines œuvres, notamment de l'Œuvre de Se-

cours aux églises dévastées et du Secours national. Les évêques de leur côté prirent les mesures nécessaires pour assurer la subsistance de leurs prêtres : ils élevèrent le tarif des honoraires de messes et celui des oblations. Bien loin de s'en étonner les fidèles nous y engageaient eux-mêmes : « Il n'y a plus que vous, disaient-ils, dans leur naïf langage, qui n'avez pas élevé vos prix. »

Actuellement donc, dans l'ensemble, le clergé des paroisses a retrouvé à peu près sa condition normale. Il y a encore cependant, et en trop grand nombre, des situations pénibles. Ils ne sont pas rares les prêtres qui ne peuvent pas, en raison de la modicité de leurs ressources et de la cherté de toutes choses, s'accorder, comme ils disent, le luxe du service d'une domestique, et l'usage habituel de la viande et du vin. Ils vivent de privations; leur santé et leurs forces s'épuisent avant l'âge, par suite de l'excès du travail et du défaut d'un régime suffisant.

Quoi que l'on fasse d'ailleurs, la condition du clergé reste toujours et partout précaire. Elle n'est pas digne d'un pays tel que la France. Le clergé catholique est le clergé national, sinon en droit, au moins en fait : c'est au culte catholique que l'immense majorité des familles demandent la consécration des grands actes de la vie.

Le Chef de l'État disait, vers 1900, à un évêque (1) de qui je le tiens : « J'ai la plus grande

(1) Mgr de Carsalade du Pont, Évêque de Perpignan.

estime pour le clergé français. Je le considère comme le premier clergé du monde : le premier par la culture, le premier par le dévouement, le premier par la dignité de sa tenue. » Le clergé français n'a point la prétention de s'élever au-dessus des autres; mais, le fait est là, l'opinion publique lui rend ce témoignage, que par la fidélité à ses devoirs, par son dévouement et son zèle, par sa dignité de vie, il ne le cède à aucun autre.

Dépouillé de son temporel en 1906, il a accepté le sort qui lui était fait avec un courage et une abnégation qui ont soulevé l'admiration du monde. Privé du modeste traitement qui représentait son pain quotidien, il est resté au poste sans hésitation, sans défaillance, unanimement; il a continué son ministère sans rien retrancher de son service; et voilà dix-huit ans qu'il persévère sans fléchir dans cette noble fidélité aux devoirs de sa vocation et de son saint ministère.

Un aumônier allemand disait un jour à un prêtre d'un diocèse envahi (1) : « Je m'étonne, monsieur le doyen, que vous ayez si grand'peur de devenir allemand; vous devriez au contraire le désirer. — Devenir allemand ! et pourquoi voulez-vous que je le désire ? — Chez nous, le moindre vicaire touche, au sortir de l'ordination, un traitement annuel de 2.500 francs ; et si quelque paroissien se montre peu docile à son

(1) M. l'abbé Vinot, doyen de Rumigny (Ardennes).

curé, celui-ci n'a qu'à déposer une plainte : quelques jours après le récalcitrant est mis à la raison par la police. — Monsieur l'aumônier, il est vrai que nos traitements sont bien inférieurs à ceux que vous recevez dans votre pays ; mais, voyez-vous, nous ne nous plaignons pas de notre pauvreté ; elle est notre honneur, elle est la preuve que, quand nous avons voulu être prêtres, ce n'était pas pour des avantages temporels, mais uniquement pour servir Dieu et les âmes. Quant à nos fidèles, nous préférons les amener à une obéissance convaincue et cordiale par la persuasion, plutôt qu'à une obéissance sans conviction et peut-être hypocrite par la contrainte. »

Pendant la guerre, les prêtres mobilisés ont été, soit au front, soit dans les services auxiliaires des semeurs d'énergie et de confiance, des modèles de fidélité au devoir.

Les curés qui avaient pu rester dans leurs paroisses ont été, spécialement dans la zone de guerre, les consolateurs de leurs populations, et dans les régions occupées leurs défenseurs contre les vexations et les exigences tyranniques de l'ennemi.

Ceux que la mobilisation, la captivité, l'évacuation d'office ou l'émigration avaient arrachés à leurs postes, y sont revenus dès qu'ils en ont eu la possibilité, même dans les communes où il n'y a plus ni église, ni presbytère, afin de partager les travaux et les privations de leurs paroissiens, de soutenir leur courage, de les aider de leurs

conseils et de leurs bons offices, de les guider dans l'accomplissement des formalités à remplir pour obtenir leurs indemnités de guerre, de leur procurer les exercices du culte, le réconfort de la parole sainte et des sacrements, et tous les bienfaits de leur ministère.

Ils ont été les correspondants obligeants des familles pour les aider dans la recherche des tombes de leurs morts; ils ont assisté aux exhumations afin de leur en garantir la décence et d'y représenter la religion.

Dans bien des cas, ils ont dû se contenter, pour leur habitation comme pour le culte, de pauvres baraques en bois, qui les protégeaient mal contre les rigueurs de l'hiver et les chaleurs de l'été.

Nous en connaissons à qui on avait offert des postes avantageux en récompense de leur courage et de leur dévouement, et qui les ont refusés parce qu'ils ne voulaient pas se séparer de leurs paroissiens dans la détresse. Dieu sait ce qu'il leur a fallu d'endurance et d'abnégation!

Et c'est le clergé, si fidèle à ses devoirs, si zélé, si dévoué, si désintéressé, si digne de l'estime de tous, c'est le clergé dont le ministère est si nécessaire, si bienfaisant, si apprécié, auquel tout le monde rend hommage, qu'on a jeté et qu'on laisse depuis dix-huit ans dans une situation précaire, insuffisante, inférieure à celle du clergé de tous les autres pays catholiques ! Cela se peut-il comprendre ? France, France, cela n'est pas digne de toi !

Non, cela n'est pas digne de la France. Elle a le cœur trop généreux, pour le souffrir, et l'honneur du pays demande qu'il y soit pourvu.

■ *C'est à ceux qui ont fait au clergé cette situation, qu'il incomberait de la réparer.*

■ *Ils nous diront, sans doute, que nous sommes sous un régime de séparation; que l'État ne peut plus subventionner sur ses deniers publics le culte qui n'est pas un denier public. — Soit; mais l'État peut et doit payer ses dettes sur les deniers publics même envers les personnes privées. Or le traitement du clergé, en France, n'était pas une gratification de l'État qu'il lui fût permis de supprimer à son gré. C'était une dette, c'était une indemnité qu'il s'était engagé à lui fournir lorsqu'il s'empara de ses biens temporels en 1789 et en 1801 en échange de l'abandon consenti par le Saint-Siège des anciennes possessions de l'Église de France. La séparation ne dispensait pas l'État de payer cette dette. Quand deux associés se séparent, chacun d'eux laisse à l'autre ce qui lui appartient, et reste tenu des dettes qu'il peut avoir envers lui.*

En se séparant d'avec l'Église, l'État devait, et pouvait, sans aller contre le principe de la séparation, continuer à servir le traitement du clergé, ou en remettre le capital. Au lieu de cela, il s'est emparé de tous les biens de l'Église de France!

■ *Et qu'on ne vienne pas nous dire que c'est la*

faute de l'Église qui n'a pas voulu accepter de former des Associations cultuelles. C'est une erreur; car, quand même nous aurions constitué des cultuelles, les séminaires et les presbytères nous auraient été retirés au bout de cinq ans, et les évêchés au bout de deux ans (art. 14 de la loi du 9 décembre 1905). Quant au traitement, il était totalement supprimé, sauf, pour les prêtres qui au moment de la promulgation de la loi exerçaient un ministère rétribué par l'État, une pension viagère, s'ils avaient au moins 45 ans d'âge, ou une allocation temporaire qui devait s'éteindre par quart en quatre ou huit ans pour les autres (art. 11).

Il y a ici, qu'on nous permette de le dire, une injustice qui pèse toujours, et lourdement, sur la conscience de l'État; l'honneur du pays demande qu'elle soit réparée.

Toutes les nations étrangères, catholiques ou non, en jugent ainsi : c'est une des choses qui ont tant nui à la considération du pays, qui lui ont attiré l'inimitié de tant de peuples, jusque-là nos amis, mais qui maintenant, malgré le prestige que l'héroïsme de nos soldats a reconquis à la France, hésitent encore à nous rendre leur pleine amitié.

En résumé donc : le respect dû à Dieu, à son culte, à ses ministres, la fidélité aux engagements contractés, le sentiment de la plus élémentaire justice et des plus hautes convenances, la reconnais-

sance pour les services rendus et les mérites acquis, l'honneur enfin du pays devant les autres peuples exigent qu'il soit fait, dès que les ressources du pays le permettront, au clergé de France, au clergé catholique, qui est en fait le clergé national, une situation digne de lui ; tôt ou tard, nous en avons la ferme confiance, quand les passions seront apaisées, la voix du bon sens se fera entendre, et la voix de la conscience, et la voix du cœur aussi, car le Français a bon cœur. On cherchera le moyen de donner satisfaction à la justice, et on le trouvera. Sans revenir sur la question de la séparation on réparera l'erreur commise ; ce ne sera pas rétribuer un culte : ce sera remplir des engagements solennellement contractés.

Vos articles, Monsieur, tendent à orienter les esprits dans ce sens ; ils ont pour but de créer un état d'esprit favorable à la réparation en faisant comprendre au pays son devoir ; en faisant appel à son amour de la justice, et à son cœur naturellement généreux. Puissiez-vous être entendu de tous, spécialement de ceux qui, ayant créé la situation actuelle, ont les premiers le devoir et plus que tous autres le pouvoir d'y porter remède.

Veuillez agréer, Monsieur, avec mes remerciements et mes félicitations, l'expression de mes plus respectueux sentiments.

L.-J. Card. LUÇON, Arc. de Reims.

Reims, le 30 mai 1923.

LA GLORIEUSE MISÈRE DES PRÊTRES

I.—DANS NOS PAROISSES RURALES

I

UN PRESBYTÈRE DE MONTAGNE

C'est une jolie paroisse de montagne. La flèche aiguë du clocher semble percer le ciel. Le presbytère est en balcon au-dessus de la vallée. Il reçoit en plein sur sa façade les rayons du soleil. Un beau jardin bien cultivé l'entoure, bourré de légumes, avec une treille et un parterre de fleurs. On est presque tenté, quand on arrive au sommet de la montée, d'envier M. le curé qui habite un si aimable cottage à côté de cette église qui dresse au-dessus du paysage son signe spirituel, comme pour le compléter et l'agrandir.

M. le curé, sa soutane retroussée, arrachait des pommes de terre. Il s'excusa de sa tenue, me fit entrer dans une pièce qui n'avait jamais

dû être restaurée, ce qui nous changeait du charme extérieur de la maison, et m'offrit un verre de vin que je trouvai savoureux, car j'avais soif. Mais lui-même n'en avait répandu qu'une goutte au fond de son verre, bien qu'il fût en sueur après avoir travaillé. Il me parla de son ministère. Professeur, autrefois, dans un petit séminaire, il avait demandé lui-même à son évêque d'exercer un ministère paroissial, fût-ce dans la plus humble et la plus lointaine commune : tel un officier d'état-major qui désire un commandement dans la troupe, pour être en contact plus direct avec le soldat. Les premiers temps il avait rencontré bien des difficultés : son zèle était mal reconnu, mal interprété, et puis, avec ces paysans fermés, on ne sait pas où l'on va ; ils ne disent rien, ils ne se révèlent pas, ils n'ont jamais un mot de gratitude, un mot d'affection. Parfois, on est si las de chercher le chemin de leur cœur et de leur esprit sans savoir si on l'a trouvé ! C'est le plus grand courage : travailler sans connaître les résultats de son travail et recommencer tous les jours. Cependant il avait bien l'impression que la bonne semence germait. L'impression seulement. Il aurait tant voulu que les filles fussent sages, les garçons sobres, les mariages nombreux et tendres, les enfants attendus, désirés et aimés, et plus tard assidus au catéchisme, les vieillards respectés, et l'église remplie. Il en demandait

beaucoup aussi. Je le lui fis observer, et il sourit. Sans doute, mais il y avait Dieu.

Cependant, j'observais cet homme qui ne me parlait que de la vie spirituelle, qui ne respirait que pour elle et qui semblait, comme son clocher, suspendu au-dessus de la vallée où s'agitent les hommes. Il portait une soutane râpée à l'excès, et dont la couleur noire, à force d'usure, tirait au verdâtre. Il n'avait pas bu de son vin. Je me mis à l'interroger sous une forme objective, et comme un indifférent qui se renseigne. Le denier du culte assurait-il aux prêtres un traitement suffisant ?

— Oh ! Monseigneur a été très large cette année. Il se donne tant de mal pour nous aider. Il a pu nous octroyer 1.200 francs.

— Douze cents francs ? monsieur le Curé. On ne vit pas avec 1.200 francs. Vous avez un casuel sérieux pour compléter cette somme.

— Sans doute, sans doute.

— Et les services, les enterrements, les mariages.

— Sans doute, sans doute.

— Cela doit faire une belle somme.

— Je n'ai pas à me plaindre.

A force de le pousser dans ses derniers retranchements, je finis par connaître son budget qui était couché sur un registre. Il arrivait péniblement à doubler le traitement de l'évêque, à faire 200 francs par mois.

— Et comment vivez-vous ?

— Il y a le jardin que je cultive moi-même. Il me donne de beaux légumes, un peu de vin, et des fleurs pour mon église.

— Du vin, vous n'en buvez guère.

— Je n'en bois pas. Mais on s'y habitue. Cependant il me faut en acheter pour les visites, pour les chantres. Parce que, ici, quand on n'offre pas de vin, on est sans honneur.

— Et de la viande, monsieur le Curé, vous en mangez tous les jours ?

— Oh ! une fois par semaine, le dimanche. Moi, je ne l'aime pas. Ce n'est pas une privation. J'ai eu grand'peine à décider ma servante.

— Une soutane, est-ce cher, monsieur le Curé ?

— Je n'en sais rien. Au séminaire on m'en avait donné une. Je n'en ai pas encore acheté.

— Le pourriez-vous ?

— Pas maintenant, sans doute. Mais cela viendra. Et Dieu y pourvoira.

Il avait rougi sous son hâle et, comme pour s'excuser de sa confiance, il m'entretint bien vite des morts de la guerre et du tableau qu'il avait fait mettre dans l'église avec leurs noms.

Sur le chemin du retour, j'entrai chez un paysan dont le fils venait de mourir à l'armée de Syrie.

— J'ai reçu, dès que la nouvelle a été con-

nue, la visite de M. le curé, me dit-il. C'est un brave homme.

Un peu plus bas, je croisai une vieille femme qui poussait un de ces petits chariots à bras qu'on appelle chez nous des « baladeuses ». Elle portait aux mains une belle paire de mitaines. Je lui en fis compliment :

— C'est un cadeau de M. le curé, me dit-elle. Parce que j'ai les pattes gelées, rapport au froid. Moi, je ne prends pas la voiture.

— La voiture ?

— Oui, tenez, la voilà.

En effet, nous dûmes nous ranger pour laisser passer une sorte de camion automobile dans l'intérieur duquel un groupe nombreux de commerçants était assis, avec des paniers sur les genoux. Les jours de marché, cette automobile monte au village, ramasse les bonnes femmes, les transporte à la ville et les ramène après leurs affaires. Vous pensez bien que le prix de la voiture se retrouve sur celui des denrées. Et je me souvins d'une revue de fin d'année, jouée au Vaudeville, je crois, où les paysans se faisaient conduire à leurs champs en torpédo. Pendant ce temps, un curé de campagne vit avec 200 francs par mois, se passe du vin qu'il offre à ses visiteurs, mange de la viande une fois par semaine, n'a pas de quoi s'acheter une soutane, mais trouve de quoi faire la charité et porter les misères morales de ses paroissiens.

— Vous savez, m'avait-il ajouté en me raccompagnant, je suis parmi les favorisés. Nous sommes ici parmi les favorisés.

Je ne croyais pas que ce pût être vrai. Je me suis renseigné. Non seulement c'est exact, mais la misère de notre clergé séculier dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Il y a des diocèses où un seul prêtre doit desservir cinq et jusqu'à sept paroisses, dans un rayon de 16 à 18 kilomètres. Les dimanches pour les messes, et les jeudis pour les catéchismes sont des journées terribles et exigent une résistance physique exceptionnelle. Car, dans bien des diocèses, on manque de prêtres et l'on en ordonne quatre ou cinq quand il en faudrait cinquante. Quant aux budgets, ils oscillent entre 2 et 3.000 francs par an. Beaucoup de ces prêtres ont la croix de guerre, mais ont rapporté de la guerre des blessures ou des maladies qui les gênent, par surcroît, dans leur ministère.

Du diocèse de Limoges, par exemple, je reçois cette lettre : « Ce qu'il faudrait surtout, ce sont des ouvriers évangéliques, dévoués et zélés, uniquement préoccupés du service de Dieu et des âmes. Hélas ! dans notre diocèse, il y a pénurie de prêtres et peu de vocations ecclésiastiques. La vocation ecclésiastique n'est plus une situation de tout repos. Les gens ne tiennent plus au prêtre comme autrefois, il faut aller à eux, et, mon Dieu ! que c'est dur et pénible

parfois de les aborder, quand on sait que l'accueil sera franchement mauvais... »

La question du recrutement sacerdotal, traitée avec compétence par M. Charles Pichon dans l'*Écho de Paris* et par M. Martin-Chauffier dans le *Figaro*, se reliait-elle à celle de la misère du clergé ? Il faut pour les vocations paroissiales des âmes trempées, des âmes d'apôtres.

Certes, je ne songe point à reprendre une comparaison qui a joué un si mauvais tour à M. Painlevé et qui n'est pas faite pour maintenir une concorde dont nous avons tous besoin. Mais qu'on mette en face de la misère du clergé le traitement des instituteurs. Dans telle commune, m'assure-t-on, l'instituteur qui est de 1^{re} classe touche 9.000 francs ; l'institutrice, sa femme, de 1^{re} classe pareillement, 9.000 ; le secrétariat de la mairie rapporte 3.000. Total : 21.000 francs pour le ménage. qui est logé, chauffé et éclairé. Je m'en réjouis de tout cœur. Je souhaite que tous les métiers intellectuels soient aussi favorisés, car on a aujourd'hui une tendance dangereuse à avantager les manuels. Mais quelle vertu ne faut-il pas pour nous donner ce clergé si digne dans sa pauvreté, qui semble se dresser au-dessus de nous pour nous rappeler à la vie spirituelle comme cette flèche de mon clocher de montagne qui visait le ciel!...

II

MISÈRE ECCLÉSIASTIQUE

Elle est bien plus grande encore que je ne le supposais, que je ne pouvais le supposer. Elle dépasse toute imagination. L'article où j'essayais de peindre ce que j'avais vu, d'indiquer ce que j'avais soupçonné, a provoqué chez le plus grand nombre de mes lecteurs une explosion de surprise et de noble pitié, mais chez d'autres, mieux avertis, des révélations, des confidences singulièrement attristantes. Je dois dire que dans tout ce volumineux courrier, je n'ai pas trouvé une lettre de prêtre. Pas un de nos curés de campagne, pas un de nos vicaires, ne s'est plaint de la dureté de son sort. Il m'a fallu demander à l'un ou à l'autre si ce que j'apprenais était vrai. Alors, ils ont avoué, mais toujours sous cette réserve : — « Nous ne sommes pas les plus malheureux... ». Ou plutôt si, j'ai reçu

une lettre venant d'un presbytère de la montagne, une lettre spontanée et colorée dont je citerai ce passage :

« Eh bien! quoi, Monsieur, nous souffrons? La belle affaire! Sommes-nous là pour autre chose? Nous qui avons fait la guerre pendant quatre années, nous n'allons pas nous lamenter sur notre sort. Ce qui me manque le plus, c'est l'activité. Les âmes se retirent, et il faut de la prudence pour aller les chercher. Plus d'attaque brusquée, plus de soudaine offensive. Le plus souvent, il faut courber les épaules sous la ration quotidienne des refus, comme autrefois sous les obus. Si lire et penser sont de bonnes choses, l'ancien combattant, avec ses nerfs excités, ne peut cependant s'en contenter. Il lui manque les fortes impressions du front... Anciens soldats de la grande guerre, nous formons un groupe à part, dans le clergé, qui n'est pas toujours compris des anciens, qui ne le sera pas des jeunes... »

Au contraire, ce clergé de la guerre, plus ardent, plus exalté, enclin aux initiatives, aux entreprises nouvelles, se mêlera peu à peu à l'ancien et au nouveau, plus calme et pondéré, et cet amalgame nous vaudra un surcroît d'énergie passionnée dans la vie religieuse. Mais que penser de tous ces prêtres, qui supportent en silence, unanimement, leur misère, au point qu'il faut toute l'attention des laïques — de ces

laïques la plupart du temps égoïstes et préoccupés de leurs propres affaires — pour la découvrir ?

J'avais nommé le diocèse de Limoges. On me cite des faits plus pénibles, des circonstances plus douloureuses, dans le Lot, dans les Basses-Alpes, dans la Lozère. Ici ou là, des prêtres ont dû se louer, comme manœuvres, à des cultivateurs, car il faut vivre ! « Dans ces diocèses, m'écrit-on, les prêtres recevaient, il n'y a encore que deux ans, non pas 100 francs par mois, mais 100 francs tous les deux mois, et l'un d'eux, qui desservait plusieurs paroisses, n'avait pas les moyens d'acheter un peu de bois. Son village était perché à 1.300 mètres d'altitude et le froid y descendait à 25° au-dessous de zéro. » Il y a pire. Écoutez ceci : « Le curé de l'un de ces pauvres diocèses avait vécu pendant huit jours avec les cerises de son jardin. Au soir de ces huit jours, il tomba d'inanition. On le crut frappé d'apoplexie, il mourait de faim tout simplement. Ses paroissiens le secoururent. Le lendemain, il trouva 42 francs dans le tronc du pain de saint Antoine... »

Une âme charitable ayant demandé à l'évêque d'un diocèse l'adresse de prêtres à secourir reçut, parmi quelques fiches, celle-ci : « 26 ans, peu de santé ; 250 paroissiens, tous hostiles. Pas un sou de denier du culte. Misère noire. Obligé de payer la pension d'une sœur infirme. » Le

malheureux fut aidé. Depuis, il est devenu un apôtre et il a rendu au centuple le bien qu'il avait reçu .

J'ai consulté des personnes autorisées et bien informées. C'est un accord navrant. Il y a dans les campagnes, non point une hostilité religieuse qui est morte avec la guerre, bien que des politiciens intéressés essaient de la ranimer, mais une torpeur, une indifférence. Les revenus meilleurs de la terre n'ont pas développé la charité. Les nouveaux enrichis sont fermés aux sources spirituelles de la vie, aussi bien à la source surnaturelle qu'à la culture, à l'instruction, au développement de l'intelligence. Ils donneront pour des constructions matérielles, non pour le domaine de l'esprit. Nos chaires d'universités ne bénéficient pas plus de leur générosité que nos chaires d'églises: D'une longue lettre particulièrement instructive, j'extrais ce rapport affligeant :

« On ne saurait croire ce qu'il y a de pénible et d'irritant dans les dispositions d'une population qui, ayant perdu la foi, tombe bien au-dessous des païens qui, lorsqu'ils sont de bonne foi et sincères, ont encore le respect de la divinité, le souci de la loi naturelle, faute de la loi divine... Le denier du culte, mal compris de bon nombre de catholiques, ne fournit que 800 à 1.200 francs par an, alors qu'il serait si facile, avec un peu de bonne volonté, d'arriver à 2.000 ou 2.200 fr.,

ce qui ne serait guère encore. Et avec cette somme minime, les deux cinquièmes des curés de campagne ont deux, trois ou quatre paroisses à desservir, doivent faire chaque dimanche 14 ou 15 kilomètres, souvent à pied, et dépenser 2 fr. 50 à 3 francs pour leur modeste déjeuner. Tous les jeudis, pendant six ou huit mois de l'année, la même distance est à parcourir pour les catéchismes. Deux à trois cents francs de loyer. Quant au casuel, il est presque insignifiant, étant donné que les services obligatoires ne sont plus chantés et que les deux cinquièmes des enterrements et des mariages sont purement civils... »

Une telle dureté de vie n'est pas faite pour encourager les vocations, sauf chez quelques nobles cœurs plus enthousiastes, avides de se dévouer, tout brûlés d'ardeur et d'amour. Pendant les quelques années qui ont suivi la guerre, des vocations tardives ont comblé les vides. Il ne fut pas rare de voir entrer dans les cadres d'anciens officiers, d'anciens avocats, etc. Mais ce fut un afflux passager. Et d'ailleurs ces vocations tardives n'ont pas toujours donné tous les résultats qu'on en attendait. Un malicieux vicaire me conte cette histoire :

— J'ai rencontré pour ma part trois de ces prêtres venus sur le tard au sacerdoce. L'un était un ancien officier, le second un ancien commissaire de police, le troisième un grand

propriétaire agricole, devenu veuf et père de sept enfants. Le premier menait si militairement ses clercs et sa paroisse qu'il provoqua une petite émeute. Le second, pris de soupçons, adressait rapports sur rapports à l'évêché sur ses collègues. Quant au troisième, il déployait un grand zèle pour marier ses filles et caser ses garçons...

Et sans doute mon vicaire se plaît-il à montrer la persistance de la profession. Il y eut au contraire d'admirables vocations tardives. Mais il est hors de doute que les hommes ne se refont pas et que ce n'est pas trop de toute une vie pour dégager toute la force sacerdotale. Nos séminaires se sont dépeuplés. Comment les remplir? Aux colonies, à l'étranger, où notre influence s'exerce si heureusement par nos missions, nous n'assurons plus le recrutement de nos cadres religieux. Mais c'est chez nous que le danger est le plus pressant. Le monde catholique ne s'en rend-il pas compte? Il faut absolument rendre la vie possible à nos prêtres, dans les paroisses. On a proposé la création de banques qui assureraient des prêts. Mais l'instrument existe, c'est le denier du culte. Rien de plus facile que d'adresser son offrande, et l'offrande la plus large, à son curé ou à l'évêque de son diocèse, ou à la caisse interdiocésaine à l'Archevêché de Paris, rue Barbet-de-Jouy. Il n'est pas admissible que nous laissions nos curés et nos vicaires mourir de faim.

Je lisais récemment dans le *Patrice* de Renan cette phrase qui pourrait servir d'épigraphe à la *Grande Pitié des Églises de France* : « Il y a une foule de paysages qui n'ont leur charme que par le clocher qui les domine. Nos villes, si peu poétiques, seraient-elles supportables, si au-dessus des toits vulgaires ne s'élevait la flèche élancée ou le majestueux beffroi ? Il faut conserver l'église ne fût-ce que comme effet de paysage, et parce que sans cela l'aspect de la vie serait trop simple et trop vulgaire. » Mais l'église n'est pas qu'un effet de paysage, elle est un signe de vie spirituelle. Elle est un symbole : or, elle n'est plus rien sans le maintien de cette vie spirituelle qu'elle représente, de cette vie profonde au-dessus des bassesses et des tristesses de la vie ordinaire, de la vie quotidienne. Celui qui a charge de la maintenir, c'est le prêtre.

III

NOEL A LA CAMPAGNE

— C'est Noël demain, monsieur le Curé.

— A qui le dites-vous, ma bonne Catherine ? J'ai pu couper des branches de sapin pour en orner mon église.

— Oui, mais il ne s'agit pas de ça. Qu'est-ce qu'on va manger ? D'habitude, on met les petits plats dans les grands.

— Eh bien ! mais n'aurons-nous pas du bœuf bouilli, une belle petite pièce de bœuf bouilli, avec des carottes autour ? Tout le monde ne mange pas du bœuf bouilli, Catherine.

— En effet, personne n'en mange que nous, une fois la semaine. Ça ne peut pas durer comme ça, monsieur le Curé. Moi, je m'en vas...

Ce dialogue — authentique — a remplacé le fameux dialogue des *Trois Messes basses*. Vous vous souvenez du chef-d'œuvre d'Alphonse Daudet ? Qui ne s'en souvient ? Il a enchanté

notre enfance, il a enchanté l'enfance de tant de générations :

— Deux dindes truffées, Garrigou?...

— Oui, mon révérend, deux dindes magnifiques bourrées de truffes. On aurait dit que leur peau allait craquer en rôtissant, tellement elle était tendue...

— Et avec les dindes, qu'est-ce que tu as encore aperçu à la cuisine?

— De l'étang, on a apporté des anguilles, des carpes dorées, des truites.

— Grosses comment les truites, Garrigou?

— Grosses comme ça, mon révérend...
Énormes...

— Oh! Dieu, il me semble que je les vois...

Et le pauvre révérend abat à toute vitesse ses trois messes basses, pour s'en aller réveiller. Oui, des générations se sont diverties — gentiment, sans méchanceté — de la gourmandise des gens d'Église. Elle était passée en proverbe. Les repas de conférences étaient le thème de plaisanteries faciles. Gourmandise qui d'ailleurs, même si elle était vraie, n'était qu'une peccadille, une preuve de bon goût et de fin palais dans ce pays des bons vins et de la savoureuse cuisine. Autrefois, avant la guerre, il y avait encore quelques-uns — déjà bien rares — de ces chanoines fleuris avec qui il faisait bon dîner et causer de quelque belle recette succulente. Mais aujourd'hui... Nous leur devons bien

quelque amende honorable pour les moqueries et les facéties — même bienveillantes — dont nous les avons injustement harcelés. Aujourd'hui, il est des prêtres qui ne mangent pas à leur faim. Il en est qui n'ont pas de servante et qui, après avoir trotté de village en village, pour célébrer l'office du dimanche ou faire le catéchisme, rentrent dans un presbytère sans feu, où ils doivent eux-mêmes allumer leur fourneau pour cuire quelques maigres aliments.

Cela est à peine croyable, et pourtant cela est. Dans certaines paroisses, il ne se trouve pas une femme, pas une de ces femmes âgées, de ces veuves ayant achevé leur œuvre familiale, qui consente à prendre deux ou trois heures par jour sur son temps perdu pour aller mettre la cure en ordre et faire la popote de ce pauvre homme qui s'en va errant à la poursuite des âmes. C'est là une honte, et l'on devrait montrer du doigt ces paroisses d'où Marthe même est absente ; quant à Marie, où la chercher ? Aucun besoin spirituel ne la trouble donc ? Elle n'a plus de vie intérieure. Cette vie intérieure a-t-elle sombré tout entière dans la préoccupation du gain ou du plaisir ? Rien que par cet égoïsme nouveau de la femme, jadis toujours prête au dévouement, se prouve la nécessité de maintenir à tout prix, dans chaque village, celui qui est chargé de rappeler sans cesse et toujours à l'humanité qu'elle ne vit pas seulement de pain.

Mais elle vit aussi de pain. Et il faut que les prêtres en trouvent. Je sais bien qu'il en est parmi eux qui voudraient cacher leur détresse et qui s'impatientent de la voir dévoilée. Saint François de Sales, dont on rappelait la bienfaisante mémoire à l'occasion du troisième centenaire de sa mort, ne désirait rien tant que n'avoir plus rien. Il donnait tout. Un jour, il quitta ses souliers pour les donner à un pauvre. Une autre fois, il se dévêtit et donna son tricot de laine par un hiver rigoureux. Il habitait un évêché de location : « J'ai du bonheur à penser, écrivait-il, que je n'ai point de maison à moi et que le maître de mon hôtel peut me mettre dehors quand il voudra ; c'est un trait de conformité avec Jésus-Christ, mon maître, qui n'avait pas où reposer sa tête. Je veux mourir avec la gloire de n'avoir rien à moi. C'est là mon ambition. » N'avoir rien à soi et laisser à tous un si grand héritage, c'est la plus sublime gloire, en effet. Il arriva même que le Sénat de Savoie, par un arrêt de complaisance pour quelque grand seigneur, voulut faire saisir son temporel : l'évêque n'en fut point ému. « Ah ! répondit-il avec cette tranquillité qui était chez lui le témoignage de la force et qu'on a pris parfois pour de la mollesse, s'ils m'eussent ôté mon temporel, ils m'eussent rendu tout spirituel. Et puis, pensez-vous que mes diocésains m'eussent laissé mourir de faim ? J'aurais été, au contraire,

plus en peine de refuser que de prendre. Il en est des biens de l'Église comme de la barbe : plus on la coupe, plus elle devient épaisse ; ceux qui n'ont rien possèdent tout. »

Oui, ceux qui n'ont rien possèdent tout. Mais la barbe, cette fois, a été rasée de si près, qu'elle a çà et là emporté la peau. Et voyez la confiance de l'évêque dans ses paroissiens qui ne l'eussent point laissé mourir de faim ! Ceux d'aujourd'hui sont-ils plus ladres ou plus détachés de toute religion ? Faut-il croire ce que m'écrivait un avocat, sur un ton bien découragé : « A toute la misère des prêtres je crois bien qu'il n'y a pas grand'chose à faire ; elle est la conséquence fatale de la mentalité actuelle en matière de religion. La France n'a plus de catholique que l'étiquette. Vous savez avec quelle indifférence a été accueillie la loi de Séparation. L'immense majorité des Français ne voit plus dans la religion, disait un jour M. Seignobos à son cours de la Sorbonne, qu'une cérémonie traditionnelle. Quand on se marie, on va à l'église comme on va au banquet qui suit la messe. A Paris et dans les grands centres, un bon tiers au moins des enterrements est civil. Avant la guerre, à Ménilmontant, sur 70.000 habitants, 25.000 au moins n'étaient pas baptisés. Avant la guerre également, j'entendais à Versailles un prédicateur dire qu'en France il y avait tout au plus 4 à 5 millions de catholiques pratiquants. Il

serait intéressant de connaître le nombre de ceux qui sont convaincus. Presque tous ceux qui pratiquent encore le font par habitude. Ils vont à la messe le dimanche, comme ils vont le samedi se faire raser chez le coiffeur. A l'église, leur tenue est peu édifiante. Les hommes paraissent surtout occupés à regarder les jolies femmes qui entrent et qui sortent, et les femmes ne cessent de jeter des regards d'envie sur les toilettes de celles qui sont habillées avec une élégance raffinée. Si, pendant la messe, la plupart des assistants ne songent guère à Jésus-Christ se faisant écharper pour le salut de leurs péchés, il va sans dire que, la messe finie, ils y songent encore moins... »

Tableau affreux, mais tableau trop chargé, excessif et faux dans bien des provinces et aussi dans bien des paroisses de Paris. Il suffit, pour en montrer l'exagération, de citer le chiffre des communions à Paris, qui a plus que doublé depuis la guerre. Et d'ailleurs, bien des églises à Paris sont devenues trop étroites pour le nombre accru des fidèles. Il y a, au contraire, un développement religieux dans les classes bourgeoises, dans l'élite. Mais on peut constater dans les campagnes, non point une hostilité qui est morte, seulement une indifférence, une apathie. C'est précisément cette indifférence qui complique le sort du prêtre. Celui-ci ne veut pas être plaint. Il trouve naturelle sa condition

misérable. Il craint qu'en étalant sa pauvreté on écarte les vocations. Mais la vérité veut être dite. Les vocations ne seront pas arrêtées par les obstacles matériels, ou bien alors elles n'étaient pas de véritables vocations. D'autre part, il faut un minimum matériel pour pouvoir remplir sa charge. Or, vous avez des prêtres qui n'ont pas de servante, et des évêques qui en sont réduits à un budget de 4.000 francs par an. N'importe-t-il pas dès lors de dénoncer l'apathie du monde catholique ?

« Si tous nous étions des saints, des curés d'Ars, m'écrit le curé d'un village dévasté par la guerre, les peuples viendraient à nous. C'est votre éminent confrère Maurice Barrès qui l'a dit, avec quelle vérité : nos églises ont surtout besoin de saints. Or, pour être un saint, il faut être un homme détaché, comme l'indique l'habit mortuaire que nous portons, la tonsure qui est sur nos têtes. Peu nous importe de manquer parfois du nécessaire. Mais je crois que beaucoup de nos confrères comme moi ne voudront pas qu'on dise d'eux qu'ils *souffrent de souffrir*... C'est en continuant la passion du Christ que nous continuons son œuvre... »

Faut-il écouter cette voix-là et se taire ? L'avoir fait entendre à tout un monde qui l'oublie, n'est-ce pas déjà quelque chose ?...

IV

L'EXCÈS DE PAUVRETÉ PEUT NUIRE A LA VIE INTÉRIEURE

J'ai lu dans la correspondance de saint François de Sales une très belle lettre, écrite en latin et adressée au cardinal Bellarmin, pour le supplier d'intervenir en faveur du monastère des Clarisses, dans le diocèse de Genève. Ces malheureuses religieuses étaient réduites au plus affreux dénuement. — Les aumônes dont elles vivent sont insuffisantes, explique-t-il, et leur mendicité infructueuse est accompagnée de préoccupations pénibles, de soucis immodérés et continuels, de pensées mélancoliques et des plus troublantes inquiétudes... Et il signale que *cette pauvreté extrême nuit beaucoup à leur vie intérieure.*

C'est le principal argument que tire de la misère des prêtres un de mes correspondants dont le nom ferait autorité, mais qui désire garder l'anonymat. « Bertrand du Guesclin, rap-

pelle-t-il, a bien rompu des lances, visière baissée et l'écu masqué, quitte à relever son arme quand il se trouva devant son propre père. » Je voudrais aujourd'hui me contenter de mettre en lumière la protestation avertie de ce témoin douloureux des difficultés de notre clergé rural, quitte, chemin faisant, à rectifier un tableau trop poussé au noir. Dans l'amas de lettres inspirées par ces quelques chroniques, celles qui me viennent enfin des prêtres manifestent un tel élan, une telle foi dans l'avenir que l'on doit se garder de tout pessimisme.

Après avoir incriminé, comme je l'ai fait, l'égoïsme et l'apathie d'une certaine partie du monde catholique, mon correspondant me dit :

« Par une aberration qui serait risible si elle n'avait pas des conséquences si affreuses, les catholiques français (pas tous, certes) s'en tiennent depuis longtemps, mais depuis la séparation surtout, à ce raisonnement, que : Puisque la persécution et la misère sont une occasion de mérite pour le clergé et l'Église, on ne saurait trop les souhaiter pour eux et en faire leur condition normale... Le sain bon sens de Louis Veuillot avait déjà relevé avec indignation ce sophisme. L'Église, dit-il quelque part en substance, ne désire pas le retour des persécutions, elle sait qu'elles lui valent la constance des martyrs, mais aussi qu'elle y doit pleurer la lâcheté des apostats, la lumière de la

foi amoindrie, éteinte dans bien des âmes. Sans doute, la misère du clergé fait aussi éclater son désintéressement, sa patience; mais elle est une entrave directe à son œuvre, elle a des conséquences irréparables pour la dignité, l'efficacité de son action. Misères morales, conséquences de la misère matérielle, sont à l'heure actuelle un des plus graves dangers de l'Église de France par l'abaissement de notre clergé rural et l'arrêt de son recrutement. »

Il y a un autre danger, qui est celui de la vie trop aisée, trop facile, mais celui-là n'est pas à craindre aujourd'hui. Continuons :

« Une première conséquence grave de la misère matérielle, c'est l'abaissement du niveau intellectuel. Ce curé qui doit aider, dans les gros travaux du ménage, une domestique insuffisante parce que mal rétribuée, ou, faute de domestique, se servir lui-même, qui cultive son jardin, non plus par délassement, mais par nécessité, quand voulez-vous qu'il lise et quoi donc, puisqu'il n'a plus les moyens d'acheter ni livres ni revues ? Il cesse donc, à regret, d'abord, puis l'habitude achève le mal. Sa tournure d'esprit, sa conversation sont bientôt celles du jardinier qu'il est devenu. On dira qu'il n'est pas nécessaire à un curé de campagne d'être, comme on disait au xvii^e siècle, « bel esprit », qu'il n'est nullement indispensable qu'il rende compte de la dernière pièce ou du dernier roman (oh

non!). Tout de même, dans nos campagnes où tout le monde aujourd'hui sait lire, où l'instituteur et l'institutrice tout au moins lisent et font figure de gens cultivés, il n'est pas bon que le prêtre, lui, fasse figure d'ignorant, que son infériorité de culture soit visible à tous; que la science tout court soit désormais le partage du maître d'école. Et puis, science humaine et littérature mises à part, le mal est le même pour les sciences sacrées, les études proprement ecclésiastiques. Le prêtre qui ne vit plus que sur son lointain acquis de séminaire peut-il longtemps garder l'élévation d'âme, la sûreté d'enseignement qui doivent être siennes? Non, assurément, et c'est ce que confirme la triste expérience de ces dernières années. Où est-il le type du curé théologien et latiniste d'autrefois? Introuvable et figure de légende. »

Diminution de la valeur intellectuelle, voilà donc une conséquence grave du dénuement matériel. Elle est compensée dans une large mesure par une augmentation de courage et de force morale, par une vertu plus ferme et plus agissante. Souvenons-nous de la lettre de ce prêtre qui disait avec tant de ferveur : « L'Église a surtout besoin de saints. » Cependant, il n'est pas bon que la part faite aux travaux manuels devienne prépondérante dans la vie du prêtre.

«... Or le jardinage n'est plus le délassement classique dont l'abbé Constantin nous donne

une image ridiculisée. C'est le gagne-pain nécessaire. La moitié du jour, il faut être maraîcher. D'ailleurs, cela ne suffit pas toujours et, pour ceux qui n'ont pas de jardin, il faut chercher autre chose : apiculture, aviculture, petits travaux d'horlogerie, de serrurerie parfois... à rétribution plus ou moins déguisée; préceptorat et élèves pris en pension, au détriment de la vie proprement paroissiale; d'une manière ou d'une autre, c'est un ou plusieurs petits métiers qui s'introduisent dans la vie du prêtre.

« Le paysan le voit, le sait, il prend insensiblement, d'autant plus insensiblement que l'évolution est lente, l'habitude de regarder son curé comme un autre travailleur manuel, moins aisé, inférieur par conséquent, et qui ajoute aux profits de sa culture les casuels de ses fonctions religieuses comme une ressource secondaire. Faut-il montrer que l'Église ne peut y consentir? On ne manquera pas de citer saint Paul et son travail de fabricant de tentes. Sans discuter historiquement le cas du grand apôtre et la nature de cet expédient, en tout cas personnel, la question est tranchée par l'expérience autant que par la volonté de l'Église. Elle veut le prêtre pauvre mais homme de prière et d'étude, ni travailleur manuel, ni commerçant. »

Rien n'est plus juste que ces réflexions et il importait de les mettre sous les yeux du lec-

teur. Tous les catholiques, et même tous ceux qui, en France, ont quelque souci de la vie spirituelle, doivent les comprendre et s'en pénétrer. Le prêtre a bien assez d'être prêtre. L'exercice de sa vocation ne lui laisse pas de loisir. Il est le guidé, le conseiller, le directeur, le confesseur, le confident. Il aide ses paroissiens à porter le lourd fardeau de la vie. Il enseigne, il prêche, il fait les catéchismes; donc il étudie. Il faut qu'il soit libéré d'une trop absorbante préoccupation matérielle. Il faut qu'il puisse vivre, même pauvrement.

Mon correspondant insiste, dans la suite de son mémoire, sur l'état de dépendance que crée la quête du denier du culte. Le curé devient l'obligé de ses paroissiens et des autorités. L'évêque lui-même n'est pas libéré de cette servitude. Là, je me sépare de lui. La visite pour le denier du culte met le prêtre en contact avec toute sa paroisse : les rebuffades, les affronts même peuvent ouvrir la voie à de futurs appels. Puis, le catholique, le fidèle, même l'indifférent qui se croiraient des droits parce qu'ils ont donné leur offrande, feraient preuve de l'esprit le plus borné. C'est une obligation de conscience, ce n'est nullement une charité.

Faut-il croire que cet état de gêne risque d'aboutir à déconsidérer la fonction même du prêtre, et que le paysan, très porté à juger selon les résultats matériels, respecte moins son clergé ?

Ce serait nier le rayonnement de toutes les puissances spirituelles. Le paysan se rend compte, bien souvent, et malgré lui, et inconsciemment, qu'il y a là une force mystérieuse singulière, capable de provoquer de tels désintéressements. Mais il reste la question du recrutement, c'est-à-dire de l'avenir.

«... Faut-il alors s'étonner que les vocations manquent, que l'insuffisance du recrutement sacerdotal soit une de nos tristesses les plus graves ? Quel père de famille, et dans quel milieu, peut vouloir pour son enfant d'une profession sans réelle considération, sans indépendance, sans sécurité pour le présent ni l'avenir ? Si parents et enfants sont vraiment croyants et que les considérations surnaturelles l'emportent chez eux, il y a bien des chances pour que ce soit en faveur de la vocation religieuse dans les ordres réguliers. Surnaturellement plus haute et plus méritoire, elle est humainement plus estimée, plus sûre, il n'apparaît plus qu'elle soit plus dure. Pourquoi dès lors hésiter ? Mais sans parler de ceux qui, malgré tout, reculent devant certains aspects de la vie religieuse et auraient cependant fait de bons prêtres, s'ils n'en avaient été découragés par une situation anormale, il faut à l'Église des religieux et des séculiers. Les uns et les autres lui sont nécessaires pour l'accomplissement de sa mission divine — il faut donc aux uns et aux autres donner les conditions

rationnelles de leur existence et de leur action. Et c'est pourquoi il n'y a pas de tâche plus urgente que d'éclairer l'opinion catholique en France sur la Misère, Misère matérielle, Misère morale, du clergé des campagnes. Si un sursaut de générosité et de raison ne vient, d'une manière ou d'une autre, y porter bientôt remède, cette Misère risque de dépeupler nos séminaires, de vider nos églises, de perdre sans retour d'innombrables générations françaises... »

Oui, il faut sortir de cette apathie à l'égard du clergé. J'insisterai sur cette nécessité qui s'impose à tout le monde catholique et même à tous ceux qui ont le souci de la vie spirituelle.

V

IL FAUT AGIR

Je ne pensais nullement écrire cette série de chroniques. Ébloui de la vertu d'un prêtre dans le dénuement, comme d'un coup de soleil sur des haillons, j'avais dit cette rencontre. Un écrivain est entraîné par les circonstances. Depuis ce récit d'innombrables lettres sont venues me montrer de quelle importance était cette question de la misère du clergé. Cependant, nos prêtres n'aiment guère que leurs difficultés matérielles soient trop complaisamment ni trop longuement étalées, et il serait indélicat d'insister encore. C'est pourquoi j'achèverai le dépouillement de mon dossier pour les campagnes, ne me réservant une nouvelle intervention que sur la situation plus délicate encore de nos régions libérées.

Sur cette misère, j'aurais pourtant beaucoup

de nouveau à dire. Notamment sur les prêtres malades qui ne sont point suffisamment secourus, sur les prêtres âgés qui ne peuvent prendre leur retraite, sur les vicaires qui ne peuvent occuper une cure faute de mobilier, etc.

Mais l'émotion publique est, d'autre part, un symptôme bien consolant à constater. On ne savait pas, on ne soupçonnait pas. Est-ce possible qu'il en soit ainsi? Est-ce vraisemblable dans un pays généreux et catholique? Jusqu'à des incroyants qui ne peuvent admettre qu'un tel état se prolonge : « Malgré la modicité de mes moyens, je voudrais rassurer ma conscience et apporter ma pierre à l'édifice de reconstruction. Vous avez sûrement en mémoire ce petit roman admirable de Balzac : *la Messe de l'athée*. Eh bien! moi non plus, comme le médecin athée de ce beau conte, je ne suis pas un croyant; je n'ai pas été élevé dans ces idées et je le déplore, mais la croyance, on l'a ou on ne l'a pas. C'est un phénomène de la grâce qu'on a ou qu'on n'a pas. Son absence, chez moi, je le répète, je la déplore, constatant à l'automne de ma vie que l'éducation chrétienne est la seule vraie et sauverait la France si elle pouvait faire face à tous nos maux. » Jusqu'à des étrangers : une Anglaise dont le fils a été tué en France dans la guerre envoie son offrande en ajoutant ce jugement sévère sur le retrait de l'Angleterre à la Conférence de Paris : « Mon fils adorait la

France; tout son temps libre, il le passait chez vous. Monsieur, puisqu'il devait mourir, je remercie Dieu qu'il soit mort avant d'avoir vu le déshonneur de sa patrie. »

Cette émotion publique a provoqué un grand élan dont j'ai eu les échos tantôt par les évêques et tantôt par les paroisses secourues. De toutes parts, on m'a sollicité d'ouvrir une souscription dans l'*Écho de Paris*. Nul doute qu'elle eût atteint un chiffre très élevé. Cependant, après réflexion, d'accord avec la direction du journal, cette suggestion a été écartée. Il ne s'agit pas d'apporter une aide, même généreuse et actuellement efficace, mais momentanée. Il s'agit de créer un état d'esprit dans le monde catholique, et même chez tous les Français soucieux du maintien de notre vie spirituelle. Il s'agit de faire comprendre que l'œuvre du denier du culte, par laquelle est assurée ou doit être assurée la vie de notre clergé, est l'une des plus importantes aujourd'hui et des plus nécessaires. On ne s'en rendait pas suffisamment compte. Puisse-t-on mieux juger à l'avenir!

Des propositions de toutes sortes ont été faites aussi pour créer, à côté du denier du culte, d'un rendement insuffisant, une œuvre de l'*Aide au prêtre* qui, avec le concours de laïques zélés et moins gênés dans leur pouvoir de solliciter, atteindrait plus utilement les fidèles et les hommes de bonne volonté. Je dois dire que ces

propositions n'allaient pas sans quelques critiques à l'égard du manque d'organisation et d'initiative, du manque de méthode et d'administration au grand jour de nos caisses religieuses. Je suis incompétent dans la question. Mais je crois qu'une telle œuvre ne pourrait être créée qu'avec l'assentiment et l'appui et sous le contrôle du clergé.

La question du travail manuel du prêtre a été aussi l'objet de nombreuses protestations, de même que celle du manque de domestiques, si étrange dans nos campagnes encore religieuses. « Une des souffrances du prêtre, m'écrit-on, surtout pour le prêtre âgé, c'est de ne pouvoir être servi et soigné. M. l'abbé Henri Chaumont, dont on a publié dernièrement la sainte vie, avait fondé, dans ce but, une œuvre qui, malheureusement, n'a pas duré. Elle serait plus nécessaire que jamais en ces temps de vie chère où il devient impossible à un prêtre de donner à une domestique les rétributions courantes. Ne pensez-vous pas que l'idée de M. l'abbé Chaumont devrait être reprise ? Certaines communautés religieuses s'occupent du placement de servantes. Elles pourraient avoir une branche spéciale pour ce cas-là, s'occupant à former plus spécialement certaines natures dont elles auraient reconnu la conscience et le dévouement. Naturellement, en échange du sacrifice consenti par ces personnes, d'accepter des gages modiques,

il faudrait leur assurer quelques avantages : dans presque chaque paroisse de Paris (peut-être aussi en province) il existe un couvent où, parmi d'autres œuvres, on accueille une vingtaine de vieilles femmes indigentes du quartier. Elles y ont une chambre où elles apportent leur mobilier et font leur cuisine. On ne leur demande rien pour le loyer ; au contraire on les aide parfois un peu pour le charbon et la nourriture. En cas de maladie, elles sont soignées par les sœurs à l'infirmerie, et y sont assistées au moment de leur mort. Or, ne pourrait-on établir que celles qui se sont dévouées au service d'un prêtre seraient reçues *de droit* dans une de ces maisons ? La perspective d'une vieillesse tranquille et paisible compenserait ainsi la modicité de leurs gages. »

Ce serait là évidemment une œuvre admirable, et de conséquences heureuses. Car il est inadmissible qu'un malheureux prêtre rentre dans son presbytère après avoir couru dans les paroisses voisines dépendant de son ministère, pour y dire la messe ou y enseigner le catéchisme, et n'y trouve ni feu, ni aliments.

Ce qu'il faut retenir de cet empressement des lecteurs, c'est l'intérêt général qui s'attache à la conservation de notre vie spirituelle. Cela a été compris. Cela a frappé les esprits qui se croyaient le plus indifférents. La loi de séparation a créé une existence matérielle très dure

à nos prêtres, et spécialement à notre clergé rural. De ces prêtres, pas un ne s'est plaint. Tous ont supporté avec une énergie stoïque les effroyables difficultés qui leur ont été imposées. Sans aucun doute, ils ont montré, par là, dans l'épreuve, leur volonté de remplir jusqu'au bout leur tâche sacrée. Mais il n'est pas possible de les laisser plus longtemps dans l'embarras. Il n'est pas possible d'être catholique et de ne pas se préoccuper de la vie du prêtre. C'est un devoir de conscience. Le rôle de l'écrivain, c'est d'être un avertisseur. Il signale le mal, il signale le danger. Les volontés individuelles et la volonté collective aviseront.

(Le Maupas, novembre 1922 ; Paris, mars 1923.)



II. — EN PAYS ENVAHI

I

LES TROIS MILLE SŒURS CADETTES DE NOTRE-DAME DE REIMS

Le monde entier a ressenti comme une injure le désastre de Notre-Dame de Reims. La cathédrale blessée est devenue le symbole de l'injustice et de la barbarie. Je l'avais vue le 19 septembre 1914, comme achevait de s'éteindre l'incendie allumé par les obus allemands à la tour du Nord dont les pierres calcinées ont gardé un aspect de plaie vive et comme saignante. Au cours de la guerre, je l'avais revue, de plus en plus atteinte, maintenant avec fierté néanmoins, sous les coups, la splendeur de sa ligne architecturale. Je l'ai revue enfin dans la paix, plus douloureuse peut-être d'avoir perdu la couronne de fer et de feu que lui tressaient quotidiennement, comme une couronne de fleurs sans cesse renouvelée, les canons ennemis. Car le silence

qui, aujourd'hui, l'entoure laisse mieux évaluer ses innombrables meurtrissures. Elle n'a pas besoin de ses cloches, que la flamme a fondues, pour faire retentir sa désolation. Ses tours se dressent dans l'espace comme des bras suppliants, ou plutôt comme des moignons accusateurs. Toute chargée de notre humanité, elle est restée un signe spirituel.

Trois mille de ses sœurs cadettes de l'Aisne et des Ardennes, de la Marne et de la Meuse, du Nord et de l'Oise, du Pas-de-Calais et de la Somme ne sont même plus cela. Elles gisent à terre, définitivement écroulées, réduites à n'être plus que des amas de matériaux, ou bien elles élèvent encore au-dessus du sol des ruines sans beauté. Les unes venaient des siècles passés; les autres n'avaient pas ces anciens titres de noblesse. Les unes étaient des œuvres d'art, les autres, sans ambition, se bornaient à monter honnêtement leur garde pieuse. Il y en avait, dans le Soissonnais, qui étaient des bijoux romans, avec leur haute tour sur le transept. Il y en avait, dans l'Oise, qui avaient toute la douceur mesurée de l'Ile-de-France. Il y en avait, dans l'Artois, en briques rouges qui coloraient ces pays de brumes. Telles quelles, les vieilles et les neuves, les belles et les banales, les grises et les voyantes, elles étaient l'orgueil, l'ornement, la paix ou l'enseigne des villes et des villages dont les habitants levaient vers elles leur regard, au retour

du travail des champs ou du travail d'atelier, soient qu'ils vissent en elles une exaltation ou un ennoblissement de l'âme, soit que, sans même y prendre garde, ils s'élevassent à leur vue jusqu'à ces pensées de vie intérieure, de vie profonde qui sont chez les moins religieux des hommes provoquées par les lieux où l'humanité s'est prosternée dans l'attente. Ce que Notre-Dame de Reims pouvait représenter aux yeux de l'univers catholique, elles le représentaient pour la population qui dressait la tête vers leur flèche ou vers leur tour.



Ces populations qui sont revenues sur leur sol dévasté, parmi les décombres sans noms, cherchent en vain aujourd'hui le signe apparent qui, de loin, désignait leur petite patrie, leur *patelin*. Elles ne savent pas toujours distinguer ce qui leur manque, mais elles sentent clairement ou confusément que quelque chose manque à leur regard, manque à leur courage dans la dure réinstallation. Même si l'usine, même si la maison commune, même si la maison se rebâtissent, le bourg ou le village n'ont plus l'aspect d'autrefois. Ils sont comme défigurés. Ce quelque chose qui manque, c'est le clocher qui de loin parlait au retour, c'est l'église.

Dans l'ébauche d'un roman, *Patrice*, qu'il laissa inachevé et qui contient déjà presque toute sa pensée harmonieuse et incertaine, comme l'ébauche de *Mayran* révèle déjà toute la noble volonté de Taine, Renan, avec une émotion quasi sacrée, s'écriait : « L'essentiel est que l'idéal ne soit pas complètement banni de la vie humaine... Il y a une foule de paysages qui n'ont leur charme que par le clocher qui les domine. Nos villes, si peu poétiques, seraient-elles supportables si au-dessus des toits vulgaires ne s'élevait la flèche élancée ou le somptueux beffroi ? Il faut conserver l'église, ne fût-ce que comme effet de paysage, et parce que sans cela l'aspect de la vie serait trop simple et trop vulgaire. »

Et sans doute est-ce là un cri d'incrédule qui atteint douloureusement le cœur des croyants. Mais il faut retenir cette formule : *Il y a une foule de paysages qui n'ont leur charme que par le clocher qui les domine.* Et ce sont la plupart de nos paysages français. Un coteau boisé, une plaine avec de légers mouvements de terrain, des champs labourés, des bouquets d'arbres, une allée de fins peupliers, et dans tout cela quelques maisons groupées et qui seraient presque perdues dans les feuillages si la pointe aiguë d'une flèche, surmontée du coq ou de la croix, ne venait révéler leur présence humaine en perçant le ciel avec allégresse, — n'est-ce pas là un décor

de chez nous ? Quel habitant de ce village, revenant de faire son marché à la ville, et si détaché qu'on le suppose, ne sourira d'aise en distinguant son clocher ? Lequel consentira de gaieté de cœur à ne plus l'apercevoir de loin, à ne plus surprendre ses signaux.

Avant la guerre, comme nous avions des églises qui, faute de réparations, menaçaient ruine, M. Maurice Barrès avait pris leur défense et écrit son admirable livre sur la *Grande Pitié des Églises de France*. Or il reprenait, tant cet argument s'impose à l'esprit, l'argument de Renan dans *Patrice* avec une émotion renouvelée : « Une église dans le paysage améliore la qualité de l'air que je respire... Ce qu'il y a de plus vivant et de plus noble chez les gens de France et chez moi s'accroît dans l'atmosphère catholique. Chacun de nous trouve dans l'église son maximum de rendement d'âme. Je défends les églises au nom de la vie intérieure de chacun. »

Une église dans le paysage améliore la qualité de l'air qu'on respire. Voilà pourquoi la disparition de trois mille églises achève la douleur des régions dévastées. On parcourt ces régions sans rencontrer un signe de paix et d'espérance, sans recevoir du paysage désolé une promesse de consolation.

En vérité, il n'y a pas que les croyants qui souffrent de cet affreux nivellement, et c'est pourquoi il convient d'interpréter le désir de tous.



Qu'a-t-on fait jusqu'ici pour ces petites sœurs déshéritées de Notre-Dame de Reims ? Çà et là elles furent remplacées provisoirement par des hangars de planches où l'on célèbre les offices. Il faut péniblement chercher et trouver ces chapelles misérables, auxquelles une œuvre de secours s'est ingéniée à fournir des ornements et des vases sacrés. L'État qui a à sa charge, de par la loi du 17 avril 1921, la réparation de tous les dommages de guerre, où trouvera-t-il en ce moment les capitaux nécessaires à la réfection de trois mille églises ? N'est-ce pas là une entreprise désespérante et déraisonnable ?... Loin de se décourager, des coopératives de reconstruction des églises dévastées se sont fondées, une par diocèse, sous le patronage de l'évêque et en accord avec l'administration qui leur a délivré l'approbation prévue par la loi. Elles se sont fédérées en un groupement unique et, avec cette audace et cette foi qui ont toujours soulevé les montagnes, ce groupement demande aujourd'hui au public les centaines de millions nécessaires au relèvement des églises qui jonchent le sol de France, fauchées par les obus ou consumées par les incendies.

Il les obtiendra, il les trouvera.

Je laisse à de plus compétents le soin d'expli-

quer le mécanisme d'une opération qui est garantie par l'État et offre toute sécurité aux souscripteurs de l'emprunt. Il ne m'appartient que de souligner l'appel adressé à la France catholique par les dix évêques des diocèses envahis. Cet appel, en voici l'exorde que nul ne lira sans être touché :

Toutes les régions de France ont souffert de la Grande Guerre, et chaque famille a été éprouvée par la perte de quelqu'un des siens. A ces souffrances communes, à ces deuils douloureux, s'ajoute pour nous la dévastation de nos belles provinces du Nord et de l'Est.

Après la cessation des hostilités, les populations, revenues avec un courageux empressement sur le sol qu'elles avaient dû abandonner, n'ont retrouvé, en ces vastes régions, que des ruines : des villages entiers ont disparu. Les édifices religieux n'ont pas été épargnés ; des milliers d'églises ont été dévastées, dont un grand nombre sont totalement détruites ; il en est même dont on ne retrouve pas trace...

Grâce aux derniers efforts de l'initiative privée, des abris provisoires ont été aménagés pour l'exercice du culte, soit dans des baraquements en planches, et ont été pourvus des objets liturgiques les plus nécessaires.

Mais ces abris fragiles, peu dignes de leur sainte destination, n'ont qu'une durée précaire. Les populations aspirent au jour où elles verront

de nouveau se dresser au milieu du village l'église qui leur rappelait, avec la foi de leurs ancêtres, les souvenirs les plus touchants et les plus sacrés de leur vie!

L'heure est venue de relever nos églises tombées au champ d'honneur.

Et l'appel se termine par ces mots : « Nous avons la ferme confiance que notre voix sera entendue, et que tous les catholiques voudront participer à une œuvre de si haut intérêt. »



Mais cet appel, je l'estime timide. Il n'y a pas, je l'ai dit, que les catholiques qui désirent la résurrection des églises détruites. Sans doute ont-ils besoin de la maison où l'on prie et d'entretenir en eux la flamme de la vie religieuse en la rallumant chaque jour à la lampe du sanctuaire; d'autres qu'eux rechercheront le signe surnaturel qui les élève au-dessus des soucis quotidiens où l'esprit s'enlise si volontiers s'il n'a pas de soutien ailleurs. Ce clocher vu de loin, le soir, au retour du travail dans les champs, n'est-ce pas la pensée des morts, n'est-ce pas le désir du bien, n'est-ce pas le sens de la charité, de la fraternité humaine — le sens du divin ne contient-il pas tout cela? — qui s'en envolent comme des colombes portant le rameau d'oli-

vier ? Le maire irrégulier de l'une de ces communes dévastées ne traduisait-il pas cet obscur sentiment quand il me disait sous une formule pittoresque :

— Nous voulons des églises, même si nous ne voulons pas de curés.

Il comprenait que l'église lui était nécessaire et que, dût-il n'y jamais entrer, il en fallait une pour achever son village.

Pour l'achever ? mais pour le commencer, plutôt encore. Ne voyez-vous pas que, lorsque l'église sera rebâtie, les maisons, comme par enchantement, surgiront tout autour ? Elle sera le chantier qui attirera, groupera, retiendra les ouvriers. Son importance même, en leur fournissant du travail, exigera une organisation. Le chantier demeurera ouvert, même lorsqu'elle sera terminée, pour satisfaire aux besoins des habitants. Elle sera l'occasion, sur la commune, d'un surcroît d'activité. Elle sera une excitation à mener à bien la tâche générale. « Pour maintenir la spiritualité de la race, disait encore Barrès, je demande une alliance du sentiment religieux catholique avec l'esprit de la terre. » C'est précisément cet accord qui se réalisera sur les ruines de la guerre. Le caractère de nos campagnes serait altéré sans la floraison nouvelle des clochers.

L'appel des dix évêques doit encore dépasser nos frontières. Comment ne serait-il pas entendu

des catholiques du monde entier, qui auront à cœur de nous aider dans cette tâche formidable de restauration ? Il traversera les mers pour s'en aller aux deux Amériques, pour s'en aller tout spécialement au Canada qui lui fera écho. Mais il sera entendu de ceux mêmes qui pratiquent une autre religion. Croyez-vous que les habitants de la Grande-Bretagne aux immenses territoires y soient insensibles ? Notre cher Boutroux, dans une lettre adressée l'an dernier aux intellectuels anglais, disait qu'il n'y a pas de peuple dont *l'idéalisme sentimental soit plus répandu ni plus exigeant*. Cet idéalisme trouvera son compte dans une aide à notre restauration. Pensez-vous que l'Amérique, si pénétrée d'esprit religieux, ne prêterait pas à cet appel une oreille scrupuleusement attentive ? Ne se souviendront-elles pas, ces nations alliées, des morts qu'elles nous ont laissés en dépôt et qui trouvaient un réconfort dans la vue de nos édifices religieux, comme ils s'apitoyaient quand ils les regardaient s'effondrer ?



Que seront ces églises nouvelles ? On les rebâtera, autant qu'il sera possible, pareilles aux mortes dont on ramassera pieusement les pierres utilisables. Ainsi demeureront-elles accordées avec la terre qui les a portées. Les vieux et les

vieilles qui avaient encore dans les yeux leurs sœurs anciennes les pourront croire ressuscitées. Ce qu'ils en avaient raconté aux enfants et petits-enfants se trouvera vérifié. On respectera leurs matériaux et leur style. Et s'il ne reste plus rien des uns, si l'autre leur manquait, alors on se décidera à faire du nouveau en s'inspirant de ces signes inscrits dans les lignes d'horizon qui ont toujours su parler aux architectes.

J'ai lu jadis, dans un ouvrage sur l'Irlande, le récit d'une aventure religieuse qui pourrait prendre place dans la *Légende dorée*. Dans un village dont l'église avait été détruite, on célébrait un jour d'hiver la messe dans un bâtiment lézardé, au plafond bas, et voilà que, sous le poids de la neige qui s'était accumulée, un des murs commença de fléchir, puis céda. Les paysans qui, l'ayant entendu craquer, le surveillaient, s'arc-boutèrent pour soutenir les poutres du toit, et ils le soutinrent jusqu'à ce que la messe fût achevée, mur vivant, colonnes vivantes qui portèrent le sanctuaire où s'accomplissait le mystère divin.

Ce sont les murs des trois mille églises qu'il faut aujourd'hui soutenir. Ce n'est pas trop de toutes les épaules, colonnes vivantes, pour en supporter le poids. Trois mille églises sans lesquelles toute une partie de la France resterait défigurée...

(Illustration, 25 février 1922.)

II

UN CURÉ ET DU PAIN

Moins d'un an après l'armistice, au mois de juillet 1919, je fus convié à une cérémonie singulièrement émouvante dans un des villages du front les plus meurtris par la guerre, au Plessis-de-Roye, dans l'Oise, près de Lassigny. On y devait baptiser le premier nouveau-né. Or ce tout petit village, ce hameau, n'avait encore ni église, ni maison. Toutes les habitations avaient été détruites, y compris le château, un très beau château Renaissance qui fut une demeure des Condé. Mais les paysans étaient revenus et les châtelains aussi. Ils s'étaient installés comme ils avaient pu, dans des baraques ou dans les caves. Et les champs étaient cultivés, du moins en grande partie, car on n'avait pu encore retirer tous les fils de fer barbelés, ni combler toutes les tranchées. La terre pro-

mettait une belle récolte : les blés mûrissaient et un vent léger agitait doucement les tiges blondes des épis.

Entre des murs en ruines, l'enfant fut apporté. Et le prêtre le baptisa solennellement devant tous ces braves gens assemblés. Comme la bonne terre, la race annonçait la reprise de la vie. A ce moment, une voiture passa devant le simulacre de chapelle où s'accomplissait la cérémonie. C'était un convoi de ravitaillement chargé de pain.

— Un curé et du pain ! s'écria près de moi une vieille femme, ça va.

Ça va : j'ai dans l'oreille cette exclamation. C'était un cri d'espérance, de confiance, de sécurité. Désormais, on pourrait supporter les difficultés, les ennuis, les privations, toutes les incommodités d'une existence précaire, d'une installation misérable. On était assuré de la vie, de la double vie, la temporelle et la spirituelle. Et je fus frappé de cet art du raccourci populaire qui trouve d'emblée la formule, qui résume d'un trait l'essentiel.

Le prêtre a donné une aide précieuse à la réfection de nos pays dévastés. Il a été l'ouvrier de la première heure. Parmi les revenants, il fut de l'avant-garde. Et souvent, il quittait l'uniforme pour reprendre la soutane ; quelquefois pour la prendre. Je lis, par exemple, dans un de ces petits journaux destinés à fortifier

le courage de ces pionniers et à leur fournir des nouvelles du pays, dans la *Renaissance de la région de Bray-sur-Somme*, cette petite note : « A Curlu, à Hem-Monacu, le père Charrieu se retrouve presque en pays connu, puisque, officier d'artillerie pendant la guerre, il a longtemps cantonné près de là. » Imaginez les pensées de cet ancien officier qui vient faire fleurir des âmes là où nos canons foudroyaient toute végétation, sacrifiaient le sol à la patrie, ce mystérieux lien spirituel plus fort que les liens terrestres.

Oui, dans la plupart de ces villages sans maisons, le curé a devancé les paroissiens. Vous devinez ce qu'il fut pour ceux-ci, et quel point d'appui pour les sociétés coopératives de reconstruction. Bon nombre de ceux qui étaient âgés n'ont pu résister à la tâche. De là, bien des vides. Dans le diocèse d'Arras, par exemple, deux cent quarante églises ont été détruites, et il n'y a aujourd'hui que cent quarante curés et trente-cinq vicaires, de sorte qu'une cinquantaine de paroisses n'ont pas encore retrouvé leur pasteur et sont desservies par le voisin.

La question d'argent, dans ces diocèses de la zone dévastée, ne se pose pas, il faut le dire, de la même manière que dans les diocèses de l'intérieur dont j'ai eu l'occasion de parler. Entre parenthèses, il me revient que certains prêtres de grandes villes — et non des moindres —

ont estimé que mes tableaux de misère étaient excessifs. Je me permets de leur rappeler que j'ai mis en cause le clergé rural, non le clergé urbain sur lequel je n'ai pas été renseigné et qui, vraisemblablement, n'endure pas les mêmes privations. Mais sur le clergé rural mes dossiers sont assez complets : loin d'exagérer, je suis demeuré en deçà de la vérité. Il importe grandement d'attirer l'attention du monde catholique, et aussi de tous ceux qui ont gardé quelque souci de la vie morale, de la vie spirituelle, sur une détresse dangereuse pour le bonheur social, pour l'ordre social. Les diocèses de la zone dévastée ont trouvé des concours plus ardents, des sympathies plus généreuses. Mais il faut se rappeler que l'existence demeure aussi plus difficile, exige une abnégation quotidienne.

Comme logement, les prêtres, après quatre ans écoulés, bientôt cinq, n'ont encore à leur disposition que des baraques, en tout temps incommodes, mais surtout en hiver. Les presbytères reconstruits sont partout l'exception. Les municipalités ont déjà tant de charges. Le mobilier de ces baraques est réduit aux objets indispensables. De l'ancien mobilier, la tourmente n'a rien laissé. Aujourd'hui, les meubles sont hors de prix : on n'achète que le nécessaire. Où trouver les livres, cet instrument de travail du prêtre ? Quelques œuvres spéciales se sont fondées, il est vrai, entre autres l'Association

d'Hulst, pour y pourvoir, et l'Œuvre des campagnes. Mais leur assistance est insuffisante. Souvent elles sont obligées de faire des prêts, et non pas des dons. Les livres si patiemment attendus, si désirés, s'en vont quand on avait pris l'habitude d'y découvrir l'aliment de ses méditations, de ses instructions, de ses pensées.

Lorsque le prêtre a plusieurs paroisses à desservir, sa tâche se complique de l'état des chemins sans cesse parcourus et défoncés par les transports de matériaux. Il lui faut trouver des moyens de locomotion. La chaussure, les habits s'usent plus vite, comme ceux du soldat en campagne. Il est en effet pareil à un soldat en campagne. Il vit en camp volant, il n'a point d'installation stable. Et puis, il est préoccupé de son église. On la répare ou on la rebâtit. Mais comme ces entrepreneurs, comme ces maçons et ces charpentiers sont lents ! En attendant, il dit la messe dans une remise en bois. Il voudrait orner cette remise, obtenir de beaux ornements. Le culte catholique parle aux yeux et à l'imagination. Il offre au peuple des fidèles la consolation et la joie des belles cérémonies. Pourquoi en priver les pauvres gens de la zone dévastée qui ne sont guère distraits de leur lourde tâche de restauration ?

On le voit, si le prêtre de ces diocèses-là est moins délaissé, il a plus de besoins, non pour lui, mais pour sa paroisse. Lui aussi mérite d'être

aidé. Lui aussi est rebelle à toute plainte et se trouve très bien comme il est : pauvre, avec un toit de hasard sur la tête, comme son modèle. C'est pourquoi il ne faut pas lui demander son avis, mais lui apporter un concours amical. Écoutons le cri spontané de la vieille femme de Plessis-de-Roye :

— Un curé et du pain, ça va...

III

OPTIMISME OU L'AVEUGLE ET LA PARALYTIQUE

Un de nos évêques, les plus réputés pour son courage dans le malheur et son élan dans l'apostolat, m'écrit une lettre inquiète : « Voulez-vous me permettre de vous faire part d'une appréhension que j'ai recueillie. On craint que le tableau plutôt sombre de la situation du clergé de France ne nuise à son recrutement. Les familles hésiteront à donner leurs enfants à l'Église si elles craignent qu'ils soient plus tard exposés à manquer du nécessaire... »

Permettez-moi, Monseigneur, d'être d'un avis différent. Une vocation ecclésiastique ne se conçoit guère sans désintéressement et afflux de générosité. Notre jeunesse religieuse protesterait contre toute idée de calcul. Au contraire, la pensée d'un plus grand sacrifice l'exalterait. Mais il y a les familles qui s'efforceraient de la

détourner, comme il leur arrive de détourner les jeunes filles d'un mariage sans ressources ? L'objection n'est pas plus forte. Car les familles dont le fils annonce une vocation ecclésiastique *sont renseignées ou se renseigneront*. La politique de l'autruche n'a jamais été une bonne politique. La vérité éclate tôt ou tard. Mieux vaut aller droit à elle. Or, le tableau que j'ai tracé de la situation de notre clergé rural est exact. Elle se dissimule, parce que la dignité et la vaillance de nos prêtres lui servent de paravent. Mais vous pouvez être assuré que les paysans qui observent le presbytère la connaissent. Le meilleur moyen de rassurer les familles sur l'avenir du clergé, c'est d'améliorer cette situation. On ne l'améliorera qu'en secouant l'inertie, l'apathie du monde catholique, et organisant avec soin l'aide matérielle indispensable. Il faut éviter au contraire le sourire narquois du petit vicaire qui susurre : « Oui, l'évêque passe et ne voit rien. »

J'ai la réputation d'être plutôt optimiste dans la vie. Mon optimisme ne m'a jamais bouché les yeux et je crois les avoir bons. Mais l'optimisme ne consiste nullement dans la négation du mal ou du danger. Connaître le mal, voir le danger et ne pas en être ému, voilà où est l'optimisme. Comment ne pas être optimiste quand on lit les mandements des évêques des diocèses dévastés, ceux, par exemple, de

Mgr Ginisty, évêque de Verdun, ou de l'évêque de Soissons qui remercient et félicitent leurs diocésains de leur générosité? La générosité des villes et des villages détruits, vous entendez bien : pas celle des autres Français ou des étrangers touchés par l'infortune de ces pays ruinés. L'évêque de Soissons exprime sa satisfaction « de voir un nombre intéressant de paroisses, même les plus dévastées, augmenter notablement leur collecte pour le denier du culte. Mais dans la majorité il y a encore grands progrès à réaliser; car l'allocation fixe fournie à chaque curé reste au-dessous du médiocre, et pour les trois quarts du clergé soissonnais le total des ressources pécuniaires n'atteint pas la moitié du traitement du plus modeste fonctionnaire célibataire. »

Du mandement de l'évêque de Verdun j'extrais ce passage, vraiment optimiste :

« Pendant cette année, les œuvres diocésaines ont prospéré sous la bénédiction de Dieu. Le recrutement de nos grand et petit séminaires a subi une légère augmentation. Il est loin d'atteindre le niveau normal, et de combler les vides creusés dans nos rangs pendant les années de guerre. Plus que jamais, nous vous recommandons de prier, afin que Dieu se choisisse parmi vos enfants des serviteurs pour son Église et pour vos âmes. Nous nous garderons bien de faire briller à vos yeux des côtés humains et

des avantages matériels. Le sacerdoce ne sera jamais une affaire, ni une spéculation; mais il doit être à l'abri de la misère, honorable et respecté. Si besoin en était, il devrait assurer un asile et la subsistance au père et à la mère d'un prêtre, qui n'en auraient pas. Il en a été et il en sera ainsi à l'avenir, nous en avons l'assurance, en vous voyant toujours aussi généreux et empressés pour l'œuvre du Denier du clergé. Votre charité, une sage administration, le zèle des prêtres à faire les quêtes prescrites et, faut-il le dire, hélas! leur petit nombre, nous permettent de leur fournir une allocation convenable. Avec les honoraires de messes dont le tarif est accru, d'ordinaire, par la piété délicate des fidèles, ils peuvent bénéficier d'un budget suffisant, trop faible encore pour être assujéti à l'impôt, et qui reste bien inférieur aux larges traitements que nous payons aux moindres fonctionnaires de l'État. Les fidèles du diocèse versent une cotisation dont la moyenne est de 2 francs par tête. Dans une paroisse dévastée de l'Argonne, particulièrement généreuse, cette moyenne a dépassé 6 francs, sans l'appoint de souscriptions élevées. Le résultat pour l'année 1922 a été tel qu'il nous permet de supprimer, pendant l'année 1923, la quête mensuelle du Denier du clergé, pour en laisser le bénéfice aux églises ou aux œuvres paroissiales. »

Mais ce qui me donne plus d'optimisme en-

core, c'est la qualité des âmes de prêtres. Ce clergé sorti de la guerre montre dans l'épreuve une résistance invincible. Voici un ancien poilu rentré dans sa paroisse ravagée, près de Château-Thierry, qui, invité à se présenter et à exposer ses besoins, donne cette biographie : « Engagé volontaire au début de la guerre, je fus ensuite affecté à un groupe de brancardiers et j'ai passé quatre ans sur le front, sauf deux mois d'évacuation : Pontavert, Soissons, où je fus décoré de la croix de guerre, Saint-Quentin, Frières-Faillouel, Chauny, Reims, Dormans, Souain, Suippes et Metz pour finir, telles furent mes équipées. A mon retour dans ma paroisse, je retrouvai un intérieur saccagé et pillé. Ma capote de soldat et mon endurance me tinrent lieu de couverture; une forte dose de bonne humeur m'aïda à comprendre que j'aurais eu tort de me plaindre puisqu'il y a toujours un plus malheureux que soi... » Il expose l'état de sa garde-robe. Son unique chapeau est « en coup de vent et couleur feuille morte. Il ne peut convenir qu'à moi... ». Son mobilier est suffisant : « Cinq chaises échevelées, épaves diverses de guerre, font très bien dans mon intérieur. J'ai retrouvé une brave cuisinière, rôtie à force de rôtir; quelques plaques que j'ai adaptées de côté et d'autres prolongent son usage. Elle fume : alors je l'accompagne, et nous fumons tous deux. »

Nous fumons tous deux : voilà-t-il pas un curé dont l'adversité n'aura pas raison. J'imagine que ses paroissiens, tous plus riches que lui sans nul doute, doivent tout de même comprendre qu'il possède un bien supérieur. Mais continuons son inventaire avec la batterie de cuisine. « Étant seul et faisant seul ma cuisine, j'aurais grand embarras à me servir de nombreuses pièces. J'ai retrouvé un seau que quelques soudures et rivets empêchent de pleurer. J'ai refait des filtres, des entonnoirs, remis des pièces à droite et à gauche, et je suis satisfait : nous avions moins que cela en campagne. » Et il conclut : « A quoi bon les jérémiades ! Aide-toi et le ciel t'aidera. »

Cet exemple ne produit-il pas plus d'effet sur les nouvelles générations de prêtres que les tableaux les plus brillants de la situation matérielle du clergé ? Tous les curés, cependant, ne sont pas aussi débrouillards. L'un d'eux explique gentiment que s'il n'a pas assez pour vivre il a trop pour mourir. Et puis il y en a qui ont de lourdes charges de famille. Celui-ci a dû recueillir dans son presbytère un père aveugle et une sœur paralytique. Il a reçu, d'une âme charitable, un secours en nature. Écoutez-le raconter cet événement : « Quel spectacle à l'arrivée du colis au presbytère ! Il fut ouvert sur le lit de la chère malade ; elle contemplait la beauté du tissu et la finesse des

chaussures, tandis que mon père palpa la soutane et glissait ses mains sur les souliers. Tous deux versaient des larmes de bonheur; l'aveugle et la paralytique étaient heureux. Quant à moi, j'étais doublement content, j'étais au comble de la joie en recevant cet envoi, et je jouissais du bonheur de ma pauvre sœur et de mon vieux père. Que Dieu est bon! sans doute il m'a envoyé une lourde croix à porter; mais comment pourrais-je murmurer puisqu'il me fait rencontrer sur le chemin du calvaire des Cyrénéens et de saintes femmes qui viennent à mon aide? Pendant la guerre, tandis que j'étais évacué près de Maubeuge, mon père et ma sœur avaient traversé le front à Nesle et avaient été dirigés en Seine-et-Marne; tous deux priaient avec ferveur pour que Dieu me protège. Aujourd'hui que nous sommes réunis en famille, nous sommes trois pour prier ensemble pour les personnes qui nous font du bien... »

Ainsi la cure demeure-t-elle le grand foyer spirituel. Estimez-vous toujours, Monseigneur, qu'il serait préférable de laisser de tels exemples dans l'ombre? Or ils ne valent que resplendissant sur un fond de misère.

IV

UNE SOUTANE, UN CHAPEAU, DES SOULIERS

Quand les prêtres sont rentrés dans les pays occupés, qu'ont-ils trouvé ? La plupart du temps, le presbytère et l'église par terre ; dans les villages les plus favorisés, le presbytère et l'église réduits aux quatre murs. Plus de ciboire, ni de vases sacrés, ni d'ornements ; plus de mobilier, plus de linge, plus de livres. Diverses œuvres se sont créées pour les aider dans leur tâche surhumaine de reconstruction, et tout d'abord *l'Œuvre des églises dévastées* de la rue Oudinot, puis des œuvres diocésaines : *L'Aide matérielle aux prêtres du diocèse de Cambrai*, *l'Aide matérielle aux prêtres du diocèse de Soissons*, etc. Enfin la charité privée, en France et à l'étranger, s'est penchée sur ces abîmes de misère. Mais, quand il faut tout remettre en état dans la maison, les choses ne vont pas vite. On a commencé

par s'occuper du nécessaire. Ou plutôt on n'a pas cessé de s'occuper du nécessaire. Il n'y aura jamais de superflu dans ces paroisses égorgées par l'occupation.

Veut-on des témoignages directs ? On m'en a transmis des centaines. Je n'en puis donner que quelques-uns. Aussi bien leur répétition finirait-elle par lasser une attention dont il faut avoir grand soin d'entretenir la vigilance. « Rentré d'Allemagne, écrit l'abbé L..., curé de H.-L., longtemps après l'armistice, du bagne où pendant deux ans j'ai souffert les tourments les plus atroces, condamné aux travaux forcés à perpétuité, à 35 kilomètres de la Russie, je n'ai trouvé ici, en revenant, que des ruines, plus d'église, plus de presbytère, plus de mobilier, plus d'argent, rien, absolument rien... Ce qui me rendrait le plus de service en ce moment, ce serait un lit garni : celui que j'ai ne m'appartient pas. Toute ma richesse consiste en 2 chemises, 1 soutane, 1 paire de chaussures, 2 serviettes, 2 essuie-mains, 2 paires de bas, 1 couvert de table, 1 couteau. Lors des Conférences ecclésiastiques, je n'ai pu recevoir mes confrères, étant privé de vaisselle et de tout le nécessaire. Le fourneau que j'ai ne m'appartient pas. Je n'ai pas de pain, privé même du strict nécessaire, et j'attends, en priant et souffrant, des jours meilleurs... » Voulez-vous savoir qui est cet abbé L., qui ne me pardonnerait

pas de donner son nom ? A son retour d'Allemagne, il a été décoré de la croix de guerre pour avoir sauvé 42 soldats et envoyé 700 hommes mobilisables au front. Cela valait la Légion d'honneur. Cela ne lui a pas valu un mobilier.

En voici d'autres : « Beaucoup de mes confrères ont souffert et souffrent encore des suites de la guerre. J'ai été moi-même bien éprouvé. En 1917, les Allemands m'ont emmené comme otage en Pologne russe, où j'ai failli mourir; en septembre 1918, ma vieille mère et ma sœur ont été évacuées en Belgique; lorsqu'elles sont rentrées au presbytère, tout avait été pillé; elles n'ont plus rien retrouvé... » — « Au lendemain de ma démobilisation, je n'ai rien, absolument rien retrouvé dans ma paroisse, ni meubles, ni vêtements, ni linge, ni livres. » C'est toujours la même antienne. L'esprit évangélique trouve le moyen de la varier. Invité à exposer ses besoins, le curé de V. ne parle pas de lui, mais de son voisin : « Presque septuagénaire, malade depuis quinze ans, ce prêtre est curé d'une paroisse de 288 habitants. Sans ressources personnelles, sa fonction ne lui assure que 1.100 francs par an pour vivre ! Bien que gêné moi-même, je lui fais la charité; je continuerai, mais laissez-moi, à son insu, vous tendre la main pour lui. L'indigence rend ingénieux; ce confrère fait lui-même ses vêtements. Il n'a qu'un misérable lit en fer, un lit d'enfant presque,

et n'a pas de linge. Dans son intérieur, il revêt une vieille défroque d'un curé décédé, et pour ses visites chez moi ou ailleurs, il porte une misérable soutane faite par lui-même. Que lui donner ? me direz-vous. Tout manque dans son triste intérieur. »

Ces récits me viennent du diocèse de Cambrai. Passons dans celui de l'Aisne. Le curé de T. va nous énumérer ses richesses :

« Que vous dirai-je pour le linge personnel ; il n'en reste hélas ! presque rien ; tout est usé. Il ne me reste que quelques chemises ; la plupart du temps je n'y suis pas gêné, d'autres fois elles me serrent comme un étau. Mais cela ne fait rien, cela marche quand même.

« Question soutane et chapeau, qui m'ont été généreusement donnés à mon retour du régiment par l'Œuvre des Églises dévastées. La première commence à m'abandonner ; mon chapeau est un peu râpé et ma bonne souhaite son enterrement tous les jours pour en faire des semelles de chaussons.

« Passons aux meubles. J'ai retrouvé dans une grange des ressorts à sommier ; je les ai ficelés et j'en ai fait un sommier. J'ai placé celui-ci sur des tiroirs de commode et cela me fait un lit pour ma chambre d'étrangers ; on dort bien là-dessus... Quant à moi, j'ai une bonne pailleasse où je dors mieux que le roi dans son palais.

« Ma batterie de cuisine est un peu restreinte; une marmite, deux casseroles et un petit plat de fer-blanc sont toute ma richesse.

« J'allais oublier les chaussures; j'en ai deux paires; la première, mes souliers du régiment, me sert les dimanches, et la seconde, qui m'a été donnée par la Croix-Rouge américaine, me sert entre temps.

« Voici l'état de mes vêtements et de mon mobilier. Hélas! je ne puis songer à l'améliorer, car tout ce que je reçois de notre évêché, qui aide vraiment le plus qu'il peut, et ce que j'ai par ailleurs me servent à vivre...

« Je termine en vous disant que je recevrai avec reconnaissance tout ce que votre charité vous inspirera de donner. La guerre m'a fait comprendre la parole du Christ : « Préparez-vous le royaume des Cieux » et ne vous en faites pas pour le reste. »

Le curé d'E. n'est pas plus fortuné, mais il est aussi résigné. Songez : le traitement, de 600 francs à l'armistice, a été porté à 900, puis à 1.100 francs :

« C'est un effort considérable qui a été fait pour nous, je le reconnais, et, malgré tout, en y ajoutant nos honoraires de messes, nous n'avons pas la moitié du traitement d'un fonctionnaire. Avec les légumes que je cultive j'arrive ainsi juste à vivre .

« J'ai pu me procurer un lit, un petit four-

neau et une table, et deux chaises que j'ai faites moi-même en les rabotant. Mon rudimentaire mobilier est installé dans mon ancien presbytère dont j'ai relevé les murs à moitié démolis, et que j'ai recouvert moi-même avec du papier bitumé. Mes fenêtres, je les ai fabriquées avec d'anciens verres photographiques 13 × 18. Je suis donc à l'abri.

« Mais ce qui grève le budget, c'est l'habillement. L'œuvre de la rue Oudinot m'a donné à mon retour une soutane : elle est usée et la vôtre est venue fort à propos la remplacer. Le linge me serait bien nécessaire; mais cela coûte si cher!

« Je n'ai pas d'armoire et ma batterie de cuisine est fort restreinte.

« Une paire de draps me serait bien utile. J'use beaucoup de chaussures, ayant six paroisses à desservir... »

A quoi bon multiplier ces témoignages? Ils répètent tous la même chose, et, venus de tous les points des diocèses occupés et ravagés, on dirait qu'ils ont pris un mot d'ordre : aucune plainte, aucune récrimination; au contraire, de la bonne humeur, une sorte de gaieté dans la misère, assez semblable à celle des poilus dans les tranchées.

Vous avez vu que ce dernier prêtre desservait six paroisses. Il y en a qui en desservent jusqu'à douze. Cela use beaucoup de chaussures. Ah!

qu'une bicyclette, parfois, serait la bienvenue! Que de temps gagné! Mais une bicyclette, c'est une ambition que l'on ose à peine avouer. Une soutane, un chapeau, des souliers : c'est l'essentiel. Avec cela, on peut remplir un office. Quelquefois, il faut se mettre au lit pour raccommoder cette soutane usée, parce qu'on n'en a pas de rechange, tout comme ce roi de Sardaigne qui, d'après la chanson, n'avait qu'une seule culotte.

Tout de même, ne trouvez-vous pas ce dénue-ment excessif? La guerre, cela paraît un événement déjà ancien à nombre de gens qui ont le plus grand intérêt à l'oublier. Les nations neutres, et nos alliés même, ne nous trouvent-ils pas bien indiscrets de poser encore et sans cesse le problème des réparations? Pour un peu ils s'apitoieraient sur cette pauvre Allemagne qui nous a si odieusement pillés et ravagés. Beaucoup de Français n'ont plus souci des pays ravagés. C'est pourquoi il n'est pas mauvais de leur rappeler ces ravages. Détruire est rapidement fait, mais pour reconstruire il faut des années. Et puis, tous ces prêtres qui ravaudent leurs vêtements, rempaillent leurs chaises, cultivent leurs jardins, ont mieux à faire que de donner l'exemple du courage dans les épreuves matérielles. Ils sont entourés de ruines morales qu'il leur faut relever. Nous leur devons de les débarrasser de tous ces impitoyables soucis de la vie physique.

V

LES PILLEURS D'ÉGLISES

Il me revient que dans certaines villes allemandes mes articles sur notre clergé des campagnes ont suscité des commisérations intéressées.

— Voyez, aurait dit tel prince de l'Église des provinces rhénanes, dans quel triste état la France laisse ses prêtres...

Nos prêtres, Monseigneur, se sont-ils plaints de quoi que ce soit ? Les avez-vous cités en exemple à votre clergé pour leur dignité, leur courage, leur abnégation ? Avez-vous souligné à vos auditeurs le grand élan qui a poussé tant de bons Français, même non catholiques, à les aider, aussitôt que les difficultés de leur vie ont été connues ?

Mais voici bien une autre musique. Nous avons vu que, chez nous, l'indifférence religieuse n'est

qu'apparente. Voyons comment nos voisins entendent la pratique religieuse. L'un des derniers numéros de l'*Illustration* nous apporte, avec documents photographiques à l'appui, le récit d'une aventure qui serait plaisante si elle ne révélait d'assez basses besognes de guerre. A la suite de l'attentat commis, le 17 mars dernier, par les nationalistes contre M. Smeets, le chef séparatiste rhénan, des perquisitions ont été faites chez quelques fanatiques de Worms. Or, au cours de l'une de ces perquisitions, chez un nommé Jakob Jordan, ancien major du génie de réserve, membre d'une association réactionnaire d'anciens officiers, fondateur d'un groupement de boys-scouts, qu'il excitait contre la France au point qu'il fallut un ordre de dissolution, on découvrit, non sans surprise, tout un lot d'ornements du culte : deux côtés d'une garniture de dais, une chasuble brodée, deux manipules blancs, deux étuis de calice, une chape violette, le tout provenant de l'église de Viéville, près de Thiaucourt (Meurthe-et-Moselle), où Jordan les avait dérobés en 1916. « Avec beaucoup de confusion, ajoute l'*Illustration*, l'ancien commandant prétendit qu'il n'avait pris ces objets que pour éviter leur destruction dans le bombardement de l'église, qu'il avait, d'ailleurs, l'intention de les restituer, mais qu'il les avait oubliés. »

L'intention de les restituer, c'est ce que tous

ces pillleurs d'églises, pendant la guerre, ont invoqué pour excuse. L'exemple était donné de haut à ces Tartuffes d'un nouveau genre. J'ai sous les yeux deux cartes postales assez significatives. Dans la première, on voit l'empereur entraînant avec lui le curé de Mont-Notre-Dame : il a relevé sur son casque ses lunettes d'automobile ; le pauvre prêtre, un peu gros, souffle à le suivre et tient son chapeau à la main, et voici la légende : « Le kaiser Guillaume II entre à l'église le 17 juin 1918, il la compare à celle de Trondhjem, en Norvège : — Monsieur le curé, dit-il, si cette église était chez moi, je la ferais restaurer entièrement. » Dieu garde nos églises de telles restaurations ! Et la seconde carte postale ne représente plus qu'une ruine, avec cette indication : « Église de Mont-Notre-Dame, minée et entièrement détruite par les Allemands, les 2-3 avril 1918. » Il n'en reste rien. Le travail a été bien fait. Elle n'a pas été bombardée. On l'a fait sauter sans aucune nécessité.

Les objets du culte ont-ils été mieux traités ? Dans un des derniers articles qu'ait écrits Claude Cochin avant de mourir, je découpe ce passage : « Le clergé allemand fut en majeure partie solidaire des exactions militaires. Aumôniers et prélats, apôtres des doctrines de l'Empire, se montrèrent en toute circonstance les serviteurs de la force. Il suffit, pour s'en rendre compte, de feuil-

leter le livre publié par Georg Pfeilschifter, intitulé : *la Culture allemande, le Catholicisme et la Guerre*, monument d'inconséquence qui fut édifié pour servir de digue à la fructueuse propagande de Mgr Baudrillart. Un seul évêque osa y apporter sa collaboration, Mgr von Faulhaber, alors évêque de Trèves, promu, en 1917, à l'archevêché de Munich. Il y accuse, avec une feinte indignation, Mgr Baudrillart « d'ébranler le prestige de l'épiscopat ». Cette phrase et certaines autres m'avaient toujours semblé nécessiter l'honneur d'une réplique. Celle-ci nous est fournie aujourd'hui par Mgr Charost, dont l'archevêque de Munich vint visiter le diocèse : « Ce prélat, dit-il, a officié dans mes églises sans daigner, contrairement aux lois de notre liturgie, me demander la moindre autorisation. Il fut grossier à l'égard du curé de Wambrechies, qui lui avait cependant donné une hospitalité conforme à nos règlements ecclésiastiques. Je saisis de l'incident l'aumônier de l'empereur de passage à Lille; il refusa de recevoir ma plainte. »

Ah! s'ils n'avaient été que grossiers! Mais on a retrouvé des ordres donnés par le haut commandement pour saccager méthodiquement les églises françaises. Tel celui du général von Einem, commandant la III^e armée (armée de Champagne). Un autre ordre de cette même armée, n^o 2323 (31 janvier 1918) organise le

pillage : « En exécution des instructions du ministre de la Guerre, au sud de la voie ferrée Maubert-Fontaine, Charleville, Sedan, Carignan, Montmédy, Longuyon, Audun-le-Roman, tous les métaux utilisables devront être enlevés des églises. Cet enlèvement portera sur les cloches, les tuyaux d'orgue, le mécanisme des horloges de clochers, qui sont généralement en laiton ou en bronze. Seront également expédiés sur l'arrière les candélabres, lustres, appliques, etc. Devront être uniquement épargnés les calices, ciboires, patènes, etc., et les objets strictement nécessaires au culte divin, à savoir : deux candélabres, un crucifix, un encensoir, une clochette d'autel, deux burettes, avec leur plat... »

Ainsi est organisé le déménagement. Qu'on ne nous parle pas de la nécessité de fondre le bronze et le cuivre pour usage de guerre. Après l'armistice, quand nous entrâmes dans Mayence, où j'accompagnais M. Hanotaux, nous fûmes surpris, chez notre hôte, de la profusion de monumentales suspensions de cuivre et d'appliques de bronze. Sur dix mille cloches enlevées, deux cents peut-être ont été restituées, mais les objets strictement nécessaires au culte ont été eux-mêmes déménagés. Dans l'intention de les sauver ? Parlons-en. Les aumôniers allemands portaient sur eux des étiquettes faites à l'avance, et, après avoir fait rassembler les objets du culte partout où ils passaient, ils expédiaient

les caisses sur les dépôts d'Ingolstadt, de Cassel et de Munster. Ces caisses nous ont-elles été rendues après l'armistice ? Un premier lot de quatre-vingt-seize colis a été remis le 26 août 1919 ; un autre le 21 juin 1920. Il faut aller voir, si le séquestre le permet, ce déballage, rue de Sèvres, dans l'ancienne église, aujourd'hui désaffectée, des jésuites. Si le soleil y verse un rayon, on croirait un tableau de Delacroix. Ces ors, ces velours, ces soies, ces cuivres, entassés, semblent resplendir. Un Delacroix, oui : quelque palais saccagé par les Barbares, car on s'approche, et l'on s'aperçoit alors du véritable état de cette friperie. Aucun objet de la moindre valeur artistique — il y en avait pourtant, dans les églises de nos départements envahis — ne se peut découvrir dans ce fouillis de dalmatiques dépareillées et inutilisables, de chasubles et de chapes hors d'usage ou, si elles sont neuves, tailladées méchamment à coups de sabre, de ciboires brisés, de calices bosselés, de lamentables ostensoirs sans custode. Car la custode étant en or, ou en vermeil, a été soustraite infailliblement. Voilà ce que les Allemands nous ont rendu. Et ils osent parler de restitution. Mais quand, par hasard, on perquisitionne chez un particulier qui fut officier pendant la guerre, on y trouve des ornements d'église.

Son Éminence le cardinal de Cologne et son clergé ont, en vérité, perdu le droit de nous

parler de l'occupation de la Ruhr. Qu'ils s'occupent de nous faire restituer les objets volés dans nos églises ! Nos prêtres à nous sont pauvres, mais ils ont les mains nettes. Il n'en est pas un, parmi eux, qui eût accepté d'être mêlé en quoi que ce soit à ces déménagements sacrés, et l'on peut opérer des perquisitions chez tous nos officiers, on n'y trouvera rien de suspect provenant de quelque butin de guerre. Qu'on cesse donc de nous parler de l'honnêteté allemande !

III. — CONCLUSIONS



I

LE PRÊTRE

Ces articles sur notre clergé des campagnes et sur notre clergé des pays dévastés, le public de l'*Écho de Paris* m'a fait l'honneur de les suivre avec passion, tantôt surpris des faits que j'énumérais, tantôt ému de la détresse de quelques-uns de nos prêtres, ou plus encore frappé d'admiration devant le spectacle de leur courage dans l'apostolat. Cependant il faut conclure.

Avant de conclure, je citerai un dernier témoignage. Il me vient du supérieur de l'un des *Centres des missionnaires aux régions dévastées*. « Rien n'est plus exact, y est-il dit, que votre tableau, et j'y ai retrouvé comme un écho de nos premières années de séjour en cette région. Quand nous y fûmes envoyés par Mgr de la Villerabel, aujourd'hui archevêque de Rouen,

il y avait à peine 50 personnes disséminées dans les 42 paroisses qu'il nous confiait. Il faudrait, Monsieur, votre plume... pour raconter les détresses de ces premières heures dans les ruines. Pour nous, la situation s'est un peu améliorée : quelques curés ont pu rentrer et notre trop vaste domaine a été ramené à des proportions moindres ; mais, sauf à de rares intervalles, nous restons deux prêtres pour le soin de 18 paroisses. Et, modifié par les circonstances, le cri de la vieille femme de Plessis-de-Roye demeure tristement actuel : un curé ! un curé ! — Vraie aussi la question du logement : alors qu'autour de nous les maisons s'édifient, trop lentement sans doute au gré des habitants, nos presbytères restent ou la baraque du premier jour, ou le local de fortune... d'infortune si vous voulez... Vous avez raison de dire que l'aide ne nous a pas manqué. Des concours admirables nous sont, en effet, venus que la distance a fort amplifiés, si bien qu'une légende s'est créée qui nous a dépeints comme n'ayant plus de besoins. Mais la réalité est tout autre et vous la dites. En pays dévasté, un curé ressemble fort à un soldat en campagne : et de ce chef ses besoins sont multipliés. Mais s'il n'est pas exigeant pour lui-même, il le devient pour son œuvre. En ce qui nous concerne plus particulièrement, nous voulons qu'à côté et en même temps que la vie matérielle renaisse la vie morale et religieuse, condi-

tion unique d'ailleurs de la renaissance totale de ces régions mortes. Pour cela des œuvres sont nécessaires et, forts de notre confiance en la Providence, nous les avons entreprises. Dispensaires d'enfants, groupes d'études, sociétés de sports ou de gymnastique, nous avons tout cela. Et ce n'est pas le moins curieux spectacle que ces réunions où nous pouvons rassembler une centaine d'enfants et de jeunes gens, pleins de vie et d'entrain, évoluant dans ce cadre désolé d'un pays où la guerre a passé... — Vous avez vu les soldats à l'œuvre. Ne pensez-vous pas que nous sommes les interprètes fidèles de leur pensée en continuant l'œuvre de résurrection de la France, interrompue par leur mort, mais fécondée par leur sacrifice ? Dès lors vous avez cent fois raison de dire que les prêtres des régions dévastées voient se compliquer leur tâche et que si, d'aventure, ils sont moins délaissés, ils ont plus que d'autres besoin d'être aidés... »

Oui, la vie morale et religieuse est aussi nécessaire que la vie matérielle pour que ressuscitent les régions dévastées. Mais ces mêmes œuvres — écoles, dispensaires, ouvroirs, patronages — ne sont-elles pas aussi le complément de l'influence paroissiale dans nos campagnes ? Ces témoignages innombrables ont rendu aisée ma tâche de chroniqueur. Ils ne permettent pas de mettre en doute les épreuves que

subit aujourd'hui notre clergé rural. Cependant il me revient qu'on a prétendu se servir de mes articles pour en tirer argument à Rome au sujet de la loi de séparation. — Voyez, aurait-on dit, dans quel état est l'Église de France. C'est la suite fatale de cette loi de séparation. Organisez les associations diocésaines et tout changera... Je m'élève absolument contre pareille interprétation. Sur la loi de séparation, il n'y a pas d'avis à apporter. Pie X a parlé au nom de l'Église qu'il avait qualité pour représenter. Pie XI — même en agissant autrement — ne sera pas plus en désaccord avec lui que lui-même n'était en désaccord avec Léon XIII. La part des principes et celle des circonstances, il lui appartient de les faire et à lui seul. Je n'ai donc entendu éclairer qu'une situation de fait. Cette situation de fait *provient uniquement de l'apathie du monde catholique, de l'oubli du problème spirituel*. Ce n'est pas une loi qui la modifiera. Il faut modifier les mœurs. L'enrichissement des campagnes a eu pour corollaire leur indifférence religieuse. Contre cette indifférence, contre cette apathie, il est grand temps de réagir. Notre denier du culte peut et doit rendre beaucoup plus qu'il ne rend, si chacun entend la voix de son clocher, si chacun suit des yeux la direction de la flèche de son église.

Le jour de Pâques, dans la chaire de Notre-Dame, le successeur actuel du P. Lacordaire —

cet admirable Père Janvier dont on ne sait s'il faut admirer davantage la puissante éloquence, ordonnée, claire, logique et sereine, ou le caractère rebelle à toute ambition, à toute gloire humaine, peut-être le plus noble et le plus désintéressé de ces temps — le P. Janvier donc traçait ce portrait de l'un des soutiens de notre société :

« Il vit modestement, souvent dans la gêne, quelquefois dans le dénuement; la haine des révolutions lui a enlevé les sympathies qui l'encourageaient comme elle lui a enlevé son humble demeure, les quelques arbres qui, aux jours de l'été, lui ménageaient un peu d'ombre, les quelques fleurs qui charmaient ses regards. Il ne se plaint pas de son sort, il reste soumis à ses chefs hiérarchiques, il est reconnaissant de la moindre attention, du moindre service, il ne s'effraye pas de mourir à la tâche, jeune, épuisé, avant d'avoir connu aucune joie profane, avant même d'avoir goûté aux fruits de son action. Pauvre, pur, obéissant, dévoué, miséricordieux, magnanime, il s'élève à une perfection admirable, pourvu qu'il s'attache simplement aux devoirs de sa vocation et de son ministère. Nous l'avons continuellement rencontré, nous l'avons toujours admiré, nous l'aimons; aujourd'hui, je dépose à ses pieds l'hommage de notre vénération. Cet homme, vous avez deviné son nom : c'est le prêtre. »

Le prêtre, plus modestement, j'ai tenté, au cours de ces chroniques, de vous le montrer dans son presbytère de village, souvent sans servante et sans feu, courant d'une paroisse à l'autre, enseignant le catéchisme, disant plusieurs messes — et quelle aggravation de fatigue par l'obligation au jeûne ! — se multipliant, ne rebutant personne, souvent rebuté lui-même, isolé, loin de ses camarades de combat, ne recevant ni une aide, ni un réconfort moral, puisant dans sa foi le courage de reprendre chaque matin le collier de sa féconde servitude. Vous l'avez vu aussi dans les régions détruites, le premier arrivé, habitant n'importe quel taudis, en route du matin au soir sur les mauvais chemins, usant ses chaussures et ses pieds, mais fidèle pionnier de cette dure reprise sur la mort. Le prêtre, ne l'avez-vous pas aimé et vénéré un peu plus, maintenant que vous connaissez mieux sa vaillance, sa résistance, son esprit de sacrifice ? Et n'avez-vous pas découvert en lui cette force qui vient d'au delà des hommes ?

II

POUR LE CLERGÉ DES CAMPAGNES DE FRANCE

Mes appels réitérés n'ont pas lassé l'attention des lecteurs de l'*Écho de Paris*. Il me reste à remercier ceux-ci de leur générosité, et, cette fois, ma tâche est douce. Je dois confesser que j'ai parfois pesté contre leur invasion : ils demandaient des adresses, ils envoyaient de l'argent, ils proposaient toute une série de secours. Une correspondance aussi abondante charge les jours déjà lourds de travail. Mais quelle confiance me venait de tous ces dévouements découverts !

Ce qui m'a le plus frappé, c'est le goût de la charité anonyme. Autrefois, dans les tableaux des primitifs flamands, les bienfaiteurs qui offraient à quelque monastère un Van Eyck ou un Memling se faisaient représenter au premier plan dans une pieuse attitude. Nous les consi-

dérons aujourd'hui avec quelque ironie, généralement fleuris et gras, immobilisés à jamais dans cette posture avantageuse. Tandis que ces nouveaux donateurs, venus de toutes les classes sociales, habituellement de France, et de temps à autre de l'étranger, l'un envoyant un billet de mille francs, l'autre un billet de dix pris sur sa paie d'ouvrier, refusaient de signer leur envoi ou recommandaient de taire leur nom.

De tant de lettres, je n'en veux plus citer qu'une seule, et la voici : « Monsieur, j'ai lu sur l'*Écho de Paris*, par hasard, l'histoire d'un pauvre curé malade; comme on vient de me donner dix francs, et sur le point de faire ma première communion, je vous les envoie pour que vous les fassiez parvenir à ce pauvre curé, mais à celui-là même. Une première communiant. » Votre curé, ma chère enfant, a reçu cette offrande. Vous l'avez privé de vous en remercier lui-même en ne donnant pas votre nom. Une femme qui donne a de bien jolies mains : mais il ne faut pas encore vous le dire, Mademoiselle...

J'avais beau recommander à mes lecteurs de ne pas s'adresser à moi, de s'adresser directement aux prêtres, aux évêques, à la caisse interdiocésaine de l'archevêché de Paris, aux œuvres. Ils étaient attirés par telle ou telle infortune particulière et la voulaient soulager. Qu'ils écoutent cependant la voix de la raison : il ne

s'agit point de cas individuels. C'est une assistance générale qu'il faut procurer. Une souscription même n'aurait pas répondu au but de cette campagne. Elle aurait sans nul doute produit des résultats considérables. Mais ce qui importe, c'est de créer un état d'esprit, c'est d'aider à comprendre que nous avons le devoir d'assurer le temporel à ceux qui ont la garde du domaine spirituel.

Cependant, je dois confesser que certain de mes articles, celui intitulé, je crois, *Une Soutane, un chapeau, des souliers*, m'a valu de grandes tribulations. Un moment, je me suis cru perdu. Non seulement j'étais submergé sous un flot de correspondances, mais ces lettres contenaient les annonces les plus menaçantes pour qui ne possède pas un appartement aussi vaste que le garde-meuble national. Celle-ci promettait une bicyclette, cette autre un lit-cage, celle-ci une armoire, celle-là du linge, des draps, etc. Qu'allais-je devenir, mon Dieu ! Mon temps ne suffirait plus à ces réceptions et à ces expéditions. Serais-je transformé en gérant de docks ou de grands magasins ? Dans ces alarmes, la Providence me secourut. Je reçus la visite de la secrétaire générale de l'Œuvre de secours aux églises dévastées et d'aide aux prêtres des régions envahies. Cette œuvre admirable a son siège 3, rue Oudinot, et a déjà distribué plus de 16 millions aux régions envahies. Un jour ou

l'autre, je raconterai son histoire. J'avais, au cours de ce même article, indiqué son existence et donné son adresse. Elle aussi recevait des dons. Et la dévouée secrétaire, Mlle Girod de l'Ain, me venait très aimablement remercier. Traîtreusement, je m'enquis du fonctionnement de l'œuvre. Je sus qu'elle avait tout un système de fiches savantes où les misères des prêtres et les besoins des paroisses étaient inscrits. Alors, je pris lâchement sur ma table toute cette correspondance éparse et j'en chargeai les bras aimables et vigoureux de Mlle Girod. J'étais sauvé. Bien mieux que moi, elle allait trouver le destinataire le plus digne d'intérêt pour la bicyclette, pour l'armoire, pour le lit-cage, pour les draps, etc. Elle s'en fut ravie, et j'avais découvert l'auxiliaire le mieux informé, le plus entendu. Ou plutôt, il s'était présenté lui-même.

L'expérience de ces quelques articles aura servi à démontrer que l'intérêt et la sympathie accordés en France aux choses religieuses sont beaucoup plus considérables que l'on ne pouvait le supposer à de faux indices d'indifférence. Nous serons toujours un peuple difficile à juger, parce qu'il cache soigneusement ses vertus et affiche ses défauts.

En outre, il est devenu évident que l'argent ne manquera pas chez nous au denier du culte, ni aux autres œuvres de la vie paroissiale, si

l'on sait le demander, et si l'on sait le répartir. Le curé d'une paroisse urbaine, en adressant une importante offrande à ses confrères moins favorisés des campagnes, m'écrivait que les villes, et spécialement Paris, pourraient fournir une aide précieuse sans manquer de rien. Il est vrai qu'elles ont à entretenir toutes les œuvres accessoires, enseignement, patronage, ouvroirs, etc. Qu'on se souvienne néanmoins des prêtres de la Lozère, de la Creuse, des Basses-Alpes, et peut-être spécialement de la Corse où l'on connaît une gêne tout à fait pénible et oppressante.

Je ne puis terminer qu'en citant cet article tiré des statuts et règlements du diocèse de Quimper, publiés au synode général en 1710 et réimprimés par ordre de Mgr l'évêque, en 1786. Il est pittoresque et savoureux, il est d'actualité et il trace le devoir des catholiques avec une netteté et une autorité qu'un simple laïque ne saurait égaler :

« Afin que les prêtres qui sont établis pour les hommes en ce qui regarde le culte de Dieu, pour offrir le sacrifice et des prières pour les péchés du peuple, ne soient point détournés de ce saint exercice par la nécessité de pourvoir à leur subsistance, nous exhortons les fidèles de notre diocèse à leur fournir libéralement et avec joie ce qui est nécessaire pour le soutien de leur vie, et pour les tirer de l'indigence qui

les rend vils et méprisables aux yeux de quelques-uns. Les ministres des autels pourraient se plaindre avec justesse et dire, après saint Ambroise, que ceux qui ne peuvent refuser du pain aux chiens qui gardent leurs maisons, ni le pâturage aux animaux qui labourent leurs terres, sont assez peu raisonnables pour se persuader qu'il n'y a point d'obligation de nourrir leur pasteur et les autres prêtres à qui Jésus-Christ a confié la distribution de ses mystères; et ceux qui ne peuvent souffrir de se voir abandonnés des prêtres dans les nécessités de leur âme les abandonnent eux-mêmes dans celles de leur corps. »

III

LE PRESBYTÈRE

L'église est la maison spirituelle du village. Mais que serait-elle sans le prêtre qui allume la lampe du sanctuaire et donne au tabernacle un hôte divin ? Aussi l'église a-t-elle comme annexe le presbytère. Depuis la loi de séparation, il n'y a plus de presbytère. Aucune maison n'est plus réservée au desservant de la paroisse. Aucune n'est revêtue de ce signe spécial qui la désignait à part de toutes les autres. Je sais bien que dans la plupart des communes rurales les conseils municipaux ont cédé au curé l'ancien presbytère pour un droit de location généralement modéré. Même s'ils sont areligieux — je ne dis pas : irréligieux — ils ne sont pas sans comprendre la puissance morale que représente la religion et l'appui qu'elle apporte dans la commune à cette honnêteté de l'homme, à cette

vertu de la femme sur lesquelles repose en somme l'avenir d'une société et sans lesquelles tout l'édifice social serait bientôt ébranlé. Mais c'est là une situation précaire, si précaire qu'il devient indispensable de la poser devant l'opinion.

Posons-la d'abord là où elle se présente sous sa forme la plus inquiétante, dans les régions libérées. L'évêque de l'un de ces diocèses dévastés par la guerre m'écrit : « Il est bien vrai que la question du logement des prêtres est la plus digne d'intérêt. Ou bien ils sont en baraque, dans les plus misérables baraques. Ou bien ils sont dans le presbytère communal délabré, où la municipalité ne fait pas de réparations. Ou bien ils sont dans le presbytère communal restauré et la municipalité s'apprête à exiger 500 à 600 francs de loyer, quand le fixe du denier du culte est de 900 francs, de 1.200 francs avec des annexes. Impossibilité matérielle. Jusqu'ici j'ai obtenu des municipalités qu'elles retardent l'augmentation du loyer. Mais je serai débordé. Quelques curés sont logés gratuitement dans des maisons particulières. Tout cela n'est pas une situation normale. Le curé remplissant un ministère public doit être logé... »

Rien de plus juste. Le prêtre ne doit pas recevoir asile de l'un de ses paroissiens, quelle que soit la délicatesse de celui-ci. Car cette dépendance, même atténuée par l'intelligence, la

courtoisie, l'effacement volontaire, ne saurait convenir à celui qui appartient à tous. Il faut donc qu'il soit chez lui. Et il n'a plus de chez lui. Saint François de Sales qui était réduit à un évêché de location écrivait, il est vrai, et j'ai déjà cité cette parole : « J'ai du bonheur à penser que je n'ai point de maison à moi et que le maître de mon hôtel peut me mettre dehors quand il voudra : c'est un trait de conformité avec Jésus-Christ mon maître qui n'avait pas où reposer sa tête. Je veux mourir avec la gloire de n'avoir rien à moi, c'est là mon ambition. » C'est l'admirable proclamation d'un saint. Que les prêtres se réjouissent d'une épreuve qui les rapproche du Maître, nous ne pouvons que les en louer. Mais les catholiques ne peuvent admettre de gaieté de cœur la prolongation de cette épreuve et ils doivent tout faire pour les y soustraire. Les catholiques seulement ? Je ne le crois pas. Et j'ai eu la joie, dans cette série d'articles sur les tribulations et les héroïsmes de notre clergé, de trouver un écho chez un très grand nombre de ces indifférents aux pratiques religieuses qui ne sont pas sans réfléchir sur le triste avenir d'une nation privée de vie spirituelle. Ils me suivront cette fois encore. Non, il n'est pas digne que le prêtre des régions libérées, revenu très souvent le premier dans ces villages sac-cagés, réduits en poussière, et donnant l'exemple

de l'endurance et du courage en supportant les intempéries et l'existence la plus inconfortable, ne soit pas logé quand le village reconstruit montre un visage nouveau et souriant. Il faut lui faire sa place. Il ne serait pas décent de lui réclamer un loyer qui absorberait la moitié du denier du culte. *Le curé remplissant un ministère public*, dit très bien l'évêque, *doit être logé*.

Mais la question ne se pose pas que pour les régions dévastées. Elle se pose, ou elle va se poser un peu partout. Elle ne peut pas indéfiniment dépendre du bon ou du mauvais vouloir des municipalités qui baissent ou élèvent à leur gré la location des anciens presbytères, dans l'hypothèse la plus favorable, c'est-à-dire là où ces anciens presbytères ont été respectés, n'ont pas été modifiés dans leur affectation, et ont été entretenus d'une façon convenable. Voici, par exemple, une paroisse d'un pays que je connais bien, la Maurienne en Savoie, pour en avoir fait le décor de l'un ou l'autre de mes romans, de la *Nouvelle Croisade des enfants* et de la *Maison morte* (et c'est peut-être pour cette raison que je m'y intéresse davantage). Après la loi de séparation, le presbytère de la Chambre a été démoli. Sur l'emplacement on a bâti un groupe scolaire. Depuis lors, le curé est en quête d'un logement. Il doit constamment en changer. Le dernier, celui qu'il occupe actuellement, est le seul qui puisse aujourd'hui servir de presby-

tère. Or, son bail expire, et le prix de location peut être augmenté dans des proportions équitables sans doute, mais bien au-dessus des ressources dont la paroisse peut disposer. Que faire dans ces conditions? L'évêque de Saint-Jean-de-Maurienne a donc adressé au curé de la Chambre cette lettre où il l'autorise à quêter pour la construction ou l'achat d'un presbytère :

MONSIEUR L'ARCHIPRÊTRE,

Depuis l'époque funeste de la Séparation, la paroisse de la Chambre, que je vous ai confiée, est privée de presbytère. L'ancien presbytère fut démoli à ce moment pour faire place à un groupe scolaire; vos prédécesseurs et vous-même avez dû depuis lors prendre en location, dans des maisons particulières, un appartement dont il a fallu changer déjà à plusieurs reprises.

Une telle situation offre de graves inconvénients pour l'exercice de votre ministère. Elle serait même de nature, si elle se prolongeait, à amener la suppression totale du culte dans la paroisse de la Chambre : il suffirait qu'aucun des rares appartements, pouvant servir de presbytère, ne fût disponible pour rendre impossible la présence d'un curé à la Chambre.

Le seul remède à cette situation serait de se procurer un autre presbytère où vous trouveriez un logement assuré. Je connais, monsieur l'Archiprêtre, votre dévouement et votre zèle pour le bien des âmes, je sais combien vous êtes attaché à vos paroissiens, aussi je vous confie la mission de recueillir des fonds pour l'acquisition d'un nouveau presbytère. Les

habitants de la Chambre, je n'en doute pas, se feront un devoir de contribuer, dans toute la mesure de leurs ressources, à ce projet qui est pour eux d'un si grand intérêt. Des âmes charitables se rencontreront qui, pour conserver à une paroisse le bienfait de la présence d'un prêtre et maintenir un foyer de vie chrétienne, vous apporteront généreusement leurs offrandes. D'avance, je bénis les démarches que vous allez entreprendre dans ce but et, de toute mon âme, j'appelle les meilleures bénédictions du Ciel sur toutes les personnes qui vous donneront, pour cette œuvre si importante, l'aumône abondante du riche ou l'obole non moins méritoire du pauvre.

Veillez agréer, monsieur l'Archiprêtre, l'assurance de mon paternel et bien cordial dévouement en Notre-Seigneur.

ADRIEN,

† *Évêque de Maurienne.*

Les offrandes doivent de préférence être adressées à Mgr l'évêque de Maurienne, à Saint-Jean-de-Maurienne, Savoie.

Oui, mais la Chambre est une très petite paroisse, et pauvre. Quand elle aura fourni en se saignant aux quatre veines 8.000 francs elle devra arrêter sa contribution. Avec 8.000 fr., aujourd'hui, on n'achète pas une maison, même très modeste, même au village. Alors, faudra-t-il supprimer le curé ? Ce serait injuste. Et qui donc imaginera sans inquiétude l'avenir de nos villages sans prêtres ?

On ne peut guère se tenir de comparer la situation actuelle du curé et celle de l'institu-

teur. Celui-ci a vu son traitement augmenter dans des proportions qu'envient les autres professions libérales : ce serait l'occasion de se réjouir si l'enseignement de cet instituteur consolidait toujours l'ordre social et donnait à l'enfant l'amour du pays, du village, du métier, de la famille. Et l'instituteur est logé, chauffé, éclairé. N'est-il pas de toute justice de fournir au prêtre un logement convenable et sûr ?

IV

UNE AFFICHE

Cette affiche verte n'avait pas tout d'abord retenu mon attention. Il y en avait tant d'autres sur le mur. Il y en avait de toutes les couleurs. Il y en avait même avec des dessins aimables, invitant à des spectacles ou à des villégiatures. D'autres — et c'étaient celles-là qui m'intéressaient, car tout le monde aujourd'hui est en quête d'un loyer ou d'un immeuble — annonçaient des ventes immobilières à des prix qui dépassaient toute concurrence, ou des locations dont le confort n'était certes pas pour rien. Oui, ce mur bariolé était comme une image de la vie contemporaine : on y promettait des maisons, des bains de mer et du plaisir, le tout à des tarifs fantastiques. Il n'y était question que d'argent et de joie matérielle. La pauvre petite affiche verte n'avait dès lors aucune chance

d'être remarquée. Pourtant, dès que je l'eus découverte, je ne vis plus qu'elle. Elle brillait, elle éclatait, elle flamboyait. Songez donc ! elle avait l'audace incroyable, au-dessous d'une dame en maillot qui se disposait à plonger, et au-dessus d'un appel aux locataires en détresse, de rappeler au lecteur de hasard la vie spirituelle et de réclamer des prêtres. Je l'ai lue tout entière, et même je l'ai copiée. Je ne sais qui l'a rédigée. Elle ne porte que cette indication : *Action populaire, « éditions Spes », 17, rue Soufflot, Paris.* Mais je la trouve singulièrement éloquente et émouvante. Lisez-la et vous penserez comme moi. Peu à peu, comme je la copiaais, il se fit un attroupement. Tous les assistants ne virent plus qu'elle sur le mur. La dame en maillot plongea dans l'oubli. Les promesses alléchantes d'appartements et de villas disparurent. On épelait les citations de Lamartine et du curé d'Ars. On comprenait tout à coup cette vérité qu'il n'y a pas dans la vie que les besoins matériels, et que l'humanité a d'autres nécessités, d'autres désirs. Rarement l'on vit une affiche provoquer le recueillement et la réflexion. Ce fut l'œuvre de celle-ci. Je la relève sur mon carnet. Elle n'est pas bien longue. Vous n'aurez pas de peine à la suivre jusqu'au bout, et la voici :

DES PRÊTRES !

C'est le cri douloureux de l'Église de France !

La guerre lui a tué 4.618 clercs et pendant cinq ans elle a vidé ses séminaires.

Maintenant, il n'y a plus qu'un prêtre pour 1.061 âmes... parfois 1 curé pour 3, 4, 5 paroisses !... Et, dans le nombre, combien de vieillards à bout de souffle !

Trop souvent : *le prêtre qui meurt n'est pas remplacé !* Quelle désolation ! Le prêtre est loin, le prêtre est rare... Alors, on vit sans prêtre, on meurt sans prêtre !

Et cependant, peut-on se passer du prêtre ?

Rappelez-vous les grandes dates de la vie, les grands événements de famille. Il y faut un prêtre !

POUR LE PAPTÈME	un prêtre.
POUR LA PREMIÈRE COMMUNION. . . .	—
POUR LE MARIAGE	—
POUR LE DERNIER PARDON.	—

« Il est l'homme qui n'a pas de famille, mais qui est de la famille de tout le monde... qui bénit le berceau, le lit de mort et le cercueil, que les petits enfants s'accoutument à aimer... qui est le consolateur par état de toutes les misères de l'âme et du corps. »

LAMARTINE.

Plus que cela encore : il est le *Ministre de Dieu*, son représentant, le grand Médiateur, « celui qui donne Dieu aux hommes et les hommes à Dieu » (*Planus*). — Sans lui pas de sacrements, pas de vie divine...

Le curé d'Ars disait vrai : « Laissez une paroisse vingt ans sans prêtre, on y adorera les bêtes... » au moins le veau d'or !

Non ! il ne faut pas que la France manque de prêtres !

ENFANT, JEUNE HOMME :

— As-tu rêvé d'une *vie magnifique* ?... Pense à celle-ci : servir le Christ !

— As-tu souhaité une *vie féconde* ?... Quoi de mieux : sauver les âmes !

Veux-tu consoler, bénir, pardonner, élever les cœurs, redresser les courages, servir les pauvres... faire rayonner le Christ et souffrir avec Lui ?

« Si vis... si tu veux, viens, suis-moi ! » Cet appel est pour toi peut-être... y penses-tu ?

PARENTS CHRÉTIENS :

— Avez-vous songé à cette *dette* ? Vous devez tant à l'Église ! Seriez-vous quittes avec un peu d'argent ?... Non, certes. Elle aussi vous demande l'impôt du sang.

Donner de votre argent, c'est bien ; donner vos enfants, c'est mieux.

— Avez-vous songé à cet *honneur* ? Votre fils, ministre de Dieu !

Tous : Hommes d'œuvres, Catéchistes, Professeurs, Instituteurs... faites-vous recruteurs des prêtres du Christ.

Que toute paroisse ait ses séminaristes, toute famille l'ambition de les fournir.

Les âmes ont faim d'idéal, de divin.

Donnez des prêtres !

Ce grand appel de vie spirituelle, il faut souhaiter qu'il soit entendu. Il l'a été déjà, depuis la guerre, par les plus nobles âmes. Car on a constaté dans le nouveau recrutement sacerdotal la floraison d'une jeunesse ardente, enthous-

siaste, de qualité et de culture supérieures. Le nombre même augmente d'année en année. Il ne répond pas encore à tous les besoins de l'Église de France si éprouvée par ses pertes sanglantes, mais il s'en rapproche.

Quand je publiais ces articles sur la *glorieuse misère des prêtres* qui ont été suivis avec une sympathie bien significative, plus d'une fois des membres éminents du clergé m'ont fait cette objection : — Prenez garde, vous risquez de tarir les vocations par la crainte d'une vie trop dure! — Quelle erreur, et quel doute chez ceux qui devraient le moins douter! Comme si la crainte avait jamais fait reculer une jeunesse aspirant au dévouement et au don de soi! Mais, au contraire, secouer l'apathie — non la mauvaise volonté qui n'exista jamais — du monde catholique, et aussi de tous ceux qui désirent maintenir une influence religieuse ou tout au moins spirituelle et morale, c'est donner désormais aux prêtres l'impression qu'ils ne seront ni méconnus ni oubliés à l'avenir, qu'on leur fournira les moyens de vivre et même d'être tranquilisés sur le sort de ceux qui sont naturellement à leur charge.

Un petit livre de l'abbé Pierre Bouvier sur la *Vocation sacerdotale* pose un grave problème religieux. Le signe de la vocation ecclésiastique est-il déterminé par un attrait peu à peu irrésistible, par une action invisible et directe de

Dieu? « L'attrait divin, dit M. Ribet dans l'*Ascétique chrétienne*, se reconnaît à certaines touches intérieures que l'on ressent à l'heure du recueillement et de la prière, dans les moments de ferveur sensible. » Mais cet attrait est-il indispensable? On le surprend dans la vocation d'un Lacordaire, d'un abbé de Broglie. Il est bien tentant de reconnaître une vocation à ce signe. Tous ceux qui aiment à introduire dans la vie intérieure un peu de frémissement pascalien et du romanesque, s'y rallieraient volontiers. Mais les grands théologiens n'ont cure du romanesque ni de cette palpitation sacrée où Dieu semble apparaître à l'âme ébranlée. Ils sont beaucoup plus positifs. Ils voient la vie plus simple et, pour employer un mot de Jules Laforgue, toute quotidienne. Ni saint Thomas, ni saint Charles Borromée ne parlent de l'attrait. Saint Thomas, pour les candidats aux saints ordres, ne réclame que la moralité et la science. Saint Liguori y ajoute l'intention droite qui était supposée par saint Thomas. Saint Ignace, qui dans ses *Exercices* a traité tout spécialement de la vocation, distingue les vocations d'attrait, les vocations de miracle et les vocations de raison. Pour celles-ci, l'âme se détermine d'elle-même avec ses ressources ordinaires, la grâce et la foi, l'examen, la réflexion et au besoin les conseils de l'autorité et de l'expérience.

Mais ne va-t-on pas, avec les vocations de raison, ouvrir trop larges les portes du sanctuaire ? Ce n'est pas à croire, car les recommandations de saint Paul et les prescriptions des Conciles ne sont pas tombées en désuétude. L'attrait, aujourd'hui, n'est-il pas encore dans un grand élan de générosité qui pousse des cœurs tendres et religieux à aider l'Église en deuil ? Nous n'avons que des prêtres zélés, et pas d'inutiles. La petite affiche verte réveillera ou soutiendra ces cœurs fervents.

V

L'ŒUVRE DES CAMPAGNES

Encore une œuvre de charité! direz-vous. Eh bien oui! les œuvres de charité sont même plus nombreuses que vous ne pensez. Heureusement. Il n'y a que la misère qui les dépasse. Si vous voulez vous en rendre compte, ouvrez un gros livre intitulé *Paris charitable*. L'énumération des œuvres y tient 800 pages. Mais la plupart s'adressent aux misères corporelles. Élisabeth Browning a prononcé une de ces paroles de poète dont le sens s'élargit comme les cercles nés dans l'eau d'un jet de pierre : *Voici l'heure des âmes*. C'est l'heure des âmes, si l'on veut rendre à notre pays ses puissances spirituelles menacées par le déchaînement des appétits. Mais le bien qu'on fait aux âmes ne se voit pas, et même il demeure incertain et mystérieux, tandis que l'on peut constater le soulagement donné à la santé ou

à l'infortune matérielle. Or l'Œuvre des Campagnes ne s'adresse guère qu'aux âmes. Là est son originalité.

On m'accuse de mettre partout, en toute occasion, mon pays de Savoie. Mais il s'y met de lui-même. Je ne m'attendais pas à le trouver dans l'Œuvre des Campagnes. Il y est pourtant. C'est un petit curé de chez moi qui a fondé cette œuvre d'un prolongement si heureux. Comment ne pas vous raconter son histoire ? L'abbé Vandel était curé de Nernier. Nernier est un village assis au bord du lac Léman. Nul coin du monde n'est plus doux ni plus aimable que celui-là : une eau bleue et transparente, la grasse plaine du Chablais et un fond de montagnes boisées. Cependant on peut y connaître la tristesse du cœur et la solitude. L'abbé Vandel, guéri miraculeusement le 8 décembre 1854, jour de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, d'une maladie qui semblait le conduire fatalement à la mort, fit le vœu de se consacrer exclusivement aux âmes. Il laisserait à d'autres le soin des corps. Pour lui, il s'en irait plus avant dans la conquête. Ainsi expliquait-il un jour sa mission à la comtesse de la Roche-jacquelin, qui le recevait à Fleury et qui, préoccupée de l'hiver, faisait pratiquer une coupe de bois dans ses forêts pour en laisser le menu bois aux pauvres : « Vous chaufferez les corps, lui dit l'abbé ; moi, je veux chauffer les âmes. »

Le premier secours lui vint d'une servante, Marie Roussin. Elle avait 1.000 francs d'économies : elle lui donna 1.000 francs pour l'évangélisation qu'il projetait. Quand les pauvres gens se mêlent de faire l'aumône, ils s'y entendent mieux que nous. Je me souviens qu'étant allé dire adieu à une sœur de Saint-Vincent-de-Paul, ma sœur par surcroît, qui, du petit couvent de montagne où elle était attachée au service des enfants, allait partir pour la Chine, je croisai dans le jardin une paysanne qui s'en allait. « Elle est presque sans ressources, me confia ma chère religieuse, et pourtant elle m'a remis vingt francs pour les petits Chinois. » Je sortis aussitôt de mon porte-monnaie pareille somme : « Il faut les lui rendre. » Ma sœur me regarda bien en face : « Vas-tu, me dit-elle, lui ôter l'honneur de la charité ? »

Marie Roussin connut l'honneur de la charité. Et c'est ainsi que, par la volonté d'un prêtre et le don d'une servante, l'Œuvre des Campagnes prit naissance. Presque toutes les œuvres charitables ont, à leur origine, une histoire de ce genre qui en montre le côté surnaturel. Celle-ci, fondée en 1857 avec 1.000 francs, distribue aujourd'hui chaque année 300.000 francs. Mais il faut qu'elle les trouve.

Quel est son but et comment le remplit-elle ? Elle évangélise par en haut, si je puis dire. Elle s'occupe d'abord des prêtres. Dans cette petite

cure de Nernier que je vous ai décrite, dans d'autres cures moins bien situées et moins favorisées de la nature, vit un homme qui très souvent est isolé de la paroisse même. Il n'a pas de parents, quelquefois pas d'amis. Les villages les plus voisins sont parfois éloignés. Il arrive que ses paroissiens mêmes ne s'occupent pas de lui. Que de presbytères, en France, sont entourés d'une clôture d'indifférence ou d'incompréhension ! Un prêtre de campagne que je visitais un jour me dit comme je parlais : « Envoyez-moi des livres. » Et ses yeux suppliaient comme s'il me demandait l'aumône. L'isolement peut conduire à la tristesse, à la dépression morale, au découragement. Le livre est déjà un compagnon. L'Œuvre des Campagnes a imaginé de fonder une bibliothèque sacerdotale qui envoie des livres aux curés qui lui en font la demande. Et c'est là un grand bienfait.

Ce n'est pas assez. Un prêtre a besoin d'être stimulé dans son zèle apostolique, de reprendre contact avec une vie spirituelle plus active. Les retraites sacerdotales remplissent ce but. Grâce à elles, un curé de village se sent tout réchauffé et ragaillardé, ou bien, il se voit aidé par des missions. La solitude tombe. Il n'est plus un isolé. Sans doute l'Œuvre des Campagnes, dans les difficultés actuelles, joint-elle à l'occasion une aide matérielle à ses secours d'intelligence

et de cœur. Mais, dans la règle, c'est bien l'*heure des âmes* qu'elle espère rapprocher.

En soignant le prêtre rural, elle touche au cœur même de notre vie sociale, puisque nous sommes avant tout un pays agricole. René Bazin, Paul Bourget ont tour à tour présidé son assemblée annuelle. René Bazin, dans son discours, fit un portrait savoureux du paysan d'autrefois : « Il avait une vie rude, disait-il, toute de vigilance et de lutte, contre l'innombrable ennemi de son bien ; il la maudissait et l'aimait tout ensemble et, s'il s'enrichissait, il restait pauvre de maison et pauvre de vêtement, pour augmenter seulement le nombre de ses bœufs ou celui de ses champs. La difficulté de la conquête lui donnait pour le bien conquis cet attachement qu'on lui a tant reproché, mais qui le préservait d'autres défauts plus graves. Il avait l'esprit lent, mais tout à fait solide, judicieux, hardi dans la riposte et instruit des deux choses nécessaires, les choses éternelles et celles de son état... » Les choses éternelles, il les tenait de son curé. S'il les perd, ne risque-t-il pas de ne plus voir dans la vie que les choses de son état ? Alors, il deviendra plus rude et plus intéressé.

Paul Bourget, lui, s'empara de l'expérience du visionnaire Balzac pour dénoncer la logique inéluctable qui, d'un paysan incroyant, fait un paysan presque fatalement corrompu. « Le Méde-

cin de campagne et le *Curé de village*, rappela-t-il, ont pour thème dans les données de deux histoires, l'une sentimentale, l'autre tragique, la lutte contre cette déchristianisation de la terre, dans deux coins de paroisse perdus, une vallée des Alpes du Dauphiné, un plateau du Limousin. » L'Œuvre des Campagnes a précisément pour principal objet de maintenir dans les villages, par le moyen du prêtre, le goût et le sens de la vie spirituelle, qui seule préserve de l'abandon brutal aux joies et aux soucis de la terre.

P.-S. — Pour mes lecteurs charitables j'ajoute que le siège de l'Œuvre des Campagnes est à Paris, 2, rue de la Planche.

VI

L'ŒUVRE DE SECOURS AUX ÉGLISES DÉVASTÉES ET D'AIDE AUX PRÊTRES DES RÉGIONS ENVAHIES (1)

ÉMINENCES,
MESSEIGNEURS,
MESDAMES, MESSIEURS,

Je ne crois pas me tromper en lisant aujourd'hui dans les yeux de cette assemblée réunie en l'honneur de nos églises et de nos prêtres des régions dévastées l'expression d'une mélancolie dont je devine aisément la cause. Vous vous souvenez des temps héroïques, non sans doute pour les regretter puisque leur souvenir est associé à tant de douleur et de sang, mais parce

(1) Discours prononcé à l'Assemblée générale du 4 juin 1923 de l'Œuvre de secours aux Églises dévastées et d'aide aux prêtres des Régions envahies, en présence de L. E. le cardinal Dubois, archevêque de Paris, et le cardinal Vico, légat du Pape.

que vous éprouviez alors, réunis, ces exaltations, ces enthousiasmes collectifs qui élèvent l'âme au-dessus de la vie ordinaire et la caressent d'un souffle rude et salubre comme le vent des cimes caresse le visage de celui qui foule un sommet. Comment retrouver aujourd'hui, dans le calme et la paix, un si merveilleux élan ?

Votre œuvre a été fondée au mois de janvier 1915, presque au début de la guerre. Elle est née de votre pitié pour les pierres sacrées visées et atteintes comme des hommes. La France entière avait ressenti comme une injure le désastre de Notre-Dame de Reims. La cathédrale blessée montrait ses plaies qui dénonçaient au monde l'injustice et la barbarie. J'étais là, le 19 septembre 1914, comme achevait de s'éteindre l'incendie allumé par les Allemands à la tour du Nord dont les pierres calcinées avaient un aspect de chair vive et comme saignante. Et sur tout le front, tant de ses sœurs cadettes, moins chargées de splendeur et d'histoire, et qui n'avaient pas reçu comme elle le cortège des Rois de France ni sainte Jeanne d'Arc, mais qui avaient été honorées comme elle de la visite quotidienne du Dieu vivant, gisaient déjà sur le sol, écroulées, démantelées ou trouées. C'est alors que vous avez songé à donner à ce Dieu vivant un abri dans les villages privés de leur église. Il se contenterait d'une grange, d'une cave, d'une cabane, celui à qui le Psalmiste avait dit :

« Seigneur, j'ai aimé la splendeur de votre maison et le lieu où réside votre gloire. » Il s'était bien contenté d'une étable pour naître et d'une croix pour mourir.

De Reims même, Son Eminence le cardinal Luçon, demeuré comme une sentinelle à son poste auprès de sa cathédrale bien-aimée, écrivait à l'Œuvre nouvelle pour préciser son but : « Au retour, disait-il, les populations auront assez à faire de relever leurs foyers et de reconstruire leurs églises : ne faut-il pas qu'en attendant, ou pendant cette reconstruction, le Saint Sacrifice de la Messe puisse être célébré parmi elles, ne fût-ce que dans une grange, pour le soulagement des morts tombés sur le champ de bataille et pour le réconfort des survivants ? »

Le pape Benoît XV vous encourageait, vous offrait un don de 5.000 francs et accordait à vos bienfaiteurs la bénédiction apostolique. Un peu plus tard, il devait recevoir au Vatican deux de vos plus zélées secrétaires générales, et, ému de leur démarche et de leurs récits, émerveillé aussi de constater que, lorsque tant de mauvais prophètes annonçaient autour de lui le triomphe certain de l'Allemagne, on ne doutait pas en France de la victoire finale et qu'on s'y préparait déjà à rebâtir sur le sol libéré, ce pape gentilhomme, maître de lui jusqu'à en paraître trop réservé, et qu'une presse mal informée osait

alors représenter comme un ennemi de notre nation, ouvrirait sa cassette particulière pour donner lui-même son offrande aux églises de chez nous.

Oui, c'étaient bien alors les temps héroïques. Albert de Mun n'était plus là pour vous apporter sa puissance oratoire et la flamme de son cœur ardent. Mais tour à tour les conducteurs de l'opinion propageaient votre œuvre. Le premier, Pierre l'Ermite dans la *Croix* avait appelé à votre aide. Puis René Bazin écrivait dans l'*Écho de Paris* : « Il faut que Dieu ait sa maison et que le prêtre puisse s'habiller et monter à l'autel et dire au nom de tous : « Délivrez-nous du mal ! » Maurice Barrès célébrait les églises de France tombées au champ d'honneur et déplorait leur nouvelle pitié, « mais cette fois glorieuse et non plus humiliée ». Et Henri Lavedan peignait dans l'*Intransigeant* les mortes et les blessées et ajoutait : « Puisqu'elles ont été des *soldats*, ayant si pleinement payé de leur personne, ayant subi les balles, l'incendie, les explosions, le diabolique encens des vapeurs empoisonnées, ne pensez-vous pas qu'il serait bien de leur accorder la même récompense qu'aux braves ? La croix de guerre aux églises qui ont fait la guerre ! aux églises mortes et blessées !... » A Notre-Dame le P. Sertillanges trouvait des accents dignes des Bossuet et des Massillon pour chanter les pierres destinées à

servir d'abri divin : « Église, palais de l'âme, s'écriait-il, point de rencontre des cœurs avec le spirituel, foyer commun où l'on se retrouve, où chacun se sent chez soi, tous chez Dieu, tous sous la grande protection des voûtes qui figurent le ciel, tous appuyés aux colonnes fortes qui disent la permanence de la foi, tous dans cette atmosphère où les ailes des prières battent, où les auréoles des saints, prises dans les verrières, lancent leur vibration qui stimule les cœurs; — église où l'on naquit selon l'esprit, où l'on goûta ses premières joies célestes, où l'on reçut Dieu comme un hôte ineffable, un ami de toujours, où plus tard on se maria ou se consacra, où l'on mena de tristes dépouilles pour que l'aïeule assurée de l'éternité, la mère qui nous donne le Christ pour père chantât pour eux sa victoire sur la mort; — église où l'on compte soi-même passer, comme sous le porche où les saints personnages dardent sur vous des regards, pour entrer plus sûrement dans l'église éternelle; — église, église, peux-tu manquer jamais sans que la vie entière se trouble et que ne monte aux lèvres le mot du prophète : « Un jour dans ta maison, Seigneur, plutôt que mille loin de toi ! »

Et dans une péroraison qui secoua l'assistance d'un grand frisson d'espoir et de sublime ardeur, il supplia les fidèles de ne pas improviser la paix des âmes, mais de la préparer, afin que votre Œuvre eût les mains pleines et pût

immédiatement porter les secours nécessaires « lorsque la ligne allemande craquerait ».

On était alors au mois de janvier 1916, à la veille de Verdun. La ligne française, sous la plus formidable ruée, ne craquait pas. Dès 1916, tous les diocèses de l'arrière, se sentant solidaires de ceux de l'avant, organisent des Comités, créant ou développant un grand élan de générosité dans tous les départements qui n'ont pas connu les épreuves de l'invasion. L'argent, les bijoux, les dentelles, sans parler des ornements et des linges d'autel, commencent à affluer au Siège central de la rue Oudinot, et en juin 1916, la première exposition des objets du culte envoyés par tous les diocèses de France pour les églises dévastées est inaugurée par Son Éminence le cardinal Amette. Le Ministère des Beaux-Arts avait bien voulu prêter une des admirables tapisseries de la cathédrale de Reims et, en une sorte de chapelle de deuil décorée de palmes, le ciboire martyr de Gerbevillers, avec son pavillon troué de balles, et des vases tordus, brisés, déformés par les flammes, excitent un profond mouvement d'émotion, de vénération et d'indignation.

De chaque côté de la salle d'horticulture, les dons en nature, classés par diocèse, offrent un ensemble harmonieux et impressionnant. Pendant cinq jours, une foule recueillie ne cesse de visiter cette première exposition où la France

est représentée : l'offrande du riche avec celle du pauvre, celle de l'aïeule et celle des petits-enfants, celle des femmes de France après l'offrande de chair et de sang des hommes.

Vous prépariez la paix des âmes. Vous vouliez que les nouvelles églises fussent belles. Une église de bois, élevée par les artistes de la Société de Saint-Jean, est inaugurée par René Bazin qui, s'adressant à ceux-ci, magnifie leur œuvre en la situant dans l'avenir : « On dira de vous par la suite : Il y eut un temps où la France avait beaucoup souffert, où des milliers d'églises avaient été ruinées par la guerre. Elles furent d'abord suppléées, puis toutes rebâties, et l'on vit bien à la grandeur de l'effort, à l'innombrable peuple qui donna pour élever les murailles et pour les décorer que le cœur n'avait point changé. On vit toute une génération d'artistes s'appliquer à se dévouer à cette œuvre et partout où ils passèrent, ils ont laissé un témoignage vivant de la grâce de l'art français et de l'unité de leur foi. »

Cette église de bois, la première construite, est payée par une souscription ouverte au *Figaro* en souvenir d'Albéric Maynard, tué au mois d'août 1914, et offerte à Mgr Le Senne, évêque de Beauvais, qui la donne au village de Ribécourt dans l'Oise où elle est érigée à côté de l'église en ruines.

Depuis ce premier don, combien d'autres ont

suivi ! Les cardinaux, les archevêques et évêques de France ordonnent des quêtes dans tous les diocèses et comment résisterait-on à leur appel :

« Au temps de la primitive Église, disent-ils, les chrétiens se penchaient avec amour sur les membres déchirés de leurs frères martyrs pour panser leurs blessures et les rappeler à la vie. Nos églises dévastées ne sont-elles pas aussi de véritables martyres ? N'est-ce point pour avoir témoigné hautement du passé artistique et religieux de la France qu'un grand nombre d'entre elles ont succombé sous les coups des barbares ? Et les glorieuses mutilées, comment pourraient-elles panser leurs blessures si des mains charitables ne leur apportaient les linges et les vêtements que réclame leur détresse ? »

Oui, ce sont les temps héroïques. Vos assemblées générales, présidées tour à tour par le grand bâtonnier de Lyon, M^e Jacquier, par l'abbé Wetterlé, par Maurice Barrès — en attendant qu'elles le soient par le chanoine Collin, sénateur de la Moselle, et par le maréchal Foch — sont en quelque sorte une communion des fidèles de votre œuvre dans une pensée unique de libération et de restauration. Quel est alors votre frémissement quand, de sa voix profonde et passionnée que l'âge n'atteint pas, le bâtonnier Jacquier vous cite ce verset d'Isaïe : « Vous qui avez dévasté et qui n'avez pas été dévastés ; vous qui avez pillé et qui n'avez pas été pillés,

attendez, car, quand vous aurez fini de dévaster et de piller, le prophète de Dieu vous l'annonce, à votre tour vous serez dévastés et pillés! » et qu'il ajoute : « De quoi s'en faut-il pour que la prophétie soit demain la réalité vengeresse? Il s'en faut de la largeur du Rhin. Est-elle donc si impossible à franchir? Aussi bien, quand les eaux du Rhin tout entier passeraient sur nos ruines, elles ne réussiraient pas à les laver ni à faire disparaître la souillure des mains qui les ont accumulées. »

Et voici que la ligne allemande a craqué, et le Rhin sera franchi. J'ai eu la joie d'assister à Mayence à ce passage du Rhin après l'armistice : sous le pas cadencé de nos soldats, le tablier du pont tremblait comme sautaient de joie dans la Bible les collines pareilles à des agneaux. Mais nous n'avons ni dévasté, ni pillé. Et nos ruines à nous ne sont pas encore relevées. Et l'Allemagne s'étonne que nous parlions encore de réparations. Et les nations oublieuses s'étonnent que nous réclamions l'exécution d'un traité que les Allemands ont signé à genoux au seuil de leur pays, pour éviter la souffrance d'une occupation qui n'eût certes pas ressemblé à la leur. Rassurons les nations, rassurons l'Allemagne : nous voulons être payés, nous serons payés. La Ruhr est un symbole tout aussi bien qu'une opération économique — le symbole de notre volonté de victoire.

A peine la ligne allemande avait-elle craqué que vous accouriez les mains pleines. Et depuis lors votre budget, dont les dépenses atteignent et dépassent 100.000 francs par mois, ressemble au tonneau des Danaïdes qui se remplissait à mesure qu'il se vidait. En 1920 vous aviez dépensé 8 millions et demi. Si vous les aviez dépensés, c'est que vous les aviez reçus : le culte était rétabli dans 2.462 paroisses, 800 églises détruites avaient été remplacées par un abri paroissial, 1.410 prêtres avaient été secourus, 258.000 objets du culte avaient été distribués. Metz et Strasbourg venaient se joindre aux diocèses épargnés. A l'appel de l'évêque de Metz, 200.000 francs étaient recueillis pour vous être envoyés.

En 1922, les dix évêques des régions libérées s'entendent pour créer dans chaque diocèse une coopérative de reconstruction des églises. Ces coopératives fédérées en un groupement général sont autorisées à contracter un emprunt pour hâter le relèvement des ruines. Il faut 200 millions : en cinq jours les 200 millions sont souscrits. L'Œuvre de l'Aide aux Églises dévastées a donc rempli son but. Elle est libérée. Elle passe la main.

Ah! c'est ici que ma tâche commence. Je vous ai rappelé le passé. Il me reste tout l'avenir. Votre œuvre est accomplie? Non, vous n'êtes pas encore libérés. La charité sacrée vous tient. Elle ne vous lâchera pas.

Dans son Almanach catholique, Mgr Julien, évêque d'Arras, écrivait : « Pour accepter la direction d'une paroisse au milieu des ruines, il fallait naguère, il faut encore maintenant du courage et du désintéressement. N'avoir ni maison, ni meubles, ni linge, ni livres, vivre loin des autres et des voies de communication, se faire défricheur, bâtisseur, planteur, lutter souvent contre la pluie, la boue et le froid, c'est une perspective qui peut séduire à 20 ans — c'est d'une belle vaillance quand on sort du bureau de démobilisation — c'est de l'héroïsme quand on a 60 ou 70 ans. » Nous avons eu de ces héros-là dans nos paroisses libérées. Nous n'en avons plus guère, parce que la plupart sont morts à la peine. Et les jeunes prêtres qui sortaient du bureau de démobilisation échouaient au siège de l'œuvre, rue Oudinot, avec les complets et les casquettes donnés par le gouvernement, pareils à des chauffeurs de taxis. L'œuvre les a reçus, habillés, équipés. Elle a commandé des kilomètres de soutanes. Elle n'a pas cessé dès lors de veiller sur eux avec sollicitude, de les aider à trouver le nécessaire pour leurs vêtements, leur linge, leur mobilier, pour l'autel et pour la sacristie. Elle s'était fondée pour bâtir. Et voici que des pierres sauvées jaillissait la vie. Un homme était là qui demandait secours, et c'était un homme divin, c'était le prêtre.

L'œuvre a dû compléter son titre et son pro-

gramme : elle est aujourd'hui tout à la fois secours aux églises dévastées et aide aux prêtres des régions envahies.

Je suis allé la voir vivre rue Oudinot. Après avoir franchi un jardin qui entoure une statue de saint Vincent de Paul, je suis entré dans l'immeuble prêté par les sœurs. Tout y respire le calme, l'honnêteté, le travail. Rien de la hâte et de la précipitation de nos grands magasins. Et cependant quelle besogne s'y accomplit ! Voici des secrétaires qui rédigent des fiches, d'autres prennent les commandes, d'autres font la correspondance, voici des équipes de déménageurs, car il y a une manutention remplie de mobilier et de vêtements. Presque tous les services sont tenus par des femmes. Elles excellent aux travaux de dévouement. Et parmi ces travailleuses vont et viennent deux sortes de clients : ceux qui donnent et ceux qui demandent. Ceux qui donnent : la plupart ne veulent même pas donner leur nom, depuis le monsieur bien mis qui laisse 1.000 francs jusqu'à l'ouvrier qui en laisse 5. Ceux qui demandent, ce sont des prêtres : encore ne demandent-ils pas pour eux, mais pour leur paroisse, et il faut les savoir interroger pour les pourvoir eux-mêmes. Parfois des rapports s'établissent entre les uns et les autres. Une bonne femme en cheveux apporte du très beau linge : « Voilà, c'est trop beau pour moi. J'avais cela depuis très longtemps

dans une armoire et ne m'en servais pas. Pour un prêtre, c'est bien beau aussi, mais tant pis... » On appelle un prêtre qui passe. On lui demande s'il a besoin de linge : « Ah ! murmure-t-il ému, c'est ma vieille maman qui sera contente. Justement je n'en avais plus. Elle couchera là dedans, la pauvre vieille femme, et moi je prendrai les siens... »

De ces scènes-là la maison de la rue Oudinot est bien souvent le témoin. Sommes-nous si loin des temps héroïques ? Ou plutôt n'est-ce pas la vie ordinaire, la vie quotidienne qui réclame le plus de courage et de confiance ? car elle ne nous soutient pas d'une grande pensée ni d'un grand élan collectif. L'œuvre de l'aide aux prêtres a pris la place de l'œuvre de secours aux églises : elle continue de bâtir, non plus avec des pierres, mais avec de la chair et du sang. Que seraient nos temples restaurés s'ils étaient vides ? Pour allumer la lampe du sanctuaire qui ne doit pas s'éteindre, il faut un homme de Dieu. Nous avons pensé à nos églises, pensons à nos prêtres aussi...

P. S. — Le siège de l'œuvre est 3, rue Oudinot, à Paris.

(Paris, mai-juin 1923.)

**ŒUVRES
DE VIE TEMPORELLE
ET SPIRITUELLE**

I

L'HABITATION DE FAMILLE (1)

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,
MESDAMES, MESSIEURS,

L'Office central m'a fait un honneur inattendu en m'invitant à prendre la parole à son Assemblée générale. Quand je rencontrai, il y a longtemps déjà, son fondateur, Léon Lefébure, chez mon illustre compatriote, le marquis Costa de Beauregard, que passionnaient aussi les œuvres de bienfaisance, je n'imaginais pas alors que rien au monde pût dépasser en importance la littérature. Je lui parlai donc de son livre, *Portraits de croyants*, ne voyant en lui qu'un auteur, et même estimant, à son visage, qu'il avait peu produit. Je ne savais pas encore

(1) Discours prononcé le 12 juin 1914 à l'Assemblée générale de l'Office central des Œuvres de Bienfaisance, à la clôture du congrès sur la crise du logement à la ville et à la campagne, présidé par M. Ribot.

que d'autres soucis l'occupaient et qu'il appartenait à cette école qui n'est pas un cénacle littéraire, mais un cénacle d'apôtres, l'école de la charité. Frédéric Ozanam lui avait appartenu pareillement; Frédéric Ozanam, dont votre éloquent rapporteur, M. des Rotours, citait l'an dernier cette phrase digne d'un Pascal : « Nous ne voyons Dieu que des yeux de la foi; mais les pauvres, nous les voyons des yeux de la chair. Ils sont là, nous pouvons mettre le doigt et la main dans leurs plaies et les traces de la couronne d'épines sont visibles sur leur front. Nous devrions tomber à leurs pieds et leur dire avec l'apôtre : *Tu es Dominus et Deus meus!* Vous êtes nos maîtres et nous serons vos serviteurs; vous êtes les images visibles de ce Dieu que nous ne voyons pas, mais que nous aimons en vous aimant. » Commentaire admirable de la parole du Christ : « Il y aura toujours des pauvres parmi vous, et alors la charité ne passera jamais. » Dans la renommée d'un Ozanam, ses ouvrages sur l'Italie et sur Dante, de quel poids pèsent-ils auprès de la création de cette Société de Saint-Vincent-de-Paul, qui comptait huit membres en 1833, et qui, répandue dans le monde entier, en compte aujourd'hui plus de cent mille et distribue 15 millions aux pauvres? De même, les *Portraits de croyants* ne sont que la galerie de tableaux — une galerie où sa place est marquée — dans le palais que Léon Lefébure a construit

à la charité en fondant l'Office central, cet Office central qui met de l'ordre dans la bien-faisance et qui sert d'intermédiaire entre les pauvres et les riches, aujourd'hui plus séparés qu'ils ne l'ont jamais été, car où se rencontreraient-ils ? Ils n'habitent ni les mêmes maisons, ni les mêmes quartiers, et, l'été, l'on abandonne les propriétés de campagne où l'on connaissait du moins les paysans, pour les villégiatures où l'on retrouve les mêmes visages et les mêmes potins qu'à la ville.

Léon Lefébure fut un homme d'action. Si les deux présidents de l'Office central, M. le marquis de Vogüé et M. le bâtonnier Devin, par l'aimable intermédiaire de l'administrateur-directeur M. de Goyon, ont fait appel, cette année, pour prononcer le discours d'usage, à un romancier, c'est qu'ils ont estimé, sans doute, qu'il n'y a pas de cloisons étanches entre la littérature et la vie. L'une fournit ses éléments à l'autre, qui les fixe et les encadre. On ne saurait témoigner à l'art un mépris plus insultant qu'en estimant indifférente la représentation qu'il donne de cette vie, à quoi il doit tout. Derrière l'œuvre d'art, il y a toutes les sensibilités frémissantes qui attendent d'elle leur aliment. Elle leur doit la vérité, et non pas une vérité fragmentaire, mais cette vérité qui ne méconnaît pas les lois indispensables à la durée de la société.

La réunion de l'Office central composant le dernier chapitre de ce 33^e Congrès de la Société d'Économie sociale, que M. Ribot a ouvert avec tant d'autorité et de compétence, et le Congrès ayant été consacré à l'une de ces enquêtes que Le Play estimait si utiles, la *Crise du logement à la ville et à la campagne*, il m'a paru qu'un sujet s'imposait plus particulièrement à notre méditation : *l'Habitation de famille*. M. le bâtonnier Devin vous a rappelé tout à l'heure, en termes beaucoup trop flatteurs et dont je suis encore ému, que ce sujet pouvait convenir à l'auteur de la *Maison*. Il a l'habitude de gagner ses causes, et il m'a défendu avec tant de bienveillance et de charme que vous êtes prêts à m'acquitter avant de m'avoir entendu. Je le remercie d'une sympathie qui m'a touché très spécialement, car elle me vient d'un grand confrère. J'ai appartenu, moi aussi, au barreau et ne l'ai pas quitté sans mélancolie. Je sais tout ce qui s'y dépense de valeur et de dévouement, et je n'ignore pas que, lorsqu'un avocat de Paris a prononcé ce nom et ce titre : *M. le bâtonnier Devin*, nom et titre sont synonymes d'honneur, de probité, de travail et de talent.

Je ne suis pas le premier qui, à l'Office central, aie consacré un livre à la *Maison*. Le marquis de Vogüé, votre président d'honneur, en écrivant l'histoire d'une *Famille vivaraise*, la sienne, a rebâti une maison française. Il a mon-

tré le lien étroit qui unit la race au sol et qui fait d'une demeure de famille le témoignage des pierres, des pierres vivantes, en faveur des traditions. Les romanciers cherchent à immobiliser la vie présente, comme les historiens fixent la vie du passé. Les modes et les apparences changent, mais le fond essentiel reste le même. C'est pourquoi nos romans d'aujourd'hui, s'ils s'appuient sur le fondement solide de la réalité, doivent rejoindre l'expérience humaine de l'histoire.



Parler à Paris de l'habitation familiale, n'est-ce pas un paradoxe ? Jean-Jacques Rousseau appelait Paris un désert d'hommes. C'est plutôt un désert de pierres. Il n'y a plus de maisons, il n'y a plus que des immeubles de rapport. Rappelez-vous la célèbre malédiction que lançait Louis Veuillot et qui est la plus dure invective jetée au Paris moderne, tel que le façonnent nos architectes et nos maçons pour la satisfaction de notre désir perpétuel de changement :

« Dans le Paris nouveau, il n'y aura plus de demeure, plus de tombeau, plus même de cimetière. Toute maison ne sera qu'une case de cette formidable auberge où tout le monde a passé et où personne n'a souvenir d'avoir vu

personne. Qui habitera la maison paternelle ? Qui priera dans l'église où il a été baptisé ? Qui connaîtra encore la chambre où il entendit un premier cri, où il reçut un dernier soupir ? Qui pourra poser son front sur l'appui d'une fenêtre où, jeune, il aura fait ces rêves éveillés qui sont la grâce de l'aurore dans le jour long et sombre de la vie ? O racines de joie arrachées de l'âme humaine ! Le temps a marché, la tombe s'est ouverte, et le cœur qui battait avec mon cœur s'est endormi jusqu'au réveil éternel. Pourtant quelque chose de nos félicités mortes habitait encore ces humbles lambris, chantait encore à cette fenêtre. J'ai été chassé de là, un autre est venu s'installer là ; puis ma maison a été jetée par terre et la terre a tout englouti, et l'ignoble pavé a tout recouvert. Ville sans passé, pleine d'esprits sans souvenirs, de cœurs sans larmes, d'âmes sans amour ! Ville des multitudes déracinées, mobile amas de poussière humaine, tu pourras t'agrandir et devenir la capitale du monde, tu n'auras jamais de citoyens ! »

Chacune de nos provinces avait son type de maison, comme elle avait ses coutumes et ses costumes. A l'âge où les idées ne sont encore que des images, la maison communiquait à l'enfant le sentiment inoubliable d'un ordre qui l'avait précédé, qui s'imposait à lui, qu'il ne devait pas déranger et qu'à son tour il mainten-

drait. La jeunesse pouvait venir avec l'ardeur et la mobilité de ses impressions, la maison — refuge où l'on est toujours bien accueilli, qui apaise et réconforte — gardait son prestige et sa chère autorité. Elle se confondait avec la famille.

Les immeubles de Paris ne parlent pas ce langage. C'est l'appartement anonyme et uniforme. On peut encore, on peut toujours en faire un foyer. Il suffit de savoir l'orner d'une certaine manière qui l'échauffe, qui lui ôte son air de neutralité et d'indifférence. Certaines femmes ont le génie de cette transformation. Il en est qui, en voyage, semblent transporter leur « home » partout avec elle : quelques photographies, une pièce d'étoffe sur une malle, la disposition des meubles et voilà une chambre banale qui s'individualise et prend un caractère personnel.

Mais, après la maison, voici que le foyer lui-même est menacé. Le riche s'en passe et le pauvre ne peut en fonder. Un foyer qu'on se plaît à embellir et perfectionner, c'est l'acceptation d'un bail à longue durée, et l'on ne veut plus recevoir de chaînes. Il faut qu'on puisse partir dès qu'on en éprouve le désir. On trouve maintenant, chez les tapissiers à la mode, non plus seulement des mobiliers, mais des chambres toutes préparées, meublées avec un raffinement qui a prévu, l'usage du moindre recoin et qui a

si bien tout prévu, qu'aucune place n'est réservée à la fantaisie, à la tendresse, à l'intimité. Il suffit de prendre les mesures et toute peine d'installation est épargnée : chambres luxueuses, claires et anonymes où il est devenu impossible de rien changer et qui ne portent la marque d'aucune présence, chambres de parade, de gaieté, de plaisir, impropres à la méditation, au recueillement, au rêve, au deuil.

L'appartement est un lien encore, et l'on commence à préférer l'hôtel où l'on ignore les difficultés du service, où l'on n'a qu'à se laisser vivre sans exercer de commandement ni prendre d'initiative. Mœurs nouvelles dont on aperçoit surtout l'été la manifestation : « Tous les châteaux de France sont à vendre », dit un personnage de la dernière pièce de M. Lavedan. C'est presque vrai : parcourez les annonces des revues immobilières. Pourquoi ? Parce qu'on ne supporte plus la campagne et qu'on lui préfère la villégiature où l'on mène la même existence qu'à la ville, avec les mêmes gens. Or, la campagne, c'était le dernier contact avec l'homme de la terre. On s'apercevra un jour qu'il est dangereux de l'avoir perdu.

Une autre classe s'oriente aussi vers l'hôtel, mais c'est vers l'hôtel borgne, le taudis à bas prix. Elle y va par contrainte, celle-là. Elle ne demandait qu'à aborder au port, au lieu de rester dans ces maisons mouvantes que sont

les « garnis ». Quand vous vous promenez dans Paris et que vous voyez éventrer tout un quartier, comme celui de Passy, dont les murs jetés bas livrent le secret de retraites profondes, de jardins exquis et embaumés, qui, demain, seront saccagés et remplacés par des montagnes de pierre, quand vous constatez sur tous les points de la grande ville cette fièvre de bâtir qui remplace les anciens immeubles trop bas et mal distribués par d'immenses caravansérails où aucune place n'est perdue, vous songez, du moins, que tout le monde sera logé. C'est la seule compensation qu'on puisse entrevoir à la suppression de tout pittoresque et de toute diversité. Vous vous trompez : il y a des gens qui ne trouvent plus à se loger et ce sont les ouvriers. On bâtit, mais pas pour eux. En dix ans, plus de vingt mille logements leur ont été enlevés. Les immeubles que l'on construit ne leur sont pas destinés. Par contre, le nombre des hôtels meublés augmente. Et c'est pourquoi l'on voit des familles ouvrières, après avoir traîné, comme elles pouvaient, leurs méchants meubles de taudis en taudis, *tomber en hôtel*, pour employer la forte et douloureuse expression de l'un de leurs défenseurs, M. Coquelin. Elles se débarrassent de leur mobilier qui les gêne, et comment le rachèteraient-elles jamais ? Les voilà perdues, obligées de s'entasser dans une seule pièce pour payer moins cher, livrées aux plus infâmes pro-

miscuités, n'ayant plus de foyer et destinées à rouler de plus en plus bas. Que deviendront ces petits garçons, ces petites filles, dont l'enfance n'aura connu que le plaisir de la rue — la rue où l'on a du moins de l'air et de la lumière ?

• T'es dans la rue, va, t'es chez toi,

disait le refrain d'une chanson d'Aristide Bruant. Et c'est rigoureusement vrai. La rue est la maison de famille. Quant au père et à la mère, ils n'essaient plus de remonter le courant. Ils s'abandonnent à la vie qui les prend et les tord. Le tenancier de l'hôtel garni est généralement marchand de vins. Le père se met à boire. Il s'endette, il est prisonnier, ou c'est lui qu'on chasse. Et la randonnée recommence à travers la ville inhospitalière, non plus cette fois avec une charrette chargée, mais avec un simple baluchon de hardes.

Ne croyez pas que j'exagère. Au contraire, je vous épargne de hideux détails. J'ai consulté bien des enquêtes : elles sont navrantes.

Je vous citerai simplement ce passage de l'une d'elles sur le logement des familles nombreuses à Paris :

« Quelques personnes autorisées ont, à plusieurs reprises, dénoncé soit au Parlement, soit au Conseil municipal, les conditions déplorables dans lesquelles sont logées à Paris les familles

chargées d'enfants. N'est-ce pas une honte nationale que les familles qui viennent le mieux en aide à la patrie en lui préparant des défenseurs, soient précisément celles qui aient le plus cruellement à souffrir de la crise du logement, crise beaucoup moins douloureuse pour les célibataires ou pour les ménages à descendance prudemment mesurée?

« Toutes les personnes mêlées à la vie ouvrière ont partagé l'angoisse de ces parents devant lesquels les portes se ferment d'autant plus vivement que plus grand est le nombre de leurs enfants. Les enfants sont devenus l'effroi des propriétaires, c'est là une vérité qui s'affirme tous les jours davantage. Que de fois n'a-t-on pas vu ce misérable exode de pères et mères courageux, suivis d'une bande d'enfants en bas âge, sollicitant de porte en porte un engagement de location, montrant à des concierges indifférents l'argent du « terme d'avance », mais partout repoussés *pour cause de trop nombreuse famille!*

« Ce ne sont cependant pas des logements salubres ou relativement élégants que visent ces couples désabusés par l'expérience; ils savent trop bien qu'un escalier à peu près balayé n'est pas fait pour être foulé par les pieds de leurs petits. Connaissant la préférence des propriétaires et des concierges pour les célibataires et les familles restreintes, c'est aux maisons tarées qu'ils s'adressent spontanément, à

celles où l'air et la lumière sont parcimonieusement comptés. Acculés à la nécessité de débarrasser la voie publique, ils s'entassaient alors dans des rez-de-chaussée ruisselants d'humidité, dans des bouges ignobles où les animaux mêmes ne séjourneraient pas sans danger. Souvent aussi ces familles, dont le nombre des enfants atteste la propreté morale, finissent par échouer dans des hôtels mal famés où la police opère de fréquentes descentes. Et c'est ainsi qu'au contact de souteneurs et de filles, des gamins innocents dégénèrent en apaches le plus naturellement du monde.

« Même quand il est de moins bas étage, le « garni » conduit presque toujours la famille qui y tombe à sa perte morale et matérielle; contaminés par mille germes morbides, les enfants y dépérissent; privés d'un foyer, les parents s'y dégradent, abandonnent l'habitude de tout travail et vont augmenter la triste masse des déchets sociaux.

« Qui pourrait demeurer indifférent devant ces désastres familiaux, trop peu connus malheureusement, parce que disséminés, mais dont la somme atteint la proportion d'un désastre public ? »

On a cité bien souvent les terribles pages, peu conformes à la vérité de La Bruyère sur le paysan. Qu'aurait-il écrit sur ces bouges ouvriers et ne croirait-on pas descendre dans quelque cercle de l'*Enfer* de Dante ?

Voulez-vous des chiffres ? Les statistiques de M. Bertillon nous donnent celui de 332.000 personnes vivant à Paris dans un état d'encombrement excessif, et de 23.000 ménages de 3 à 10 personnes logés dans deux pièces. Encore négligent-elles les familles entassées dans une seule chambre d'hôtel garni. Toutes les maladies, surtout la tuberculose, et tous les vices sont aux aguets, dans les couloirs, dans les angles de ces appartements immondes, prêts à se jeter sur ces proies qui leur sont livrées.

Dans une brochure sur la *Crise du logement populaire*, M. Marcel Lecoq décrit l'idéal de la maison salubre. Ce n'est pourtant pas un rêve d'une ambition démesurée : « Il suffirait, écrit-il, que les logements de cette maison, baignés d'air et de soleil, soient assez spacieux pour loger, outre le père et la mère, les jeunes gens dans une chambre et les jeunes filles dans l'autre. Il y aurait aussi assez de place pour que les enfants puissent s'occuper ou jouer auprès de leur mère, sans être obligés de s'éloigner de toute surveillance; il ne faut pas oublier que l'escalier comme la rue sont mortels pour l'éducation. Le logement devrait être encore suffisamment isolé pour que la famille soit, en toute vérité, chez elle à son foyer, et que les bruits, les conversations et les querelles du dehors ne puissent franchir le huis-clos du logis. » *Il suffirait* ; sans doute, mais M. Marcel Lecoq conclut avec découragement : « Or,

un logement, comportant ces conditions primordiales, représente, à l'heure actuelle, un logis inaccessible pour le plus grand nombre. »

Inaccessible spécialement aux familles nombreuses. Les familles nombreuses, je vous l'ai dit et il est utile de le répéter, sont aujourd'hui traquées comme des bêtes dangereuses. On refuse de les loger. Il faut qu'elles trichent sur le nombre exact des enfants et qu'elles introduisent ensuite, subrepticement, en fraude, dans des sacs, par exemple, la marchandise défendue. Mais quand la supercherie est découverte, c'est le congé inévitable. Voilà des faits qui se passent aujourd'hui, dans un pays où la naissance devrait être particulièrement sacrée, puisque faute d'hommes nous risquons de marcher à la déchéance nationale d'année en année.

Y a-t-il un remède à cette crise du logement ouvrier ? Sans doute, et je ne vous ai pas tracé ce noir tableau pour vous inviter seulement à le contempler. Quand vous rentrerez chez vous, tout à l'heure, dans vos appartements confortables, peut-être goûterez-vous davantage, par contraste, la bonne exposition, la clarté, l'heureuse disposition, les dimensions des pièces. Songez alors, songez à toutes ces familles nombreuses qui habitent nos cavernes modernes, sans soleil, sans vue, sans air. Songez aux enfants qui ont la rue pour jardin. Alors je suis bien assuré que vous ne resterez pas sans agir. Mais,

autant que possible, ne distribuez pas des secours anonymes. Allez voir. Notre sensibilité est si bornée qu'il faut des visions directes pour l'émouvoir. Demandez des adresses à l'Office central, demandez-en à la Société de Saint-Vincent-de-Paul, au curé, à la mairie. Et quand vous aurez vu, vous sortirez de ces taudis avec le désir de réparer les injustices du sort, avec le sens des obligations que crée la fortune. C'est un terrible engrenage que la charité : si l'on s'y laisse prendre, on ne se ressaisira plus. Et ceux qui ne s'y sont jamais laissés prendre, c'est qu'ils ont des cœurs de pierre et que *le lait de l'humaine tendresse* n'a pas coulé sur leurs lèvres avec le lait maternel.

Les économistes, devant tant de misères matérielles et morales, ne sont cependant pas restés inactifs. Ils ont conseillé des solutions qui sont plutôt des atténuations : enrayer le mouvement qui pousse les villageois vers la ville et vide les campagnes pour gorger la capitale (mais comment ? ce sont des mots); multiplier les moyens de locomotion à bas prix qui permettent d'habiter la banlieue tout en ayant son atelier à Paris; construire enfin des maisons ouvrières. Il faut signaler les nombreuses institutions patronales fondées pour loger les ouvriers d'une usine ou d'une grande compagnie et les diverses sociétés immobilières qui ont élevé çà et là, à Villeneuve-Saint-Georges, à Issy, à Javel, ail-

leurs encore, des maisons ou même des cités destinées à recevoir les familles et à diminuer pour elles les difficultés du loyer. Ces sociétés ne distribuent qu'un maigre dividende pour la plupart, mais elles méritent d'être encouragées et louées. Souscrire leurs actions est un des moyens les plus efficaces de venir en aide à l'ouvrier.

Ce sont des remèdes matériels, physiques. Il y en a un autre, d'un ordre différent. M. Marcel Lecoq l'a bien vu, car il termine son étude sur la *Crise du logement populaire* par ces paroles : « C'est autour de la famille que doit se reconstruire l'édifice social qui, malgré ces apparences brillantes à certains égards, n'en manifeste pas moins, par d'inquiétantes fissures et de sourds craquements, le détachement lamentable et le grave ébranlement. Sauvegarder la famille, l'encourager, la fortifier, rendre efficace son action sociale, pacifiante et moralisatrice, telle est la tâche qui s'impose. Mais, pour l'accomplir, il faut tout d'abord consolider le foyer, en lui assurant l'abri nécessaire. »

La maison, et à défaut le foyer, entretient, développe, vivifie l'esprit de famille. Il ne le crée pas. Ce sont, au contraire, l'homme et la femme qui, fixés par le mariage et la naissance des enfants, désirent une installation stable et se plaisent à l'embellir. Comme on n'explique en dernière analyse l'amour du marin pour la mer, celui du paysan pour la terre, que par une sorte de mys-

tique, il y a une mystique du foyer. Des errants peuvent l'emporter avec eux, s'ils ont en eux-mêmes assez de force pour remplacer la durée de l'habitation par la stabilité d'un culte intérieur, le culte de leurs dieux lares. Mais si le mari et la femme n'ont pas confiance en eux-mêmes, ne se sentent pas liés pour la vie dans les épreuves et les joies, avec la charge commune et l'identique tendresse des enfants nés de leur chair, ils peuvent habiter des palais qui appartiendraient à leur race depuis des siècles, la cendre de leur foyer est déjà morte et rien ne la réchauffera. L'esprit de famille, c'est donc la flamme qu'il faut soigneusement entretenir si l'on veut qu'une ville soit construite avec de vraies maisons, au lieu d'être la vaste auberge de *multitudes déracinées*, le hangar où se dépose un *inutile amas de poussière humaine*.

II

L'HOPITAL DE NOTRE-DAME DU PERPÉTUEL-SECOURS (1).

ÉMINENCE,
MESDAMES, MESSIEURS,

Jadis, on demandait aux peintres de représenter sur les murs des hôpitaux l'histoire de leur fondation, ou la biographie de leur fondateur, ou les miracles de la charité. Ainsi ai-je visité à Sienne l'hôpital Santa Maria della Scala, dont la salle voûtée est ornée de vieilles fresques un peu dégradées, mais d'un coloris charmant encore. Par une grande baie vitrée qui suit le dessin de la voûte romane, cette salle, qu'on appelle *il Pellegrinaio*, donne sur la campagne qui vient,

(1) Rapport sur la situation générale de l'œuvre lu à l'Assemblée générale du 26 mars 1914 par M. Henry Bordeaux, en présence de S. E. le cardinal Amette, archevêque de Paris.

comme une amie, jusqu'aux portes de l'heureuse ville sans banlieue et qui semble même désirer de passer par-dessus les murs. Je pensais regarder l'ouvrage d'un vieux maître, Vecchietta, mais je le regardai mal, car, sous la fresque, il y avait, dans un lit bien blanc, une jeune femme malade dont le visage, tout envahi par les yeux, était brûlé de fièvre. La mort était là, comme la campagne aux portes de Sienne, et désireuse de passer les murs. C'est un voisinage dangereux pour les œuvres d'art que celui de la misère humaine. On n'a plus sa liberté pour jouir de la vie, quand on la voit si près de soi réduite ou menacée. Des artistes n'ont-ils pas prétendu réserver leurs yeux aux visions de fêtes, pour ne pas altérer leur faculté créatrice ? Mais c'étaient des artistes bornés, sans contact avec la vérité qui peut être cruelle dans ses exigences. Et le spectacle changea pour moi : la malade en fit partie. Ce fut une fresque symbolique, dont elle devint le personnage central et qu'ainsi composèrent notre souffrance et ce qui la console, la paix de la campagne, la sérénité de l'art, et la pitié de la religieuse qui allait et venait, tout simplement, comme une servante, sans même se douter qu'elle portait en elle la contagieuse douceur de sa religieuse servitude.

C'était un service qu'on rendait aux artistes en les invitant à se pencher sur l'humanité douloureuse pour donner à leurs peintures une force

plus émouvante, en les invitant à prendre une part directe aux offices de charité. Le Conseil d'administration de l'Œuvre du Perpétuel-Secours a pensé rendre ce même service à un écrivain d'aujourd'hui, et c'est pourquoi, sans doute, il a fait appel à un romancier en le priant de vous conter l'histoire véridique d'un hôpital.

Cet hôpital, vous en connaissez l'origine. Il y a une trentaine d'années, la comtesse Maison, à son lit de mort, remet à ses filles, la baronne de Mackau et Mme de Vatimesnil, une somme de 100.000 francs pour le fonder. Sa main défaillante tend le flambeau de la charité. C'est ainsi, dans certaines familles, que se continue la course du flambeau.

Les deux sœurs se mettent à l'œuvre immédiatement. Elles achètent des terrains, elles bâtissent une chapelle et deux salles de malades, de douze lits chacune. Elles appellent à l'aide les médecins et les gardes : le docteur Lancereaux pour la direction du service médical, et les sœurs dominicaines de Sainte-Catherine de Sienne pour les soins à donner aux malheureux pensionnaires. Une année a suffi pour que l'Œuvre fonctionne. Et dans cette première année, 1886, le budget des dépenses s'élève à 20.000 francs. Vous admirerez comment une somme de 100.000 francs, après avoir servi à acheter des terrains et construire des bâtiments qui valent déjà bien plus

du double, peut encore produire un revenu annuel de 20.000 francs. Il n'y a pas que les Rochette qui excellent aux fantasmagories financières. Les fondateurs d'Œuvres de charité sont encore plus forts, et pourtant ils n'emploient pas les mêmes moyens. Vous tiendrez à cœur de les aider à réaliser ces miracles.

Vingt mille francs en 1886 : aujourd'hui l'hôpital de Notre-Dame du Perpétuel-Secours a un budget annuel de 150.000 francs. C'est du 150 0/0. Seulement, il s'agit, sinon de les trouver, du moins de les compléter. On hospitalisait vingt-quatre malades. On en peut hospitaliser maintenant plus de cent à la fois, et l'on en reçoit plus de mille par année.

Mme de Vatimesnil n'a pas vu son Œuvre prendre de telles proportions. Mais sa mort même, mort tragique et glorieuse dans l'inoubliable incendie du bazar de la Charité, a sanctifié cette Œuvre, l'a marquée d'un signe providentiel. « Le jour de la mort, disait Montaigne, est le maître jour, le jour où l'on sait si l'on fut sincère. » Il nous fixe dans notre attitude définitive.

Mme de Vatimesnil était si préoccupée de son hôpital que l'on a retrouvé dans les papiers qu'elle a laissés des notes où elle donnait des indications, des recommandations pour mener l'Œuvre à bien. Ces notes, il faut les lire et les relire, parce qu'elles contiennent sur l'exercice

de la charité des conseils d'une prudence et d'une intelligence merveilleuses dans la pratique de la vie.

Tout d'abord elle ne veut pas que les malades se puissent croire à l'hôpital. Il faut qu'on leur entende dire : *Ici, l'on est en famille*. Et comment y arriver ? En laissant un peu d'initiative à la prieure, en ne faisant pas sentir le poids d'une administration impersonnelle et inflexible, d'un règlement absolu et sans exception. En famille, il y a une autorité, celle des parents. Mais ils ne s'en servent pas tout le temps, ils y apportent des tempéraments, ils savent au besoin la plier aux caractères divers des enfants. Car, on a beau dire, on a beau rédiger de fameux traités pédagogiques, il n'y a pas et il n'y aura jamais de systèmes d'éducation, parce que le système devrait varier avec chaque enfant.

En second lieu, Mme de Vatimesnil ne veut pas qu'il soit jamais question d'argent à l'hôpital de Notre-Dame du Perpétuel-Secours. Les admissions des malades sont gratuites. Jamais de pourboires aux infirmiers. Et, après le décès des malades, que le service des funérailles soit réglé avec une grande générosité. Ces braves sœurs, si désintéressées pour elles-mêmes, sont parfois portées à prendre trop à cœur les intérêts de leur maison. Cela produit un effet détestable. Rien de plus juste que cette réflexion. Autant que possible la charité doit être silen-

cieuse et discrète. Et les tintements de la monnaie à l'église sont déjà si désagréables à entendre. Mais aussi dans quel oubli la plupart des fidèles tiennent-ils l'obligation de la charité, et quelle disproportion entre ce qu'ils donnent et ce qu'ils ont ! Il n'y a guère que ceux qui n'ont rien qui donnent beaucoup. Ils donnent en nature. Voyez, dans le peuple, comme on se porte secours dans le malheur, en se gênant, tandis que nous donnons, nous, ce qui ne nous impose aucune gêne réelle. On parle beaucoup d'un impôt proportionnel sur le revenu. Je le crois néfaste dans l'État, et que, mal appliqué, il tarirait les sources de la fortune publique, mais je le voudrais voir appliquer, volontairement, dans la pratique de la charité.

Mme de Vatimesnil engage les gardes-malades à ne pas entretenir leurs clients que des choses spirituelles, mais, au contraire, à prendre intérêt à leurs petites affaires, à leur donner précisément l'impression qu'ils sont chez eux, entourés de parents, et qu'ils peuvent parler librement de ce qui leur tient à cœur.

J'admire vraiment quelle connaissance de la nature humaine il y a dans ces notes. Voici encore un autre conseil : ne pas chercher à exciter la reconnaissance des malades pour leurs bienfaiteurs. Rien n'est plus agaçant que ces petites manœuvres. Fait-on le bien par vanité ? Oui, sans doute, un peu. On donne plus volontiers

quand son nom doit figurer dans une belle souscription, en compagnie de personnes distinguées. Les bienfaiteurs, autrefois, ne manquaient pas de se faire représenter dans les tableaux qu'ils offraient aux églises. C'est ainsi qu'on les voit au premier plan sur les toiles de Memling ou de Van Eyck. Mais on ne sait plus leurs noms et l'on se moque de leur air confit et dévot, de leur face luisante et de leur corpulence bien nourrie. Nous avons une tendance à nous rappeler nos bienfaits, ceux qui viennent de nous, et non pas ceux que nous avons pu recevoir. Il ne convient pas de l'encourager. Et gentiment Mme de Vatimesnil gourmande ces sœurs qui glissent à l'oreille des malades : *Voilà la fondatrice, voilà votre bienfaitrice.*

Peu d'hommes ont rendu autant de services, et si délicatement, que Gaston Calmette si lâchement assassiné. La dernière fois que je le vis, il y a trois semaines à peine, je lui rappelai un de ces services qu'il m'avait rendu tout au début de ma vie littéraire en accueillant de l'inconnu — que j'étais alors — un article que je lui portais sur l'Œuvre des Filles repenties à Châtillon-sous-Bagneux, article qui valut à cette Œuvre un important secours financier. — Vous vous souvenez de cela ? me dit-il avec ce sourire charmant et un peu sceptique qu'il avait. Il avait trop fréquenté les hommes pour croire beaucoup à

leur gratitude. Mais il y avait sous ce scepticisme d'apparence une invincible bonté naturelle et une délicatesse de cœur qui, le bien accompli, effaçaient de sa mémoire le bénéficiaire.

Je relève enfin un dernier mot sur les notes de Mme de Vatismesnil. C'est le plus original. Il est même presque paradoxal. « Je souhaite ardemment, écrit-elle, que les malades abandonnés et sans recommandation se présentent hardiment et avec confiance à la porte de notre maison, sachant bien qu'elle leur est ouverte et qu'elle leur garde ses préférences et sa sympathie la plus tendre. » Sans recommandation, vous avez bien entendu ! C'est tout simplement prodigieux. Rien ne se fait aujourd'hui sans recommandation. Demandez plutôt à M. de Mac-kau qui est député. Je me souviens d'une chronique fantaisiste de M. Émile Faguet où il racontait la stupéfaction, l'effarement d'un jury d'examens en voyant arriver un candidat non recommandé, le candidat Mâchefer. Chaque membre du jury recevait, d'habitude, de l'appariteur un petit panier contenant les lettres de recommandation. Et l'on pouvait, au poids, se rendre compte déjà de la science de l'élève. Mais ce qu'on n'avait jamais vu, c'était un élève pour lequel il n'y avait pas de panier. Le jury ému faisait appeler le Doyen de la Faculté pour lui soumettre le cas. Et le Doyen voyait là un phénomène considérable, le changement des

mœurs, la transformation du siècle. Et il décidait incontinent que l'élève serait reçu à tout prix. Pour en être certain, il invitait les membres du jury d'examen à ne pas lui permettre d'ouvrir la bouche d'où pourrait s'échapper quelque bourde compromettante, mais bien de fournir à eux seuls les questions et les réponses. Ainsi l'on serait tranquille : et ainsi l'élève était-il reçu, juste comme on annonçait l'arrivée du Ministre de l'Instruction publique. Celui-ci, mis au courant, félicitait l'élève au nom du pays tout entier. Après quoi, il prenait à part le Doyen et lui tenait à peu près ce langage : — Maintenant je voudrais vous recommander un des candidats. J'ai oublié son nom. — Et il cherchait le nom, il le retrouvait dans sa poche : c'était le candidat Mâchefer. Tout rentrait dans l'ordre.

Vous voyez que, tout tranquillement, dans ses notes, Mme de Vatimesnil ne craignait pas de tenir les propos les plus audacieux. Le jury de l'hôpital de Notre-Dame du Perpétuel-Secours a reçu des candidats Mâchefer. Néanmoins nous lui avons tous recommandé des malades.

Je ne sais guère parler des choses que je n'ai pas vues. Je suis donc allé rendre visite à l'hôpital de Notre-Dame du Perpétuel-Secours avec le plus aimable et le plus informé des guides, M. le baron de Mackau. Vous savez qu'il est l'administrateur de l'Œuvre. Mais, au fait, ne vais-je pas imiter les bonnes sœurs qui sont

tentées d'annoncer : voici le bienfaiteur. Je me tairai donc : vous saurez suppléer à mon silence.

C'est à Neuilly, dans une rue paisible. La chapelle est au milieu des bâtiments : à sa gauche sont les salles réservées aux hommes et à sa droite celles des femmes. Les portes peuvent s'ouvrir de chaque côté, en sorte que les malades, de leur lit, assistent, s'ils le désirent, à l'office de la messe. C'est bien l'Hôtel-Dieu, l'hôtel où Dieu reçoit ceux qu'il a spécialement désignés en les frappant, les malades et les pauvres. Jadis, dans les hôpitaux, les lits étaient installés jusque dans l'église.

Ces bâtiments monumentaux ne sont plus les petits bâtiments primitivement édifiés et qui ne pouvaient suffire. Le petit sanctuaire d'autrefois est devenu une grande église romane, haute et claire. On l'a terminée et inaugurée l'an dernier. Et M. l'aumônier, l'abbé Godeau, dans son rapport, a conté un trait que M. Maurice Barrès aurait pu citer dans son nouveau *Génie du Christianisme*. Tandis que l'on construisait les murs de la nouvelle église, et que l'ancienne n'existait déjà plus, il rencontra un ouvrier du quartier qui lui dit : — A quand *notre* chapelle ? — Qu'est-ce que cela peut bien vous faire ? — Elle nous manque. — Elle vous manque ? Vous n'y venez jamais. — Ça n'empêche pas qu'elle me manque...

Et c'est, tout simplement, le commentaire par un homme du peuple de ces paroles de Barres : « ...Nous sommes tous le même animal à fond religieux, inquiet de sa destinée, qui se voit avec épouvante inondé, battu par les vagues de cet océan dont a parlé le vieux Littré et pour lequel nous n'avons ni barque ni voile. Sous le porche de l'église, chacun laisse le fardeau que la vie lui impose. Ici, le plus pauvre homme s'élève au rang des grands intellectuels, des poètes, que dis-je ? au rang des esprits : il s'installe dans le domaine de la pensée pure et du rêve. Rien de fastidieux ni de bas n'ose plus l'approcher, et tant qu'il demeure sous cette voûte, il jouit des plus magnifiques loisirs de la haute humanité. Même la douleur s'efface dans le cœur des mères en deuil et fait place aux enchantements de l'espérance. »

Et, vous venez de le voir, à ceux mêmes qui n'y entrent pas, l'église manquerait si elle disparaissait : elle leur rappelle des forces, des désirs latents qui sont en eux et qu'ils n'utilisent pas, mais par lesquels ils se sentent ennoblis. Et ils veulent qu'on les leur rappelle : le jour où ils les auraient oubliés, ils savent bien qu'ils seraient diminués à leurs propres yeux.

Je sais peu d'hôpitaux d'un aspect physique aussi réjouissant. Il inviterait presque au plaisir d'une petite convalescence. Tout y est clair, aéré, limpide, frais au regard, depuis les murs

blancs jusqu'aux robes blanches des religieuses, jusqu'aux rideaux blancs des lits, rideaux qu'on a gardés pour la pudeur des malades et qui leur permettent de s'isoler. Les fenêtres livrent le jour de tous les côtés : on voit des arbres et des petits jardins. J'ai vu, dans l'une ou l'autre salle, des enfants qui s'amusaient avec des jouets qu'on avait déposés sur leur lit. Il y a une salle pour les convalescents : ils y peuvent lire, jouer aux cartes. Et les conseils de Mme de Vatimesnil ont été entendus : une prieure admirable sait les faire mettre en pratique.

Il faudrait encore vous parler des salles de bains, des cuisines, des salles de consultation, du laboratoire. Et M. le docteur Variot, médecin en chef de l'hospice des Enfants-Assistés, qui a remplacé avec tant de dévouement et d'autorité le docteur Lancereaux, m'en voudrait si je n'ajoutais que ce laboratoire est encore insuffisant, qu'il faut prévoir des salles d'opérations, un agrandissement de la salle de consultation. Alors, alors, c'est qu'avec la charité on n'a jamais fini. — Que MM. les assassins commencent, disait Alphonse Karr, quand on parlait de supprimer la peine de mort. — Que la maladie et la pauvreté commencent, pourrait-on dire, si l'on était jamais tenté d'arrêter l'élan continu de la charité.

Visiter l'hôpital de Notre-Dame du Perpétuel-Secours, c'est comprendre mieux cette pro-

portion qui ne s'arrête jamais entre les nécessités et les secours. Voici une œuvre qui arrive chaque année à soulager plus d'infortunes : chaque année elle contracte donc plus d'obligations. Et nous sommes ici pour tâcher de faire face à ces obligations toujours croissantes, pour ajouter une pierre à la Maison de famille des malades.

III

LA FÊTE DES DOTS (1).

MESDAMES,

Je rappellerai brièvement comment la *Mode pratique* imagina, il y a une douzaine d'années, de doter sur son budget une jeune fille, en la faisant élire par les suffrages de ses lectrices. De 1910 à 1921, elle a distribué ainsi : une dot de 6.000 francs, deux dots de 5.500 francs, 20 dots de 5.000 francs, une dot de 3.500 francs et 6 dots de 2.500 francs. La dot unique du début s'est multipliée. Aujourd'hui, six jeunes filles seront récompensées.

Il me faut remercier le Comité que préside, avec une si aimable persuasion et une si aimable autorité, Mme Saint-René Taillandier dont le nom, dont tous les noms sont chers aux lettrés,

(1) Discours prononcé à la Fête des dots de la Mode pratique le 1^{er} février 1922.

et à qui nous devons cette biographie si vivante et si admirablement documentée ensemble de Mme de Maintenon.

L'aimable directrice de la *Mode pratique*, M^{me} de Broutelles, exerce une autre mission. Elle prépare les académiciens au discours sur les prix de vertu. Elle les guette après leur réception, elle les inscrit à son programme, elle les invite à présider la cérémonie de la remise des dots, après quoi elle les renvoie sous la Coupole, tout dressés pour prononcer l'éloge de M. de Monthyon.

Ainsi en a-t-elle agi à mon égard. Elle m'a fait le grand honneur de me cueillir à mon tour et, comme je lui demandais l'autorisation de feuilleter du moins les discours de mes prédécesseurs, afin de m'en inspirer, ainsi qu'il est d'usage quand on doit prononcer une harangue à l'Académie, elle m'a remis un dossier où j'ai retrouvé huit ou dix de mes plus illustres confrères.

Ainsi armé, je vais commettre une trahison. Je vous montrerai comment on compose un discours sur les prix de vertu. On commence par prononcer l'éloge de M. de Monthyon. Il y a toujours un M. de Monthyon dans l'affaire. A la *Mode pratique*, il s'appelle Étienne Ancelin, et il était chanoine à Saint-Pierre de Lille. Il vivait au xvi^e siècle, et c'est lui qui eut l'idée de créer, par testament, cinq *bourses mariantes* destinées à aider les titulaires à contracter

mariage. Le chapitre des chanoines était chargé de les choisir. Et voilà une charmante occupation pour des chanoines. La *Mode pratique* a emprunté au bon chanoine Ancelin son idée.

Après l'éloge de M. de Monthyon ou du chanoine Ancelin, l'orateur prend la liberté d'un petit développement personnel approprié à son genre de talent, et dans lequel il aura quelque chance de briller. M. Maurice Barrès parlera de l'influence sociale de la vertu; M. René Bazin, qui fut le dévoué et éloquent président des années de guerre; conseillera le retour à la terre et à la vie humble et modeste; M. René Doumic s'élèvera contre la dot qu'il trouve immorale, car n'est-ce point assez que de recevoir le don d'une charmante compagne? et pour un peu il la voudrait faire payer au mari, en quoi il a mille fois raison, mais qu'y faire? M. Marcel Prévost célébrera avec autorité les vierges fortes; MM. Maurice Donnay et Robert de Flers traiteront le plus gentiment du monde de la mode, l'un faisant dire à notre mère Ève, laquelle poussait un peu plus loin qu'il n'est aujourd'hui d'usage l'absence de costume, qu'elle n'a rien à se mettre; l'autre, faisant renseigner des soldats ignorants de Paris dans un village de la Russie méridionale par une petite bonne qui sait bien, elle, que Paris c'est la ville où l'on fait la mode.

Après ce développement où je vous assure

que mes confrères ont brillé tour à tour, ils font enfin, et rapidement, mais avec beaucoup de bonne grâce, n'en doutez pas, l'énumération et l'éloge des heureuses lauréates.

J'avais pensé qu'il serait piquant de renverser une si belle ordonnance du discours. Mais je me suis bien vite aperçu que la tradition n'est pas seulement respectable, elle est pour ainsi dire imposée par la logique même de l'esprit. Et me voici donc arrivé, puisque j'ai déjà rappelé le chanoine Ancelin-Monthyon, au petit développement où je dois briller.

Je crains fort de ne point m'en tirer tout seul, surtout après l'avoir annoncé. Alors j'ai adressé au ciel une invocation, et un secours m'est venu en la personne de mon saint compatriote, François de Sales. Lui aussi, il s'est occupé de la mode. Il mériterait d'être le patron de la *Mode pratique*. Ne recommandait-il pas aux belles dames qu'il dirigeait dans les chemins du monde d'être mises convenablement ? « La netteté extérieure, disait-il, représente en quelque sorte l'honnêteté intérieure. » Les gens mal tenus ne lui représentaient rien de bon. Socrate disait déjà à je ne sais plus quel philosophe qui portait des loques avec ostentation : « Par ces trous, je vois ta vanité. »

« La femme mariée, dit encore saint François de Sales, se peut et doit orner auprès de son mari quand il le désire : si elle en fait de

même en étant éloignée, on demandera quels yeux elle veut favoriser avec ce soin particulier. » Il ne serait même pas étonné que les femmes les plus vertueuses, dans une assemblée — où leurs maris seraient présents — ne soient les mieux mises, tant elles auraient de grâce simple, modeste et grave, si près de se confondre avec le goût. Encore faut-il tenir compte de l'âge : « On se moque toujours, dit-il, des vieilles gens quand ils veulent faire les jolis. » Maxime que devraient bien méditer quelques-unes de ces aïeules qui font porter à la vieillesse tout un harnais de guerre, depuis les poudres et les fards jusqu'aux bijoux et aux étoffes voyantes, comme on en rencontre pareilles à des châsses de carnaval dans tant de réunions mondaines.

En revanche, saint François de Sales est plein d'une indulgence souriante pour la coquetterie des jeunes filles : dans un chapitre sur la bienséance des habits, il leur permet des *affiquets* parce qu'« elles peuvent loisiblement désirer d'agréer à plusieurs, quoique ce ne soit qu'afin d'en gagner un seul par un saint mariage ». Ne contient-il pas le zèle de Mme de Chantal qui mène une garde un peu trop austère autour de la toilette de ses filles ? « Que voulez-vous, lui fait-il observer bonnement, il faut bien que les filles soient un peu jolies. » Et comme la jeune Françoise de Rabutin, fille de Mme de Chantal, qu'on appelait gentiment Françon, se

désolait en l'absence de sa mère *parce qu'elle n'avait pas de quoi se faire brave*, l'évêque prend sur lui de l'autoriser à quelques dépenses. « Je lui dis, explique-t-il à Mme de Chantal alors à Lyon, qu'il fallait lui faire faire un beau collet pour les fêtes, et cela suffirait au village en attendant mieux à votre retour. Je pense que cette fille croit que ce soit grand contentement d'avoir ces dentelles et ces collets montants (vous voyez bien que j'en sais quelque chose), et il la faut charger de cela : quand elle verra que cela n'est pas si grande fête, elle reviendra à soi. » Et comme il saura réprimer avec douceur les petites hardiesses de la jeune Françoise ! Un jour qu'elle lui parut un peu trop décolletée, il lui tendit malicieusement une épingle. Il lui faudrait aujourd'hui, s'il revenait, toute une pelote.

Mais il est un autre conseil que donne encore aux femmes saint François de Sales, et c'est de ne pas négliger ce qu'il appelle d'un joli mot *le fuseau et la quenouille*, c'est-à-dire les travaux domestiques. Les travaux domestiques, ils ne sont pas aujourd'hui en grand honneur. Une mode nouvelle pousse la femme hors du logis, vers toutes les manifestations extérieures et, si elle doit gagner sa vie, vers les métiers intellectuels ou soi-disant intellectuels. Les femmes veulent être bachelières, licenciées, diplômées, doctresses, ou tout au moins sténographes, dactylographes, employées. Et, sans doute, il

ne faut point les écarter, ni d'une culture intellectuelle, toujours précieuse, ni des professions où elles rendent tant de services. Nous avons eu 1.500.000 morts, ne l'oublions pas; nous avons été frappés dans notre jeunesse et dans l'élite de cette jeunesse. Il faut bien combler tant de vides. L'intelligence de la femme est malléable et peut s'adapter à bien des apprentissages. Puis le mariage est devenu plus incertain, plus difficile. Pourquoi priver les jeunes filles de la sécurité, de l'agrément aussi que donne un emploi rétribué.

Ce n'est donc pas un légitime élan vers le travail intellectuel que je prétends condamner chez la femme, mais bien son abus et l'effet qu'il a parfois de la détourner de la vie quotidienne et de ses petites tâches. Être si savante pour une femme, est-ce d'ailleurs un bon moyen de plaire? Entre nous, j'en doute un peu. Le charme souverain d'une Mme Récamier venait, affirme-t-on, de son art d'écouter. Mais si elle se met à parler tout le temps! Les hommes brillaient devant elle. Ils n'aiment rien tant que briller, ou croire du moins qu'ils brillent. Dans leurs discours, ils font des développements, vous le voyez, et dans la conversation, des fioritures. Ils aiment à se croire supérieurs aux femmes, tout au moins à la leur. M. de Duras, sous la Restauration, après avoir été marié à l'une des femmes les plus remarquables, l'auteur

d'*Ourika* et l'amie de Chateaubriand, pour atténuer l'effet d'une perte aussi considérable, s'était remarié, sans retard, à une jeune fille fort jolie mais intellectuellement assez peu douée : « On ne peut savoir, affirmait-il, l'œil brillant, à un ami, le bonheur d'avoir plus d'esprit que sa femme. » C'était un bonheur dont il avait été longtemps privé.

Il me semble que mon développement a été suffisant. Saint François de Sales, et peut-être aussi M. de Duras, m'ont permis de l'escamoter savamment. Il ne me reste donc plus qu'à bousculer, selon la tradition, les noms et l'éloge des lauréates. Là encore, j'ai voulu me rebiffer contre la tradition. N'est-elle pas inconvenante ? Ne devrait-on pas donner la part principale à celles qui sont l'occasion de cette fête par leur mérite et leur courage dans la vie ? Eh bien ! non, c'est encore la tradition qui a raison. Nous supportons l'éloge de la vertu en commun. Dès qu'on entre dans le détail, cet éloge nous paraît injurieux. A l'Académie, lors de la séance annuelle accordée à la vertu, personne ne se soucie d'apprendre que cette vertu a été pratiquée par des êtres vivants que nous connaissons peut-être, exception faite, toutefois, pour les vieux serviteurs dont chacun prendrait volontiers l'adresse, comme pour les appartements à louer.

Et cependant, je ne sais rien de plus émouvant que la courte et simple biographie des

six jeunes filles aujourd'hui récompensées par la *Mode pratique*. Écoutez et admirez. Toutes ou presque toutes ont reçu de la guerre un surcroît douloureux de charges, un legs de sacrifices. Car la guerre, dont il est de bon goût de ne plus parler, a déposé sur tant de frères épaules un poids si lourd et parfois écrasant.

Mlle Jacqueline de Roince a perdu son père, officier, des suites de la guerre. Elle a aujourd'hui 21 ans; elle avait le goût des études, elle avait commencé d'y bien réussir quand il lui fallut renoncer à les poursuivre pour soutenir immédiatement par son travail une maisonnée nombreuse, grand'mère, mère presque toujours souffrante, cinq frères et sœurs, et tombée dans la gêne. Peut-être le don de la *Mode pratique* lui permettra-t-il d'achever l'éducation intellectuelle après laquelle elle soupire et qui l'autoriserait à tirer meilleur parti de sa jeune raison et de son ardent dévouement.

Celle-ci, Georgette Lamblait, est sans foyer. Le sien était heureux, dans une petite ville de l'Oise. Vient la guerre : le père meurt, la mère devient folle à la suite des bombardements, la sœur aînée se marie. La cadette, à 20 ans, est seule dans la vie.

Cette autre, Hélène Ponsot, gagnait, par son travail de dactylographe, sa vie et celle de sa mère. Elle a un œil délicat. Voici que l'autre se prend. Elle est menacée de cécité. Quel mé-

tier lui faudra-t-il exercer? Quelle angoisse dans son travail menacé!

Marie Thoreux soutient et soigne sa mère paralysée et son frère tuberculeux. Celui-ci, qui était prêtre, la laisse sans ressources avec la grande charge filiale.

Yvonne Berlemont-Sandras, demeurée seule à 15 ans, est le seul soutien de ses trois cadets âgés de 9, 6 et 3 ans. Cette grande sœur s'est mise courageusement à l'œuvre, allant en journée, se levant tôt, se couchant tard, pour entretenir en bon état la modeste garde-robe de sa petite famille, faisant des prodiges pour arriver à nourrir et vêtir tout son petit monde, n'ayant que le gain de ses journées et l'allocation que lui donnait l'État.

J'ai gardé pour la fin la tragique aventure de Claire Grenier. Claire Grenier est d'un village du Chemin des Dames. Son père et son frère aîné, emmenés par les Allemands comme prisonniers civils, sont morts de faim en 1917. Quand la mère veut rentrer dans son pays détruit avec ses dix enfants, les ruines de sa maison achèvent de s'écrouler sur la famille. On retire les enfants des décombres avec de simples contusions, mais la mère a la colonne vertébrale brisée et meurt. Claire est l'aînée, elle reprend la culture avec les petits. Croyez-vous qu'une dot de 5.000 francs soit mal placée entre les mains vaillantes d'une Claire Grenier?

Il y avait autrefois un homme qui s'appelait Thomas et qui n'était pas enclin à la crédulité. Il était disciple du Christ et il aimait le Christ. Seulement il ne croyait pas que le Christ fût ressuscité : « Si je ne vois dans ses mains la marque des clous, et si je ne mets mon doigt dans le trou des clous et ma main dans la plaie de son côté, je ne croirai pas. » Ainsi parlait-il aux autres disciples. Et le Christ vint qui lui dit : « Mettez ici votre doigt et voyez mes mains, approchez aussi votre main et mettez-la dans mon côté et ne soyez pas incrédule, mais fidèle. »

A tous ceux qui n'ont pas vu les misères imposées par la guerre, à tous ceux qui ne soupçonnent pas les souffrances secrètes et les sacrifices cachés qui en sont la suite, la France tend ses mains et ses pieds où sont la trace des clous et présente son côté saignant.

IV

IMAGES D'ALSACE ET DE LORRAINE (1).

MES CHÈRES ENFANTS,

Dans le beau parc qui vous a été légué par l'aimable M. de Naurois, M. le comte d'Haussonville, qui a recueilli, en présidant la *Société des Alsaciens et des Lorrains*, le plus bel héritage de famille, celui de la Bienfaisance, convie chaque année, au jour de la distribution des prix, un de ses confrères de l'Académie française. Il convie de préférence le dernier venu. J'en compte déjà cinq après moi. Cependant, il ne vous consulte pas dans son choix. S'il vous avait consultées, je me doute bien que vous eussiez réclamé des militaires. Le vainqueur de la Marne est venu vous voir, mais vous ne connaissez encore ni le maréchal Foch, ni votre

(1) Discours prononcé à la distribution des prix de l'Orphelinat alsacien-lorrain du Vésinet, le 21 juin 1922.

compatriote de Lorraine, le maréchal Lyautey. Combien vous auriez eu raison de les réclamer ! ce sont des Académiciens un peu lointains. L'un, celui qui a forcé la victoire, est en relations directes avec Dieu lui-même, si j'en crois une caricature anglaise qui, pendant la guerre, représentait l'empereur Guillaume interpellant au téléphone, d'une voix irritée, saint Pierre récalcitrant :

— Donnez-moi donc mon vieux Dieu.

Et le gardien du Ciel de lui répondre :

— Impossible ; il cause avec Foch et il a défendu qu'on le coupe!...

L'autre est le grand constructeur du Maroc. Vous savez que les Allemands ont détruit, en Lorraine, sa belle maison de Crévic, sa maison de famille ; ils pouvaient bien détruire la maison de celui qui bâtit un Empire français.

A défaut de ces grands chefs, je viens donc vous parler. Et de quoi vous parlerai-je, sinon du grand événement qui nous a rendu votre Alsace et votre Lorraine ? Je me souviens que, pendant la guerre, j'eus l'occasion de voir de loin vos deux capitales, Metz et Strasbourg, qui nous appelaient. J'avais été envoyé en mission d'état-major à Pont-à-Mousson, alors très bombardé, pour régler l'évacuation par camions automobiles de 150 à 200 enfants que l'on envoyait en Algérie. Ma mission terminée, quand le téléphone de Dieulouard m'eût informé que

le dernier camion avait franchi sans encombre la ligne de feu, je m'offris la petite ascension du Signal de Mousson qui domine la ville et d'où la vue est assez étendue. Le sommet porte les restes d'un vieux château fort et une chapelle consacrée à Jeanne d'Arc dont la statue intacte se détachait sur l'horizon. La toiture de cette chapelle était brûlée et l'intérieur de l'édifice nettoyé. Dans une fenêtre de l'abside, une lunette d'artillerie avait été disposée. Elle me permit de suivre le cours de la Moselle et de distinguer, dans une poussière qui miroitait, des toits, les hautes tours de la cathédrale, la lourde masse du palais de l'Empereur. C'était Metz. Et je suis demeuré longtemps à regarder Metz dans ce poudroïement bleu et or.

J'avais pu voir Metz en 1915. Dans l'été de 1917, envoyé en Alsace, je pus distinguer Strasbourg de l'observatoire du Molkenrein. Cet observatoire du Molkenrein dominait le fameux Hartmannswillerkopf, où l'on s'est tant battu en 1914 et en 1915, où l'on n'a jamais cessé de se battre. Cet été-là, je me souviens que les forêts et les pâturages des Vosges semblaient recouvrir toutes les traces de la guerre. Mais l'Hartmann gardait sa blessure saignante. Dans le paysage de vert velours, il faisait une tache claire, pareille à un cimetière blanc dans les prés. L'Hartmann est resté, restera un cimetière. Son sommet ne sera jamais reboisé. Il

demeurera la montagne sacrée où l'on rassemble nos morts d'Alsace et que surmontera le signal d'une grande croix. Du Molkenrein on découvrirait toute la plaine alsacienne, de Bâle à Strasbourg dont on pouvait distinguer vaguement la prodigieuse cathédrale, cette plaine alsacienne que Louis XIV appelait le « beau jardin ».

Il n'était pas besoin d'avoir vu Metz et Strasbourg, pour savoir qu'il fallait les délivrer et que sans cette délivrance la guerre serait perdue et la France à jamais diminuée. Le plus petit soldat le savait et non seulement chez nous, mais parmi nos alliés. On m'a montré à Strasbourg, après l'armistice, un numéro d'un journal allemand, le *Tag* de Berlin, religieusement conservé par un habitant, qui contenait l'interrogatoire d'un soldat canadien fait prisonnier dans les Flandres. L'interprète lui avait posé cette question :

— Pourquoi vous battez-vous ?

Et il avait répondu :

— Pour l'Alsace-Lorraine naturellement.

— Que vous représentez-vous par là ?

— Dame, est-ce une montagne ou un lac, je ne sais, mais il paraît que c'est très beau. Nous avons promis à la France de la lui rendre...

Le journal allemand se moquait. A Strasbourg, on avait pleuré sur les réponses du prisonnier canadien qui aimait l'Alsace sans la connaître et qui avait juré de la délivrer.

Je ne sais s'il est parmi vous des Alsaciennes qui soient de l'une ou de l'autre des « trois vallées ». Les trois vallées, me direz-vous, mais l'Alsace en compte bien davantage. Sans doute; cependant, pour ceux qui ont fait la guerre, l'Alsace c'est avant tout les trois vallées de la Thur, de la Doller et de la Larg, de Thann, de Masevaux et de Dannemarie. Elles ont été occupées dès le commencement d'août 1914, et nous y sommes restés. Une bonne partie de l'armée y a passé. Là nos soldats ont pris avec l'Alsace un contact direct. Là, tous ceux qui sont venus ont laissé un peu de leur cœur. La guerre n'y était pas comme ailleurs, exclusivement cruelle et dure. Il y avait des heures de détente et l'on y respirait un air de douceur et d'amitié. Les habitants se disputaient nos chasseurs et nos fantassins et leur restituaient pour quelques heures la vie de famille qu'ils avaient perdue.

« J'ai plaisir à me battre pour vous et pour vos sœurs de la vallée », écrivait à une jeune femme l'un de ces hôtes reconnaissants, et un autre — celui que j'ai représenté dans un de mes livres — avait dit : « Tué pour tué, je préfère que ce soit en Alsace. »

Tout de suite, dans les trois vallées nous avons installé des écoles. Des fillettes comme vous qu'enseignaient les admirables sœurs de Ribeauvillé m'ont récité une fable, une fable bien connue : *le Loup et l'Agneau*. Groupées en

deux camps, les grandes jouant le rôle du loup avec des yeux rieurs qui essayaient d'être terribles, les petites, celui de l'agneau qu'elles bêlaient à plaisir. Et ces menues voix intelligentes, nuancant le texte à miracle, révélaient plus que tous les traités d'histoire ce qu'il y a de finesse française dans la race alsacienne.

Les écoles de garçons étaient tenues par des instituteurs militaires; leurs uniformes bleu horizon maintenaient leur autorité mieux que leurs amicales gronderies. L'un d'eux, qui avait donné à ses élèves comme sujet de composition : *pourquoi aimez-vous la France?* m'a confié les meilleures copies que j'ai conservées. Le fils du facteur avait écrit :

J'aime surtout la géographie. En apprenant les riches produits qu'on trouve en France, j'ai pris la résolution de n'appartenir qu'à ce beau pays...

Et le fils du marchand de chaussures, attribuant à ses deux maîtres successifs sa connaissance de la France, dressait d'eux ces portraits :

Mon premier maître fut un sergent doux, aimable et familier. J'étais heureux de ne plus être battu par les Allemands et je me levais chaque jour de bonne heure pour étudier. Il ne me donnait pas beaucoup de devoirs, mais je les soignais. Nous nous disions : Hein? ce n'est plus le bâton comme avant la guerre. Mais quand il dut nous quitter, au mois de décembre, nous fûmes touchés et j'allais pleurer en cachette. Après les vacances

de Noël il vint un instituteur, d'un air vif, jeune et gai, à la mine éveillée. Il nous apprenait le dessin, à mieux écrire, et les chansons de France...

Au sens pratique du premier, le second ajoutait la délicate analyse psychologique réservée aux races anciennes et cultivées. L'avenir alsacien était là, dans ces enfants nombreux, ardents, spontanés et réfléchis ensemble. L'avenir alsacien-lorrain, il est dans ces écoles où il se fond avec l'avenir français, il est ici. Puis ce fut la Victoire, ce furent les entrées miraculeuses dans les villes de l'Alsace et de la Lorraine délivrées. Y assistiez-vous, mes chères enfants ? Avez-vous dans votre court passé ce glorieux souvenir ?

La première de ces entrées, ce fut à Mulhouse. Mulhouse semblait roulé dans un immense drapeau tricolore, comme un enfant dans une couverture. Partout les trois couleurs ; aux fenêtres, sur les façades, sur les toits, en guirlandes au-dessus des routes, en cocardes sur les chapeaux, en rubans sur les cheveux et sur les poitrines, en joujoux aux mains des enfants. Où avait-on pris tout ce bleu, tout ce blanc, tout ce rouge ? On avait dû tailler dans les rideaux, les draps, les châles. Tout à coup les clairons sonnent. Les clairons, ils n'en ont pas en Allemagne. Et la foule crie : les voilà ! Les voilà, nos soldats, et c'est un défilé comme personne n'en a jamais vu. Un défilé sous les fleurs. Où donc avait-on trouvé

tant de fleurs ? Quels jardins avait-on pillés ? C'étaient surtout des chrysanthèmes, des blancs, des violets, des mauves, des bruns, des rouges. D'habitude on en fleurit les tombes. Cette fois on en recouvrait les vivants. Nos soldats marchaient sur les fleurs. Ils avaient des fleurs à la ceinture, aux courroies du sac, au bidon, aux cartouchières. Ils avaient des fleurs dans la bouche. Et ils marchaient dans une acclamation délirante qui les enveloppait comme d'une voix humaine, la voix de tous les cœurs délivrés. Alors un grand cavalier se baissa. Il prit à pleins bras une petite fille qui s'était glissée presque entre les jambes de son cheval, il la souleva en l'air et l'assit sur sa selle devant lui. Jamais un officier allemand n'aurait osé un geste pareil. C'est à ces gestes-là, délicats et gentils, que se connaît la France.

* A Metz, après la fête officielle, après la remise du bâton au maréchal Pétain, j'ai vu l'Esplanade envahie par les jeunes Lorraines, en costume national, petit bonnet rond au tour de dentelles, fichu en pointe, tablier court, jupe claire, bas et souliers blancs. Elles se sont prises par la main, et parce qu'elles étaient joyeuses elles se sont mises à tourner lentement en une ronde improvisée. Mais la ronde s'est allongée, le cercle s'est agrandi ; puis il s'est brisé en une multitude de petits cercles. Car des soldats, timidement presque, déjà vaincus par la réserve

lorraine, avaient demandé la permission d'entrer dans la danse. Alors il se passa — et tout naturellement — une scène charmante, une scène pareille à celle que décrivait Gérard de Nerval dans le pays de Valois.

Ces soldats, ayant perdu toute violence et toute brusquerie, obéissaient à ces petites filles et s'appliquaient gentiment à prendre la cadence et à faire les révérences commandées. Car l'une d'elles avait entonné un vieil air de France, et pour le savoir si bien, il fallait qu'elle l'eût appris de sa mère et de sa grand'mère, il fallait qu'il lui fût venu avec les premières paroles et les premiers chants. Il fallait qu'il fût venu d'avant l'occupation allemande. C'était :

Nous n'irons plus au bois,
Les lauriers sont coupés.

Toutes ces jeunes filles le savaient, car toutes le reprenaient en chœur. Elles le savaient mieux que nos soldats de France qui, tout d'abord, le répétèrent gauchement, mais bientôt s'affermirent dans sa connaissance. Et le gentil jeu d'autre fois recommença devant la statue du maréchal Ney.

J'imagine que Colette Baudouche, — vous la connaissez bien — la Lorraine de Maurice Barres, était là, non point dans la ronde, mais immobile à côté, la regardant. Celles qui dansaient ne pouvaient être que ses cadettes. Elle

était née trop tôt pour être de celles qui dansaient, mais elle souriait en regardant ses sœurs. Et ce sourire, je l'interprétais ainsi :

— Dansez, mes petites sœurs, disait-elle, avec ces beaux soldats bleus. Vous du moins, votre jeunesse peut s'épanouir sans contrainte. Vous n'aurez plus le choix entre la pauvreté et Frédéric Asmus. Vous n'aurez pas senti votre cœur battre d'inutiles désirs dans les mauvais jours de la captivité. Ces chansons de France que vous chantez si bien, c'est nous qui vous les avons apprises en cachette. Nous vous avons transmis la France comme notre mère nous l'avait transmise. Bientôt vous ne saurez plus ce que vous nous devez, tant il vous paraîtra naturel, tant il vous paraît déjà naturel d'être de petites Françaises. Déjà vous croyez l'avoir toujours été.

Ces grands jours de la libération, beaucoup d'entre vous sont trop petites pour en avoir souvenir. C'est pourquoi il est bon de les évoquer. Beaucoup d'entre vous étaient alors déjà frappées dans leurs affections de famille. Que, du moins, elles songent que leur famille en devenant française s'est élargie. A toutes cependant je demande de penser à d'autres petites orphelines, à celles dont les pères sont demeurés sur la terre d'Alsace, devenue le lieu de leur sépulture.

Dans ce cimetière de l'Hartmann dont je vous parlais tout à l'heure, j'ai reconnu bien des

noms de mon pays de Savoie. Les filles de ces morts sont vos sœurs particulières. Nos orphelines sont aujourd'hui du même sang, puisque ce sang a été répandu pour votre délivrance. Vos tristesses, mes enfants, ont été les nôtres. En souhaitant le bonheur à vos jeunes vies, je pense aussi à celles que la communauté des maux soufferts vous associe et que je veux associer à vos joies.

V

LES ŒUVRES DE MER (1).

MESDAMES, MESSIEURS,

Pourquoi l'assemblée générale des Œuvres de Mer s'est-elle adressée cette année, pour présider son assemblée annuelle, à un terrien, et même à un romancier de la terre, du champ labouré de génération en génération et du toit familial d'où s'élève un mince filet de fumée bleue? Sans doute pourrais-je invoquer cette circonstance atténuante que je suis né au bord d'un lac, et d'un lac assez grand pour que, les jours de brume, on ne puisse du rivage distinguer la rive opposée. Et même ce lac, le lac Léman, m'a été donné en héritage un matin d'été, quand j'étais enfant, par quelqu'un qui

(1) Discours prononcé à l'Assemblée générale de la Société des Œuvres de Mer le 6 mai 1923.

avait toutes les raisons du monde pour en disposer.

Laissez-moi remonter avec vous le cours déjà long de ma vie jusqu'à cette matinée lumineuse. C'est le récit d'une promenade d'enfance que je vais vous faire. Mon grand-père guidait mes pas. Ce grand-père était un joli vieillard d'une extrême politesse, d'une exquise élégance. Ses cheveux frisés et tout blancs, comme poudrés, s'échappaient en mèches folles d'une petite calotte de velours noir ornée d'un gland de soie. Il était toujours complètement rasé, ce qui dégageait la grâce de la bouche, et ses traits pâles, qui parfois se teintaient aux pommettes d'un léger afflux de sang, apparaissaient fins et délicats, presque féminins sous la coquette chevelure blanche. Autour du cou il enroulait un foulard à l'ancienne mode. Il avait des soins touchants pour ses habits, et chaque fois qu'il prisait, il s'évertuait ensuite à souffler de son souffle grêle sur les moindres grains de tabac égarés dans les plis de sa redingote qu'il appelait une « lévite ».

Il fut doux à mon enfance. Il aimait la nature et il me la fit aimer. Un jour, il me montra, d'une hauteur péniblement gravie, — car il avait de vieilles jambes et j'en avais de petites, — la plaine immense que tachaient les moissons de diverses couleurs. Une brise légère agitait nonchalamment les blés murs. Les forêts, dont l'été augmente le mystère, s'endormaient dans

leur lourd feuillage. Et, tout au fond, nous distinguions les eaux bleues du lac Léman qui souriait.

— Regarde, petit. Est-ce beau ? me dit-il. Eh bien ! tout ce que tu vois est à moi.

— Vraiment, grand-père ?

Je n'étais pas très convaincu. Mon grand-père ne réussissait jamais dans ses entreprises financières où il introduisait de la fantaisie, et le petit homme que j'étais s'en doutait déjà.

— Oui, reprit-il, tout cela est bien à moi : ces maisons dorées, ces vignes et ces hautes futaies, et ce lac aussi, qui tremble d'aise au soleil. Le propriétaire a le droit d'user et d'abuser. Qui donc use et abuse plus que moi de cette beauté ?

Et, dans un petit rire sournois, il ajouta, plutôt pour lui-même que pour son jeune compagnon, qui pourtant s'en souvient :

— Et l'on m'épargne la peine de m'occuper de mes propriétés.

Cependant, ébloui, je m'écriai :

— Comme vous êtes riche, grand-père !

Je regardai la plaine et le lac avec admiration. Il me considéra un instant, et sans doute il me jugea digne de son héritage, car il étendit la main, et son geste fut presque solennel, comme s'il voulait me bénir, quand il me dit :

— Je te donne tout ce que j'ai.

Je battis des mains et j'embrassai le cher

vieillard. Ainsi me furent véritablement légués un matin de ma claire enfance, le charme et la grâce de mon pays de Savoie.

Sur mon lac — je puis bien l'appeler ainsi puisqu'il m'appartient — j'ai appris à manier la rame et la voile et à naviguer, en sorte que je n'ai pas été trop surpris lors de ma première rencontre avec la mer. C'était à Roscoff en Bretagne. J'étais parti de Paris pour visiter toute la Bretagne. Mais, arrivé à Roscoff, je louai un petit bateau de pêche qui s'appelait *l'Alma Maria* et je n'allai pas plus avant.

Depuis ces temps anciens, j'ai entrepris des croisières plus lointaines. Pourtant je suis de ceux que les vrais marins méprisent parce qu'ils sont bien vite las du grand rond circulaire et qu'ils interrogent toujours l'horizon pour y chercher la distraction d'une île, ou de la côte, ou celle même d'un petit oiseau qui s'en vient se reposer sur le mât d'une trop audacieuse traversée. Au fait, les vrais marins ne sont-ils pas, eux aussi, tournés vers l'avant, attendant la terre? Émile Faguet disait que *l'Odyssée* n'est pas que l'époque du flot qui chante, qui mugit, qui sourit, qui berce et qui dévore, mais qu'elle est encore et surtout le poème du retour à Ithaque et de la fumée qui monte du toit paternel.

Le marin n'est pas différent des autres hommes. Il a, lui aussi, un foyer, une famille,

un port d'attache. Et s'il en est séparé, malgré son goût de la mer, ne pensez-vous pas qu'il souffre — même inconsciemment — de sa vie anormale ?

Aussi n'est-ce point en souvenir de mes quelques navigations dans le Levant, que votre président, l'amiral de Gueydon, m'a convié à cette présidence. Il a bien vu qu'il y avait, dans une œuvre destinée à rattacher le marin à la terre momentanément abandonnée, un côté psychologique et moral bien capable d'attirer et de retenir un écrivain préoccupé de maintenir, fût-ce en voyage, le culte des dieux lares.

Puis-je mieux faire que de rappeler ici même la conversation au cours de laquelle il m'a convaincu de venir à son bord, afin de m'y exposer mieux les ambitions des *Œuvres de Mer* ?

— Nous ne limiterons pas notre assistance, m'expliqua-t-il — et son geste élargissait autour de nous l'horizon — à secourir les pêcheurs de Terre-Neuve et d'Islande. Pour nous, le monde est plus large et ce que nous avons fait jusqu'ici ne représente qu'une étape sur la route que nous voulons parcourir. Nous désirons nous occuper, sur toutes les mers, de l'ensemble de ce que l'on appelle les *gens de mer*. Au fur et à mesure que nos ressources augmenteront, que notre crédit moral s'élargira, que l'on comprendra mieux l'utilité de notre influence, nous voulons pro-

gresser et nous étendre. Les *gens de mer*, c'est la grande famille des marins, la grande pêche n'en est qu'une branche, une autre plus nombreuse est celle du long cours, une autre du cabotage, une autre de la petite pêche, etc., toutes, certes, sont aussi attachantes les unes que les autres, mais chacune a pour ainsi dire des raisons distinctes pour attirer l'intérêt.

Il parut se recueillir, et ce fut pour esquisser à grands traits cette psychologie du marin :

— D'une façon générale, chaque corps de métier a son ambiance, ses aspirations, ses besoins, ses difficultés et ce que l'on peut appeler ses maladies sociales; chaque maladie mérite des soins particuliers, des remèdes appropriés. Ce qui caractérise les maladies sociales des gens de mer, c'est le milieu anormal où se déroule leur existence, c'est l'éloignement fréquent et durable où ils sont de leur foyer, de leur famille, c'est l'isolement relatif où ils sont confinés sur leur bateau. De cette situation résulte une mentalité particulière, une sorte de tristesse méfiante, une prédisposition à supporter plus aigrement qu'ailleurs des épreuves temporaires que n'atténuent aucune consolation, aucune distraction. Sans insister davantage, remarquez que dans les grands mouvements violents de l'histoire, ce sont toujours les marins qui sont les acteurs initiaux des révolutions. En 1793 chez nous, en

Angleterre, puis de nos jours en Portugal, en Allemagne, en Autriche et hélas en France, il en a été ainsi. Quand la discipline fléchit, quand une idée dissolvante se propage, elle trouve dans ce milieu resserré, concentré de la marine un terrain de culture extraordinairement favorable. Il y a là un danger qu'il faut reconnaître, auquel il faut obvier; il y a des précautions à prendre, une sorte de doctrine de progrès à discerner et à appliquer. Ce progrès tient moins de nos jours à une amélioration matérielle que morale. La vie sur les bateaux s'est largement transformée, elle n'est plus une vie de misère, mais que de détails restent cependant à envisager! J'en donnerai un exemple en citant le service de la poste que nous avons établi sur le banc de Terre-Neuve. Jadis les bateaux partaient de France, passaient six mois dehors et rentraient, leur campagne terminée, sans que leurs équipages aient reçu aucune nouvelle des leurs. Cette année nous avons distribué 17.000 lettres! Quel progrès et ce n'en est qu'une manifestation; il s'étend à bien d'autres détails. Ce progrès judicieux, réfléchi, étudié, il est réalisable; nous pensons qu'il est indispensable de nous employer à son application. Nous ne voulons pas laisser aux mauvais bergers le bénéfice de l'apparence de sa recherche. Nous pensons qu'une œuvre catholique comme la nôtre doit mettre au premier plan de ses préoccupations la

défense et la satisfaction des intérêts légitimes de ceux qu'elle assiste; nous voulons, dans notre zèle de tous les instants, rendre des services chaque jour croissants; nous voulons que les marins sentent ainsi que nous les aimons d'une façon active et désintéressée, bien certains qu'ils sauront inconsciemment reporter d'eux-mêmes, dans une certaine mesure, leur reconnaissance à l'idée religieuse qui nous inspire. En agissant ainsi notre action heureuse ne se limitera pas seulement aux intérêts des marins, son rôle servira de même nos intérêts nationaux. Aider les marins, c'est favoriser la marine. La marine est indispensable à notre pays, elle y est trop inconnue, trop méconnue. En temps de paix notre influence ne s'étendra, notre commerce ne prospérera que si nos transports se font sous le pavillon national. En temps de guerre nous ne disposerons réellement de nos ressources que si une marine marchande nombreuse, défendue par une marine de guerre puissante, sait assurer la liberté et la sécurité de nos communications. Pour obtenir ces résultats, il faut savoir agir opportunément. Tout ce que notre société pourra faire pour travailler à la réalisation de ces idées, elle le fera, mais il faut que ces idées soient connues, discutées, elles ne sont pas assez répandues dans notre pays, elles n'y sont pas comprises comme elles le sont à l'étranger...

Il me semble que l'amiral de Gueydon vient de vous faire un excellent discours. Il m'a convaincu lorsque j'ai eu l'honneur de le recevoir. Ne vient-il pas de vous convaincre à votre tour ? Il me reste cependant à vous raconter une histoire, celle des *Œuvres de Mer*. Elle a bien de quoi tenter un romancier.

Cette psychologie du marin, qui vient de vous être faite par un connaisseur dont l'expérience se double d'affection, vous a montré le danger d'un isolement qui ouvre la porte à toutes les *passions tristes*, comme les appelait saint François de Sales, le découragement, le pessimisme, l'apathie.

Or, ces terribles psychologues que sont les marchands de paradis artificiels, de l'alcool au jeu, et de la cocaïne à la femme, avaient aperçu les premiers quelles proies faciles représentaient pour eux les marins séparés du reste du monde par six mois de pêche, six mois de rudes labeurs, de dangers, mais aussi de gains lucratifs en même temps que de dépression nerveuse. Ainsi les pirates précédèrent-ils les œuvres charitables. Les jours de calme, peu propices à la pêche, leurs petits bâtiments arrivaient dans le voisinage des Terre-Neuviens et des Islandais, chargés d'eau-de-vie, de livres licencieux, de tabac de contrebande et autres « abominations innombrables ». Les pêcheurs ne résistaient guère à l'appel de ces brutales sirènes. Ils vendaient

leurs effets, leur équipement, leur matériel de bord, ils engageaient le gain de leur pêche et, oublieux du foyer qu'ils avaient laissé, ils buvaient, jouaient, se débauchaient, se querelaient, et parfois s'entre-tuaient. « Mangeons et buvons, demain nous mourrons », a été longtemps la terrible maxime des malheureux marins exilés dans les mers du Nord.

Ce que faisaient ces profiteurs — aller aux pêcheurs abandonnés — pourquoi une aide fraternelle ne l'accomplirait-elle pas afin de leur apporter d'autres distractions moins inhumaines? L'Angleterre, la première, nation marine par excellence, le tenta. Cependant, elle avait été précédée en Islande par deux prêtres français, l'abbé Bernard et l'abbé Baudouin qui, vers le milieu du ^{xix}^e siècle, s'installèrent à Reykjavick et y bâtirent pour les marins une chapelle et une maison de refuge. Ils leur apportaient l'assistance religieuse. L'abbé Baudouin mourut en 1876 et ne fut pas remplacé. Et je lis, dans le rapport émouvant qui fut présenté à votre assemblée de 1922: « Alors nos malheureux pêcheurs se virent privés, même à leurs derniers moments, des secours religieux, qu'ils réclamaient avec larmes. Ils demandaient « un prêtre pour l'amour de Dieu » et refusaient énergiquement l'assistance des pasteurs protestants. Quand l'un d'eux mourait, ses camarades organisaient eux-mêmes aussi fidèlement qu'ils le

pouvaient la cérémonie des funérailles dans la chapelle catholique, dans la chapelle Baudouin, comme ils disaient. Et tout se passait avec tant de recueillement et de piété, que le ministre protestant qui donnait ces détails disait en avoir été lui-même plusieurs fois ému jusqu'aux larmes. Il « ajoutait qu'il ne comprenait pas comment les catholiques avaient pu laisser ainsi ces braves gens dépourvus de tout secours religieux ». « Souvent aussi, disait-il, il avait vu ces bons marins se rendre par groupes à la pauvre chapelle de Landakot, y faire leurs dévotions, allumer des cierges et organiser des cérémonies entre eux, sans prêtre. »

Pouvait-on abandonner ainsi les marins de la grande pêche loin de la terre française ? En 1894, les *Œuvres de Mer* furent fondées par un ancien officier de marine, Bernard Bailly, directeur du *Cosmos*, et par les Assomptionnistes de la rue François-I^{er}. Une souscription publique fut ouverte pour l'achat d'un navire qui reliait Terre-Neuve à la Bretagne et porterait aux Islandais un aumônier et un médecin. D'autre part, une maison de famille était ouverte aux îles Saint-Pierre et Miquelon, pour l'assistance à terre. Enfin en 1896, le 20 avril, appareillait de Saint-Malo pour le banc de Terre-Neuve le premier navire-hôpital, le *Saint-Pierre*. Il arrivait le 10 mai et dès le 11 il entra en communication avec les bateaux de pêche, distribuait

des vivres, du charbon, des lettres et des médicaments, recueillait des naufragés, réconfortait les cœurs, relevait le courage des faibles et des désemparés. Mais, vingt jours plus tard, le *Saint-Pierre* s'ouvrait à la côte : l'équipage se sauvait, le bâtiment était perdu.

C'était une dure épreuve pour une œuvre qui naissait. Mais quand une œuvre répond à un but si noble et si précieux, elle doit vivre, contre vents et marées.

On construit deux voiliers, le *Saint-Pierre* et le *Saint-Paul*. Tous deux, au bout de peu de temps, font naufrage. L'œuvre va-t-elle périr, cette fois, avec eux ? Le pouvait-elle ? Consultez les résultats obtenus en trois ans « tant à Terre-Neuve qu'en Islande : 930 navires avaient été assistés en mer, 88 malades (représentant 934 journées d'hôpital) avaient été hospitalisés et soignés à bord, 35 naufragés avaient été recueillis et de très nombreuses consultations données. Quelle joie causait l'apparition des navires-hôpitaux sur les lieux de pêche ! Il faut renoncer à la décrire, car ils n'apportaient pas seulement l'assistance matérielle, mais aussi les nouvelles et les lettres de France. C'était le pays, c'était la famille dont ils étaient de loin l'écho. Ces 17.000 lettres déjà distribuées, c'était le lien entre le marin et les siens. Que pouvait-il y avoir de plus moralisateur et de plus bienfaisant au cœur des pêcheurs que ce service de cor-

respondance ? Une pauvre femme écrivant à son fils, mousse sur un des navires du banc, ne libellait-elle pas ainsi l'adresse, avec une naïveté charmante : *Aux bons soins de l'Œuvre des Mères... » ?*

L'Œuvre devait si bien résister à ces épreuves que depuis lors elle a armé trois navires-hôpitaux, le *Saint-François-d'Assise*, la *Sainte-Jeanne-d'Arc* et la *Notre-Dame-de-la-Mer*. Bien équipés et bien commandés, ils portent régulièrement les nouvelles, les vêtements et les livres, l'assistance médicale et religieuse aux exilés de la grande pêche à Terre-Neuve et en Islande. Nos marins ne sont plus abandonnés. Ils se savent suivis, recherchés, aimés. Ainsi résistent-ils mieux aux mauvais appels des sirènes qui détruisent.

La Société des Œuvres de Mer a été reconnue d'utilité publique. Elle a reçu de justes récompenses de la Société d'Encouragement au Bien et de l'Académie française. Elle a besoin pourtant d'être mieux connue et aidée davantage, car elle a cette noble ambition de secourir tous les *gens de mer*.

Je me souviens que, dans mon enfance, ma mère nous faisait épeler une prière qui demandait à Dieu de secourir les pauvres, les prisonniers, les affligés, les voyageurs, les malades et les agonisants.

Les voyageurs ! Le voisinage du lac, de mon

lac, me les faisait imaginer sur les eaux, par le soir et le mauvais temps. C'est à eux que ma pitié d'enfant s'en allait de préférence. Il me semble, maintenant que je connais les Œuvres de Mer, que cette prière a été exaucée et que les voyageurs ont été secourus...

VI

UN MONUMENT AUX MORTS EN SAVOIE (1).

MESSIEURS,

Vous venez d'entendre l'appel des quarante-deux noms de Vimines, avec la douloureuse et glorieuse réponse : *mort au champ d'honneur*. A chacun de ces noms familiers, vous avez évoqué un visage, une silhouette, et vous avez adressé un signe de reconnaissance et d'adieu à cette ombre qui passait...

Moi aussi, au passage, j'ai reconnu quelques-uns de ceux avec qui j'avais eu l'occasion de me lier, parce qu'ils étaient venus travailler mes vignes ou parce que, dans mes promenades, je m'étais attardé à causer avec eux.

(1) Discours prononcé le 27 août 1922 à Vimines (Savoie) pour l'inauguration du monument aux morts. Le discours prononcé l'année précédente à Cognin (Savoie) à la même occasion n'a pu être retrouvé.

* * *

Je vous disais tout à l'heure que nous les connaissions. Mais nous ne les connaissions qu'à demi. Eux-mêmes ne se connaissaient pas. Ils se sont révélés dans la guerre bien supérieurs à ce qu'ils étaient dans la vie ordinaire. Déjà l'oubli s'étend sur la guerre. Déjà nous n'attachons plus autant d'importance aux sacrifices, aux héroïsmes qu'elle a exigés. Déjà nous couvoyons les blessés comme s'ils n'avaient été victimes que d'accidents du travail, et nous pensons à toute cette jeunesse fauchée sans comprendre ce qu'elle a été dans la bataille et dans la mort. Car l'homme est prompt à se détourner de ce qui le gêne dans sa médiocrité, comme on hésite devant une montagne trop escarpée et trop dure à gravir.

Je vous convie, au contraire, à vous rappeler les souffrances, les horreurs de la guerre, sa durée de quatre ans et demi, l'endurance qu'elle a exigée dans la boue des tranchées, la vertu qu'il a fallu à nos soldats pour supporter l'incessante mitraille, pour braver à chaque instant la mort, pour rester en place, pour tenir comme à Verdun, pour marcher en avant comme sur la Somme, comme à la Malmaison, comme devant la forêt de Villers-Cotterets. Voilà ce que nos quarante-deux morts ont fait. Comment ils

l'ont fait, un des témoins de la guerre va nous le dire. C'est un prêtre, le père Dubrulle, qui fut soldat, puis sergent, puis sous-lieutenant d'infanterie, qui fut tué à l'offensive du 16 avril, et qui a écrit peut-être le livre le plus véridique sur la guerre. Il est envoyé avec son régiment pour couvrir Verdun, au moment le plus mauvais de la bataille. A peine en place, le régiment est attaqué. Et alors il est stupéfait de l'attitude de ses hommes.

« J'étais confondu, écrit-il. Ces héros qui jouaient avec la mort, c'étaient ces hommes que le trantran de la vie m'avait révélés comme de bien braves gens sans doute, mais que je n'eusse jamais pensés capables d'un tel oubli d'eux-mêmes. Parfois, j'avais même pu constater, chez l'un ou l'autre, à telle ou telle heure, une certaine langueur de patriotisme, déploré du moins des aspirations trop matérielles. Comme je les appréciais mal, et comme ils se connaissaient peu ! »

* * *

Ah ! oui, comme ils se connaissaient peu, et comme nous les connaissions mal ! Cependant, l'assaut allemand redouble. L'ennemi veut à tout prix s'emparer de Verdun. Il attaque en formations serrées, en colonnes par quatre. Nous n'avons à lui opposer qu'une faible barrière d'un

rang de poitrines. « Le spectacle est effrayant. Un frisson affreux secoue les corps, mais immédiatement, comme mues par un déclic, les âmes se haussent, se font obéir, et nous vivons une heure d'épopée. Spontanément, sans commandement, les hommes se sont tous levés, et je les vois devant moi, debout, mince cordon que la furie boche va emporter, il semble, en un clin d'œil. Mais pas un n'hésite et ne tourne la tête en arrière pour mesurer, à l'avance le chemin de la fuite. Droits, bien campés sur leurs jambes écartées, ils tirent dans le tas et font correctement les mouvements réglementaires, comme au stand, à part la vitesse. La cible est si proche qu'il est inutile d'ajuster les coups. »

Et devant cette défense acharnée les colonnes ennemies tourbillonnent et se replient. Voilà comment Verdun fut sauvé. Voilà comment la France fut sauvée. Voilà comment la guerre fut gagnée. Elle le fut par ces hommes tout simples, sans forfanterie ni vantardise, qui se levèrent au bon moment, à découvert devant la mort, et qui firent leur devoir jusqu'au bout. Nos quarante-deux de Vimines étaient de ceux-là. Ils vivaient comme tout le monde et ne se distinguaient pas du commun. Et cependant il y avait en eux cette force qui fait les héros et les saints, et qui est l'acceptation du sacrifice pour un bien supérieur à la vie. Comme l'a dit un combattant, le capitaine Belmont, tué en

Alsace, la guerre a fait découvrir à quelques-uns les grandes vérités silencieuses qui dorment au fond des âmes.

* * *

Ces hommes qui sauvèrent la France à l'une des plus cruelles heures de notre histoire, ces hommes à qui nous devons notre sécurité actuelle, ce furent, pour la plupart, il faut le dire, des paysans. Honneur à ce paysan français qui, après avoir donné sa sueur à la terre de France, est allé si simplement lui donner son sang et son corps ! Honneur à notre paysan savoyard qui a sa large part dans notre coûteuse victoire !

Car le pourcentage des morts atteint chez nous l'un des plus hauts chiffres de tous les départements : plus de 9.000 morts pour 240.000 habitants en Savoie, et pour les deux Savoie plus de 20.000 morts pour 500.000 habitants. Nous devons cette douloureuse supériorité à ce que nous sommes un pays presque exclusivement agricole, avec peu d'usines et peu d'industries. Nous la devons encore à ce que nos contingents ont été versés dans les meilleures unités, bataillons de chasseurs ou régiments d'infanterie auxquels le haut commandement avait recours de préférence quand il y avait

quelque dur choc à subir ou quelque offensive difficile à entreprendre. Je retrouve sur la liste de nos morts les numéros de quelques-uns de nos régiments les plus fameux, 11^e et 30^e bataillon de chasseurs, 97^e régiment, 140^e, 30^e, 152^e, 158^e régiment, 2^e et 56^e d'infanterie coloniale. Avec le journal de marche de ces unités-là ce serait la plus belle histoire de la guerre qu'on pourrait écrire...

La Savoie a toujours été une terre de bons paysans et de bons soldats. Il y eut autrefois — nos anciens vous le diront — un corps de troupes qu'on appelait la brigade de Savoie, la fameuse brigade à cravate rouge qui s'est illustrée sur tous les champs de bataille du Piémont. En 1870, la Savoie, dernière venue dans le chœur des provinces françaises, sut montrer tout ensemble sa nouvelle fidélité et sa réputation. N'avons-nous pas parmi nous l'un ou l'autre de ces glorieux vétérans de 1870 ? Le commandant Costa de Beauregard, commandant notre bataillon de mobiles — dont le nom, qui nous est demeuré cher comme un drapeau, a été si bien porté dans la dernière guerre par son neveu qui est parmi nous aujourd'hui, — le commandant Costa disait de ses soldats : « Parmi ces hommes qui avaient faim, qui marchaient mal armés et à moitié nus à l'ennemi, pas un déserteur, pas même une plainte. Pourquoi ? le voici : c'est que chacun dans le rang

sentait qu'il portait au bout de sa baïonnette une parcelle du vieil honneur savoyard, de cet honneur que la brigade à cravate rouge a mis si haut... » Les Savoyards avaient aidé en 1859 à libérer l'Italie de l'oppression de l'Autriche. Trois fois, en un siècle, ils ont défendu le sol français contre les invasions de 1814, de 1870 et de 1914. Mais les Savoyards de la grande guerre dépassent encore tous les autres.



Voilà ce que nos enfants doivent se rappeler quand ils regardent ce monument de nos morts.

Voyez comme il achève ce paysage où nous sommes assemblés. Voici le plateau où s'étendent les champs, les prés, les vergers de la commune et qui est le théâtre de votre travail quotidien. Voici la montagne qui nous apprend à regarder en haut, à nous élever au-dessus des choses matérielles. Voici le clocher qui nous spiritualise et le cimetière paisible qui nous relie au passé et qui nous montre avec douceur et obstination où doit aller un jour notre dépouille mortelle. Le monument qui est là, devant nous, surmonté d'une croix, ajoute ces paroles :

Ceux dont les noms sont inscrits sur mon socle de pierre avaient la jeunesse, la force, la joie, l'avenir. Ils ont cependant tout donné,

tout sacrifié pour un bien qui les dépassait et qui est le salut et la paix du pays. Passant, n'oublie pas ces noms. Souviens-toi que tu leur dois une part de ta sécurité, de l'existence dont tu jouis. Pour être digne d'eux, sache accepter d'un cœur égal le bonheur et l'épreuve, le travail et la douleur, la vie et la mort...

VII

CLAIRE VIRENQUE ET LA LITTÉRATURE SPIRITUALISTE (1).

MESDAMES, MESSIEURS,

Quand les corps de métiers, dans la France d'autrefois, célébraient leur fête annuelle, ils ne manquaient pas de préluder à leurs réjouissances par une invocation à leur saint patron. Nous sommes aujourd'hui réunis pour célébrer les lauréats du prix de littérature spiritualiste. Laissez-moi, avant tout autre soin, invoquer notre patronne, Claire Virenque.

L'invoquer, n'est-ce point le mot qui lui convient ? Elle est restée dans le souvenir de ceux qui l'ont connue comme une image de missel, comme une sainte de vitrail, comme une apparition. Quand on la voyait s'avancer, toute

(1) Discours prononcé le 29 avril 1923 à l'Assemblée de l'Œuvre du Prix spiritualiste fondé par Claire Virenque.

blanche, dans le monde, — et par exemple dans ce salon de la rue Saint-Dominique où M. et Mme Charles de Pomairols accueillaient avec leur bon sourire les poètes lyriques les plus éperdus — les flots des invités s'ouvraient devant elle comme ceux de la mer sous la proue de l'un de ces hauts voiliers pareils à des cygnes. Elle n'avait aucune peine à se frayer un passage, tant le respect et l'admiration lui faisaient place. Très grande, très belle, d'un port royal, elle pouvait négliger tous ces artifices de coquetterie qui, d'habitude, aident au triomphe des femmes et à la servitude des hommes. Elle était elle-même une créature de la plus rare noblesse qui répandait autour d'elle le rayonnement divin de la perfection. Saint-Simon a pu dire, pour expliquer le pas aérien d'Henriette d'Angleterre, qu'elle avait la démarche d'une déesse sur les nuées. Claire Virenque semblait à peine reliée à la terre. Non qu'elle fût distante ni lointaine. Elle savait se pencher sur la douleur physique ou morale, elle eût baisé le lépreux et secouru la Madeleine. Mais précisément, comme une fleur à la longue tige flexible, elle se penchait. Ou bien elle semblait descendre de son palais céleste, du sanctuaire de ses pures tendresses et sa taille laissait croire qu'elle était demeurée sur la dernière marche, un peu au-dessus de nous, un peu au-dessus des misères humaines.

Cette apparition, pourtant, était aussi de

chair et d'os. Claire Virenque n'était, ne voulait être qu'une femme comme toutes les femmes, c'est-à-dire un être d'amour. Mais elle avait cultivé cet amour dans l'enclos du Rêve, de la Prière, de la Charité. Dans ses trois recueils de poèmes, l'*Enclos du rêve*, les *Heures d'amour* et les *Souvenez-vous*, elle s'est révélée sans le vouloir, tant il est vrai que les œuvres sincères sont toujours la meilleure des biographies. Il manque un dernier volume, les *Consolations*, presque achevé, dont il faut souhaiter la publication afin que nous la connaissions tout entière, et jusque dans ce détachement suprême qui se confondait avec un désir d'éternité. A peine ai-je besoin de quelques précisions pour la suivre dans sa vie claire comme son nom.

D'une enfance passée à la campagne, dans ce pays du Gers dont M. de Pesquidoux nous décrit avec tant de saveur les jeux et les travaux rustiques, je relève aisément les traces dans le premier livre, l'*Enclos du rêve*, certes un peu trop paré de toutes ces gemmes, de tous ces bijoux chers à Théodore de Banville, un peu trop imité des derniers poètes du Parnasse, mais déjà d'un accent si pur, si délicat, transparent comme une eau limpide. Un adorable grand-père, félibre un peu fou et charmant, l'avait promenée toute petite dans les bois et les prés. Celui que j'ai rappelé dans la *Maison* n'a-t-il pas, tout pareillement, fait cadeau à son petit-fils de la

beauté de la terre comme si elle lui appartenait par droit de jouissance ? Et n'est-ce pas ainsi que nous prenons possession de la nature comme d'une propriété personnelle ? Plus tard, les yeux de Claire Virenque devaient s'ouvrir sur le vaste monde. Le sphinx d'Égypte, au bord du désert, lui parlera des tombeaux épars dans la vallée des Rois.

Cette nature, elle la peuplera d'un unique amour. Claire Virenque, mariée à dix-huit ans, devait connaître douze ans un bonheur trop tôt menacé. Menacé non pas de lassitude ni de diminution, mais d'un mal physique dénoué par la mort. Est-ce pousser trop loin les analyses intimes que de la découvrir adorée plus encore qu'adorante, et portant dans la tendresse humaine cette générosité qui du bonheur d'autrui fait son bonheur suprême ? Relisons ce sonnet d'amour qui est un des plus beaux poèmes du recueil :

Je veux te dire ici ma tendresse infinie,
Et l'amour qui m'obsède et monte dans mes yeux,
Et s'offre et te sourit quand ton regard joyeux
Me dit que ta souffrance est un instant bannie.

Je veux te dire aussi les pensers langoureux
Qui murmurent en moi dans les heures bénies :

— Oui, tu verras, quand nos peines seront finies
Comme ce sera simple et charmant d'être heureux.

Car nulle joie alors ne nous sera rebelle,
Tu seras très épris, moi, je serai très belle,
Et tout nous semblera vermeil comme le jour.

Et nous nous griserons du bonheur d'être ensemble,
Et le soir, je mettrai près de ton cœur qui tremble
Mon cœur comme un buisson tout embaumé d'amour.

Plus loin, elle aime à répéter *les mots simples et vieux* qui unissent le mieux les cœurs, et sollicite le pardon *d'imaginaires torts de peines anciennes* dont *lui* ne se souvient même pas. Elle aspire à vieillir avec lui, car il doit être si doux de vieillir ensemble. N'a-t-elle pas, dans un autre poème, encore inédit, chanté cette vieilleuse lumineuse, dorée comme le soir d'un beau jour ?

Je chercherai des yeux, sur le bord de la route,
La vieillesse qui vient.

Je lui dirai : « Venez vite, car une amie
N'arrive pas trop tôt ;
Venez et consolez ma jeunesse finie
Avec votre repos.

Soyons comme deux sœurs, au penchant de la vie
A l'ombre du déclin.
Et, sans abattement, sans regret, sans envie,
Préparons notre fin... »

Mais quand elle saluait ainsi des yeux la vieillesse, ce n'était plus pour chercher le regard du cher compagnon de la longue route et y découvrir l'image d'un passé de bonheur. Seule depuis des années, douce et résignée, elle n'attendait plus que la paix divine. Elle la trouva

en pleine jeunesse dans toute sa grâce intangible.

L'Enclos du rêve parut en 1904. L'année suivante, Claire Virenque devenait veuve. Après un long silence, elle publia les *Heures d'amour* où l'on peut surprendre l'inspiration chrétienne du Verlaine de *Sagesse* ou parfois, dans certains rythmes plus larges et plus sonores, celle d'un grand poète non pas méconnu, mais pas assez connu, Louis Le Cardonnell. Le ton a changé : il est devenu plus grave, plus recueilli, plus religieux. Une grande douleur a visité cette âme, s'est installée chez elle à demeure : *Mes espérances, dit-elle, sont toutes ensevelies, car les bonheurs perdus ne reviennent jamais*. Cette douleur s'étend comme une ombre sur la nature et sur la vie. Néanmoins Claire Virenque a gardé sa foi dans la beauté des choses et la bonté des êtres. Là est son privilège, sa marque, son signe. Comment ai-je parlé d'ombre ? L'ombre même chez elle est transparente, laisse filtrer la lumière. Elle n'est pas une résignée, elle accepte, elle traverse les jours de son même pas sans pesanteur. N'a-t-elle pas son enfant auprès d'elle, et tout l'immense domaine de la charité à parcourir ? Car l'acceptation n'est pas la résignation. Elle laisse intactes les forces, elle n'a pas brisé les énergies vitales. Claire Virenque semble ne pas souffrir, et aux plus grandes souffrances elle peut dire : Me voici. Dieu enfin est son confident. Voici comme elle le prie :

Dans mon cœur empli de tristesse
Passe le désenchantement.
O mon Dieu, c'est en vous aimant,
Que je guérirai ma détresse.

Chaque soir, je veux vous offrir,
En songeant à votre calvaire,
Ce cœur vibrant et solitaire
Qui sait infiniment souffrir.

Et son renoncement à vivre,
Un cher désir inexprimé
Et tout ce qu'il aurait aimé,
Sans un regret je vous le livre.

Mais quand j'entendrai votre voix
Répondre à mes lentes prières ;
A l'ombre de vos sanctuaires,
Laissez-moi pleurer quelquefois.

Elle pleurera dans la solitude d'une chapelle,
non dehors. Dehors, elle est souriante. La tâche
qui s'offre à elle est si vaste :

Chercher la douleur, calmer la souffrance
De tous ceux qui pleurent par les chemins.

De ses mains pleines de douceur, de sa douce
voix, de son doux sourire, elle soulagera, elle
apaisera, elle consolera. La douceur, quel poète
l'a mieux chantée qu'elle ?

La douceur dans ma vie est toute souveraine
De mon âme, instrument docile sous ses doigts :
Douceur de la lumière et douceur de la voix,
Douceur d'un geste lent tendu vers une peine,

Douceur d'un mot, douceur d'un arpège égrené;
Et douceur du regard d'un enfant étonné.
Douceur du ciel, douceur du vent, douceur des roses,
Douceur de l'homme, et toi, grande douceur des choses,
Dans vos voiles, flottant sur notre humanité,
Mon cœur aime à venir, se sentant abrité,
Et j'éprouve une joie enivrante et profonde
A me sentir bien près de la douceur du monde.

Dans ce monument aux morts de Bartholomé qui invite à la méditation les visiteurs du cimetière du Père-Lachaise, le couple éternel, l'Homme et la Femme, entrent ensemble, s'appuyant l'un à l'autre, dans la mort, mais la mort s'ouvre, pareille à un abîme de ténèbres. Pour une Claire Virenque, la mort est au contraire une porte de lumière. Dans son dernier recueil, les *Souvenez-vous*, elle s'en va tranquillement vers elle, comme elle s'en allait dans la vie avec un seul amour.

Amour, espoir, désir, vous m'avez tout donné,
Mon maître, mon ami, mon compagnon de route,
O vous dont je comprends la voix, vous que j'écoute,
O Père qui m'avez si souvent pardonné !
Et j'éprouve parfois ce délice suprême,
D'être profondément, uniquement à Vous,
Et de sentir, pécheur priant à vos genoux,
Que c'est de tout mon cœur, vraiment, que je Vous
[aime.

Elle aimait d'une grande dilection cette prière à la Vierge de l'abbé Henri Pereyve qui l'avait

soutenue dans son veuvage : « Ayez pitié de ceux qui s'aimaient et qui ont été séparés. Ayez pitié de l'isolement du cœur. Ayez pitié de la faiblesse de notre foi. Ayez pitié des objets de notre tendresse. Ayez pitié de ceux qui pleurent, de ceux qui prient, de ceux qui tremblent... Donnez à tous l'espérance et la paix. » Car il ne faut point croire que ceux qui s'avancent dans la vie avec cette douceur et cette fermeté, tout droitement et fidèlement, et paraissent au-dessus du commun des mortels, il ne faut pas les croire sans faiblesse et sans lassitude. Notre humanité les recouvre, mais ils puisent leur force en Celui qui porte avec nous, après la sienne, toutes les croix.

Quand elle mourut, au commencement de l'an dernier, à Nice, où, retirée depuis la guerre, elle s'était donnée à toutes les œuvres charitables jusqu'à ce qu'elle en fût épuisée, ce fut un deuil qui mêla toutes les classes sociales. Sur son cercueil les malheureux qu'elle avait secourus vinrent, sans s'être donné le mot, poser leur bouquet de violettes à deux sous. Il y en avait tant que sa tombe n'était plus qu'un immense bouquet odorant.

Elle nous a laissé d'autres fleurs. Son influence, ou plutôt son rayonnement s'était exercé, elle vivante, sur une génération de poètes. Rappelez-vous, avant la guerre, cette école spiritualiste qui nous donna en gerbe la *Maison pauvre*

d'André Lafon, l'*Eau du puits* de Robert Valéry-Radot, les *Mains jointes* de François Mauriac, les *Sagesses* de Francis Caillard. Claire Virenque se joignit à eux. Elle fonda ce prix de littérature spiritualiste dont les lauréats formèrent une liste glorieuse : j'y relève un André Lafon, un Maurice Brillant, un Armand Praviel, un Jean Nesmy, un Gauthier-Ferrières, un Ernest Prévost, un André Delacour. Après elle, nous nous sommes inspirés dans nos choix de ses directives. Si ces directives ne nous permettent pas toujours de suivre uniquement nos goûts littéraires, si elles nous font écarter des ouvrages que nous eussions été heureux de retenir, comme *Celle qui s'en va* de Mme Marion Gilbert, comme le *Flacon scellé* de Mme Marguerite d'Escola, comme l'*Enfant taciturne* de Mme Magali Boisnard, pour ne citer que trois noms, ne nous ont-elles pas heureusement engagés à choisir l'an dernier cette *Epreuve du fils* de Mme Camille Mayran où la tragédie d'un presbytère est analysée avec une sobriété émouvante, et cette année *Une Fille de Saint-François* de Mme Marie Gasquet et *Ma Petite Yvette* de M. André Dumas ?

Nous n'avons pas eu la prétention de découvrir M. André Dumas. Un beau volume de vers, *Paysages*, a fait de lui le président de la Société des poètes français. La Comédie-Française a joué le *Premier Couple* dont les vers colorés ont été

fort applaudis. Mais, si le poète a dès longtemps devancé notre choix, le prosateur nous appartient. *Ma Petite Yvette* est son premier roman. Du premier coup, il a atteint une force d'émotion si communicative que ce livre semble l'écho d'une douleur personnelle et qu'on ne le peut achever sans être touché dans sa chair. C'est encore un poème, le poème de la paternité.

Mme Marie Gasquet portait un nom illustre et n'avait rien publié. Honorons-nous d'avoir distingué *Une Fille de Saint-François*. Est-ce un roman ? je n'en suis pas bien sûr. Quand les arbres chantent des hymnes et quand les buissons égrènent des psaumes, je suis tenté d'agiter le grelot de la rime à chaque fin de phrase. Dans tous les cas, c'est un livre charmant et rare, dont Naïs, l'héroïne, tient de Nausicaa et de sainte Claire. Je suis bien sûr que Claire Virenque l'aurait prise par la main pour l'embrasser.

En son nom, je salue nos lauréats d'aujourd'hui, Mme Marie Gasquet et M. André Dumas, et je fais des vœux pour que l'avenir nous permette la découverte de beaux et clairs talents, non point détachés de ce monde, mais occupés de cette vie intérieure dont le fracas moderne nous empêche trop souvent de percevoir les frissons et d'entendre les confidences...

VIII

L'ART A-T-IL UNE RELIGION (1)?

MESSIEURS,

La dernière Encyclique du Pape a proclamé saint François de Sales patron des écrivains catholiques. En organisant cette année la Semaine des Écrivains catholiques, M. Gaëtan Bernoville, le jeune et vivifiant directeur des *Lettres*, n'a pas manqué d'invoquer ce patronage. Or, ce patronage nous a valu, à lui et à moi, une visite qui atteste l'intérêt que prennent à nos réunions nos plus lointaines provinces. M. le curé de Thonon, en Haute-Savoie, est venu me rappeler ma naissance, ma famille et ma maison natale pour stimuler mon zèle en faveur de notre saint patron. Il me semblait que ce zèle

(1) Discours prononcé le 30 mai 1923 à la Semaine des Écrivains catholiques dans la séance consacrée au roman.

s'était déjà beaucoup manifesté. Pas assez, paraît-il. Ma naissance: je n'en recherche déjà plus volontiers la date. Ma maison : je suis né dans un immeuble qui appartient jadis à M^{me} de Charmoisy, la Philothée de la *Vie dévote* et qui connut la présence de l'évêque de Genève et de M^{me} de Chantal. Ma famille : je me souviens de certain vieux portrait d'une dame à la rose que l'on disait alliée à la famille de Sales et qui était l'ornement du salon paternel. Mais à quoi bon évoquer ces souvenirs ? Ah ! voilà : M. le curé de Thonon a un vaste projet. Il veut élever, ou plutôt achever, au-dessus du lac Léman, une basilique consacrée à saint François de Sales, et plus spécialement à saint François de Sales patron des écrivains catholiques. Et il s'est dit tout simplement que, puisqu'un grand nombre d'écrivains catholiques se trouvaient ici réunis, l'occasion était unique pour les inviter à s'occuper d'une œuvre destinée à servir d'hommage à leur patron. N'est-ce pas à Thonon que le jeune François de Sales commença sa vie publique ? Retiré sur la colline des Alliges, il descend de là pour évangéliser le Chablais et pour le reprendre aux protestants. Là, il écrit son premier livre les *Controverses*, œuvre de polémique sacrée, œuvre de journaliste. C'est donc là qu'il convient de commémorer le souvenir de sa vie d'écrivain. Et M. le curé de Thonon vous supplie par ma voix de lui venir en aide, vous

qui pouvez si aisément disposer par la plume des faveurs de l'opinion. Cependant saint François de Sales, bien qu'il ait écrit les *Controverses*, ne croyait pas beaucoup aux résultats des discussions. « La dispute, disait-il, quelque réglée qu'elle puisse être, ne réussit pas toujours à l'avantage de la vérité : elle fait paraître ou la science ou l'adresse des disputants; mais ce n'est pas de là que naissent les conversions. » Rien de plus juste quand on regarde autour de soi : à quoi aboutissent toutes ces conférences entre nations ? A quoi mènent les interminables débats des Chambres ? Et dans un ménage livré à la controverse, que deviennent la paix du cœur et la bonne entente ? Non qu'il faille toujours recourir à la seule autorité prompte à se muer en despotisme, mais l'exemple, la persuasion, la proposition, le rayonnement de la vérité sont de meilleures armes souvent que l'aigre discussion où chacun cherche à briller et éblouir plus qu'à convaincre.

Néanmoins nous sommes réunis ici pour discuter, et pour discuter sur le problème le plus délicat : les rapports des romanciers catholiques avec le public. Une première définition s'impose : qu'est-ce qu'un romancier catholique ? L'art a-t-il donc une religion ? Ou plutôt n'est-il pas lui-même déjà une religion ? N'est-il pas soumis à des règles exclusives de toutes autres et qui sont contenues dans la recherche du beau et du

vrai ? Incontestablement. Le romancier catholique a tout d'abord les mêmes obligations vis-à-vis de l'art que ses autres confrères du roman. Obligations trop souvent méconnues par ceux qui se croient affranchis de toute responsabilité. Mais il en a d'autres encore, ou plutôt ses obligations se compliquent de ceci : beauté et vérité ont pour lui un sens plus vaste, un sens surnaturel, un sens divin. Je me souviens que, dans le discours d'ouverture à son cours au Collège de France, Gaston Pâris faisait en termes émouvants une déclaration d'amour au *vrai*. Cette déclaration d'amour au *vrai*, tout romancier doit être prêt à la contresigner. Il n'a pas le droit, fût-ce dans le plus noble but, de déformer la vérité. S'il peint les mœurs contemporaines — et les romanciers sont le plus souvent les historiens de la vie privée — il ne les peut travestir. On lui demande donc un sacrifice impossible lorsqu'on l'invite à les édulcorer : car on n'invite pas un artiste au mensonge. Mais cette vérité risque de se transformer à travers une vision personnelle et n'est pas composée que des apparences fournies par la réalité. Il y a un envers des choses. L'univers est un mystère dont l'homme cherche l'explication. Où trouverait-il cette explication ? Saint Paul disait : « Le monde est un système de choses invisibles manifestées visiblement », et Massillon : « Tout ce monde visible n'est fait que pour le siècle éternel

où rien ne passera plus. Tout ce que nous voyons n'est que la figure et l'attente des choses invisibles... Dieu n'agit dans le temps que pour l'éternité. »

Dans ses conférences sur Dostoïewsky, M. André Gide rappelle ce passage du grand romancier russe : « Il y a des moments, vous arrivez à des moments où le temps s'arrête tout d'un coup pour faire place à l'éternité. » Cette suspension du temps, Dostoïewsky la situe dans la vie présente, et il est vrai que la notion du temps au cours d'une vie est purement relative. Mais il y a une autre déchirure du temps qui laisse entrevoir une suprême présence, la mystérieuse intervention, dans les choses humaines, hors de nous et en nous, de cette présence invisible.

Cette intervention se manifeste dans le domaine intérieur par l'action de la grâce, et dans le domaine extérieur par sa concordance avec l'ordre et avec l'harmonie sociale. Il y a une apologétique par les faits, une apologétique positiviste si l'on peut dire. Taine lui a rendu hommage dans les *Origines de la France contemporaine* en célébrant dans une page célèbre les bienfaits de l'Église dans l'histoire du passé. Encore lui peut-on présenter cette objection : les formes du catholicisme ont pu convenir à l'ancienne société, à l'ancien individu, elles ont pu s'adapter merveilleusement à toute une

époque, elles ne sauraient s'adapter à la nôtre, le temps de leur heureuse influence est révolu. — Non, répond un disciple de Taine que nous devrions voir parmi nous, cet admirable Paul Bourget que son immense enquête à travers la vie contemporaine a conduit au catholicisme et qui nous donne l'exemple de la plus scrupuleuse observation unie à la plus ferme doctrine. Étudiez notre société du haut en bas, et vous observerez quotidiennement le même phénomène qui, par sa répétition, prend l'importance d'une loi : toutes les fois que, dans la pratique de la vie, quelqu'un s'écarte de la morale catholique, — et bien des incroyants ne s'en écartent pas, de même que bien des croyants s'en écartent, tant est grande et contradictoire la faiblesse humaine, — il occasionnera un désordre soit dans sa propre existence, soit dans le fonctionnement social. Nous, romanciers qui travaillons sur une matière toute chaude encore et vivante, nous sommes d'accord avec les historiens qui travaillent sur une matière refroidie. Ce désordre n'apparaîtra quelquefois pas immédiatement. Comme certaines maladies dont les symptômes se révèlent tardivement ou qui entraînent des accidents prolongés, il couvrera lentement, sous des apparences de paix et de bonheur, et tout à coup il surgira, implacable, terrible, tandis que l'on s'obstinera, dans un aveuglement conscient ou inconscient, à lui chercher une cause

moins lointaine. « Nous sommes des témoins, m'écrivait un jour Paul Bourget, à qui il n'est pas interdit de remonter aux causes. » Et mieux encore, comme l'a très nettement formulé M. Henri Massis dans ses *Jugements*, la foi catholique n'est pas qu'une interprétation de la vie, elle est le réel lui-même à qui elle donne tout son sens.

Le premier romancier qui n'ait pas craint de remonter aux causes, c'est, je crois bien, notre chef à tous, Balzac. Dans la préface de ses œuvres complètes, il a éclairé d'un jet brusque de projecteur le sens de ses observations : « En lisant attentivement, a-t-il écrit, le tableau de la société, moulé pour ainsi dire sur le vif, *avec tout son bien et tout son mal*, il en résulte cet enseignement que, si la pensée, ou la passion qui comprend la pensée et le sentiment, est l'élément social, elle est aussi l'élément destructeur. En ceci la vie sociale ressemble à la vie humaine. On ne donne aux peuples de longévité qu'en montrant leur action vitale. L'enseignement, du moins l'éducation par les corps religieux, est donc le grand principe d'existence pour les peuples, le seul moyen de diminuer la somme du mal et d'augmenter la somme du bien dans toute la société. La pensée, principe des maux et des biens, ne peut être préparée, domptée, dirigée que par la religion. L'unique religion possible est le christianisme. Il a créé les peuples modernes,

il les conservera. » Et encore : « Le christianisme et surtout le catholicisme étant, comme je l'ai dit dans le *Médecin de campagne*, un système complet de répression des tendances dépravées de l'homme, est le plus grand élément de l'ordre social. »

C'est le témoignage que lui rend, dans le *Curé de village*, Véronique Graslin à son lit de mort, quand elle insiste pour se confesser publiquement et avouer devant tous, y compris ses domestiques, que cette vieille femme si respectée ne fut qu'une criminelle. C'est celui que lui rend le docteur Benassis, dans le *Médecin de campagne*, quand la passion sans recours aurait pu l'étouffer.

Mais il est une autre puissance catholique, plus mystérieuse, qui marque la solidarité des vivants et des morts, et c'est la réversibilité des mérites et la communion des saints. L'homme n'est jamais isolé : il est soutenu, il est entouré, il n'a pas le droit d'être désespéré. Dans un court chef-d'œuvre qui s'appelle l'*Échéance*, M. Paul Bourget a montré que cette réversibilité des mérites, c'est toute l'explication des traditions familiales, c'est la base même de la famille expliquée, justifiée. Car toute règle morale a une répercussion sociale et la société se compose de familles, non d'individus isolés. Vous rappelez-vous le sujet de l'*Échéance* ? Un jeune médecin, brillamment doué, apprend tout à coup que son

éducation est le fruit d'un vol, que ses parents aveuglés par leur amour ont détourné un héritage afin de lui donner l'instruction dont ils attendent pour lui le bonheur. Le véritable héritier étant mort, comment réparer l'injustice dont il a profité? Quel but donner dès lors à sa vie? Il se dévouera aux autres hommes : il se donnera tout entier à l'amour du prochain, à la charité; il *méritera* pour son père et sa mère. Ainsi il connaîtra la paix intérieure et sa conscience sera tranquillisée. La famille est la première image, l'image visible de la *communion des saints* au sens où l'entend l'Église : les mérites des générations passées protègent les générations présentes, et de même la faute des uns peut être expiée, compensée par la vertu des autres.

Car les fautes se rachètent. Il y a quelqu'un qui les rachète. Et c'est précisément l'envers de ce monde qui, rongé de lèpre, peut s'arracher au mal et vivre. Rappelez-vous encore, dans *Un Drame dans le monde*, le passage où M. de Malhyver voit sortir de la chambre de sa femme — de sa femme adultère et criminelle — le prêtre qui l'a confessée. « C'était bien le même paysan auvergnat avec sa lourde carrure, ses manières rudes, sa personnalité vulgaire partant de côtés. Mais il y avait aussi en lui, à cet instant, un je ne sais quoi de digne, de grave, une autorité qui lui venait d'ailleurs... »

Si vous avez visité aux Tuileries l'exposition d'art belge, peut-être vous serez-vous arrêtés devant l'extraordinaire et presque terrifiant tableau de Jérôme Bosch qui représente le Christ aux outrages. Le Christ, sur le chemin du Calvaire, plie sous le faix de la croix, et il est entouré d'une multitude hurlant à la mort : or chaque visage de cette foule représente un vice de la chair ou de l'esprit, un péché. Le peintre aurait dû supprimer la croix. Ce que porte le Christ, ce sont précisément toutes les tares, toutes les ignominies, tous les vices, tous les péchés. Son fardeau, c'est la vie humaine. Mais il la porte sur lui pour la purifier et la sauver.

Nous pouvons peindre la vie ; mais n'oublions pas la figure centrale qui en est l'explication et le rachat...

Cependant nous devons rechercher ce soir comment les romanciers catholiques peuvent entrer en contact avec le grand public.

Si telle est, ou si telle peut être la bienfaisance d'un art catholique — et je suis d'autant plus assuré de sa liberté que j'ai pu voir, dans les galeries du Vatican, l'indulgence des papes aux expressions artistiques de la beauté — certes, il importe de veiller à la répandre. Sur cette question de diffusion le débat va s'engager. Permettez à votre président d'un jour d'être quelque peu sceptique sur son issue. Il servira

du moins, selon le mot de saint François de Sales, à faire paraître la science ou l'adresse des disputants. Car, pour ma part, je ne connais pas de recette pour assurer l'accès d'un roman au grand public. L'auteur, quand il écrit — et c'est son honneur — n'y songe guère. Un livre porte sa fortune en soi. L'éditeur peut sans doute l'aider à réussir. *Maria Chapedelaine* a été aidée. Mais ne portait-elle pas elle-même sa fortune ?

Permettez-moi d'invoquer mon expérience personnelle. Quand je publiai la *Peur de vivre*, j'en étais à mon troisième roman. Les deux premiers n'avaient obtenu aucun succès. Lorsque je portai celui-là à l'éditeur, il fit la grimace et me pria tout d'abord d'en changer le titre. La *Peur de vivre*, cela convenait à un traité de philosophie, non à un roman destiné à divertir. Je tins bon, et l'éditeur commença par avoir raison, de quoi il triomphait, car c'était un doux amateur qui préférait le café à la littérature. Mais voilà qu'au bout de quelques mois, avant même que les articles vinssent, fort bienveillants et même enthousiastes, le livre se mit à partir, sans annonces, sans publicité, tout seul. Mon éditeur ne se pressait point de le rattraper. Quand l'ouvrage était épuisé, il ne le retirait pas. Il se montrait plus exact à remplacer ses bocks vides. Et même il enrageait de cette faveur du public qui le dérangeait dans ses habitudes de

repos. Et tout de même le livre a marché. Il marche encore. Je n'y suis pour rien. Mon éditeur non plus. Il est vrai que j'en ai changé.

Les mœurs aussi ont changé. Aujourd'hui l'on est beaucoup plus pressé. Les éditeurs se livrent à mille inventions, et les prix décernés aux romans abondent. Permettez-moi, mes jeunes confrères, de vous mettre en garde contre l'exagération de certaines pratiques. Vous avez pu voir récemment qu'obtenir un prix n'est rien et que le mériter est mieux, et qu'il est bien dangereux de débiter à dix-sept ans en se présentant ou se laissant présenter comme un génie. Le succès d'un livre vient de ses premiers lecteurs. Atteignez ceux-ci et les autres viendront.

Connaissez-vous un des contes les plus étranges de Villiers de l'Isle-Adam, l'*Affichage céleste*? La voûte d'azur qui nous recouvre, observe le grand ironiste, et qu'exaltent des rêveurs retardataires, n'est vraiment d'aucune utilité appréciable; il faut *élever* le ciel à la hauteur de notre époque de lumière : « Défricher l'azur, coter l'astre, exploiter les deux crépuscules, organiser le soir, mettre à profit le firmament jusqu'à ce jour improductif, quel rêve! » Or, grâce à l'invention de l'ingénieur Grave, le ciel finira par être bon à quelque chose et par acquérir enfin une valeur intrinsèque.

Le conte de Villiers de l'Isle-Adam est devenu une prophétie réalisée. Nous avons tous pu voir, il y a quelques mois, un avion dessiner au-dessus de Paris les lettres d'une marque d'automobile. Ces lettres étaient une fumée que le vent dissipait aussitôt. Une fumée : était-ce une image de la gloire ? Tâchons de garder pour nous un peu de ciel et de ne pas le livrer tout entier à la publicité.

TABLE

	Pages.
PRÉFACE de S. E. le cardinal LUÇON	v

La glorieuse misère des prêtres.

I. — DANS NOS PAROISSES RURALES.

I. — Un presbytère de montagne	5
II. — Misère ecclésiastique	12
III. — Noël à la campagne	19
IV. — L'excès de pauvreté peut nuire à la vie intérieure .	26
V. — Il faut agir.	34

II. — EN PAYS ENVAHI.

I. — Les trois mille sœurs cadettes de N.-D. de Reims .	43
II. — Un curé et du pain	54
III. — Optimisme ou l'aveugle et le paralytique. . . .	60
IV. — Une soutane, un chapeau, des souliers.	67
V. — Les pillleurs d'églises	74

III. — CONCLUSIONS.

I. — Le prêtre	83
II. — Pour le clergé des campagnes de France	89
III. — Le presbytère	95
IV. — Une affiche	102
V. — L'œuvre des campagnes	109
VI. — L'Œuvre de secours aux églises dévastées et de l'aide aux prêtres des régions envahies. . . .	115

Œuvres de vie temporelle et spirituelle.

I. — L'habitation de famille	131
II. — L'hôpital de Notre-Dame du Perpétuel-Secours .	148
III. — La fête des dots.	161
IV. — Images d'Alsace et de Lorraine	172
V. — Les œuvres de mer	183
VI. — Un monument aux morts en Savoie	197
VII. — Claire Virenque et la Littérature spiritualiste .	205
VIII. — L'art a-t-il une religion.	216

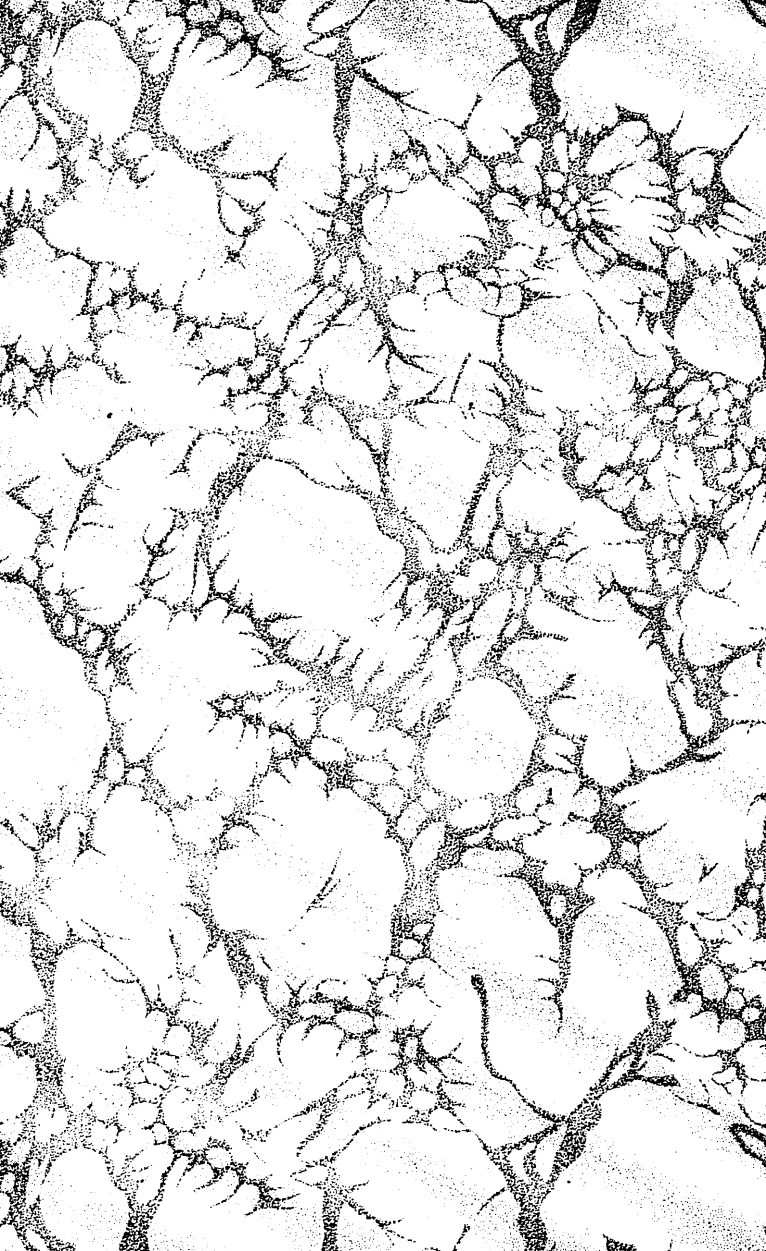
6893



LIBRAIRIE BLOUD et GAY, 3, rue Garancière, PARIS (6^e)

MAURICE BRILLANT	Les Années d'Apprentis-	8 »
	sage de Sylvain Briollet.	
VICTOR FÉLI	Le Jardin du Silence....	5 »
JOSEPH L'HOPITAL	Villevieille	6 »
H. DE MONTHERLANT..	La Relève du Matin.	7 »
ANDRÉ PAVIE	Revivre	5 »
ARMAND PRAVIEL	Jamais plus.....	6 »
OLIVIER BRANTE.....	L'âpre route	6 »
JOSEPH H. LOUWYCK ...	La race qui refléurit ...	7 »
MARGUERITE D'ESCOLA ...	Le flacon scellé	7 »
PIERRE GOURDON.....	Johanna Beaumont,	
	Sarrelouisienne	7 »
HENRI DE NOUSSANNE ..	L'aventure du Tasse à	
	Chaâlis.....	7 »
HENRI GUERLIN	Le crime du pénitent gris.	7 »
JEAN NESMY.....	L'amour dans le brouillard.	7 »
PAUL RENAUDIN.....	La paix du soir	8 »
L. MARTIN-CHAUFFIER.	La Fissure	7 »
PIERRE LADOUÉ.....	Les Attardés	7 »
VERLHAC-MONJAUZE..	L'Homme qui rame ...	7 »
LUCIEN DE VISSEC	Les Filets bleus	7 »
PIERRE VARILLON	Belle Jeunesse.	7 »
ANDA CANTEGRIVE.....	Les Échéances	7 »
NELLY MELIN.....	Les Champs ensemencés.	7 »
PAUL HAREL.....	La Marquise de Fleuré.	6 »
VICTOR FÉLI	L'autre combat.....	6 »
PIERRE GOURDON.....	Le sursaut	6 »
AMÉLIE MURAT	Le rosier blanc	6 »
MARGUERITE D'ESCOLA ...	Madame Jean	7 »
CHARLES SILVESTRE ...	Le merveilleux médecin.	6 »
HENRY DU ROURE	La vie d'un heureux ...	7 »
ANDRÉ DELACOUR.....	La Commune aventure .	7 »





UNIVERSITY OF CHICAGO



48 431 787

BX

1530

B7

703725

Bordeaux, H.

La Glorieuse Misère
Des Prêtres

FEB 2

FEB 2

UN 18

FEB 2

Crusoe.

Le... de

M. Duteau

Sp.

1-

3435

BX

1530

B7

703 725



1-

3435

UNIVERSITY OF CHICAGO



48 431 787